

THÉÂTRE
RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REJOUEZ-VOUS



LIBRAIRIE

DE LA

HISTOIRE
SECRETE ET ANECDOTIQUE
DE
L'INSURRECTION BELGIQUE,
OU
VANDER-NOOT.

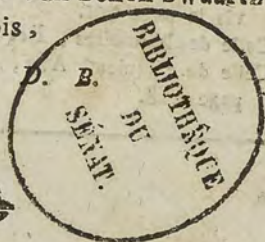
Drame historique

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Dédié à Sa Majesté le Roi de Bohême & de Hongrie.

Traduit du Flamand de Van-Schön-Swaartz,
Gantois,

PAR M. D. B.

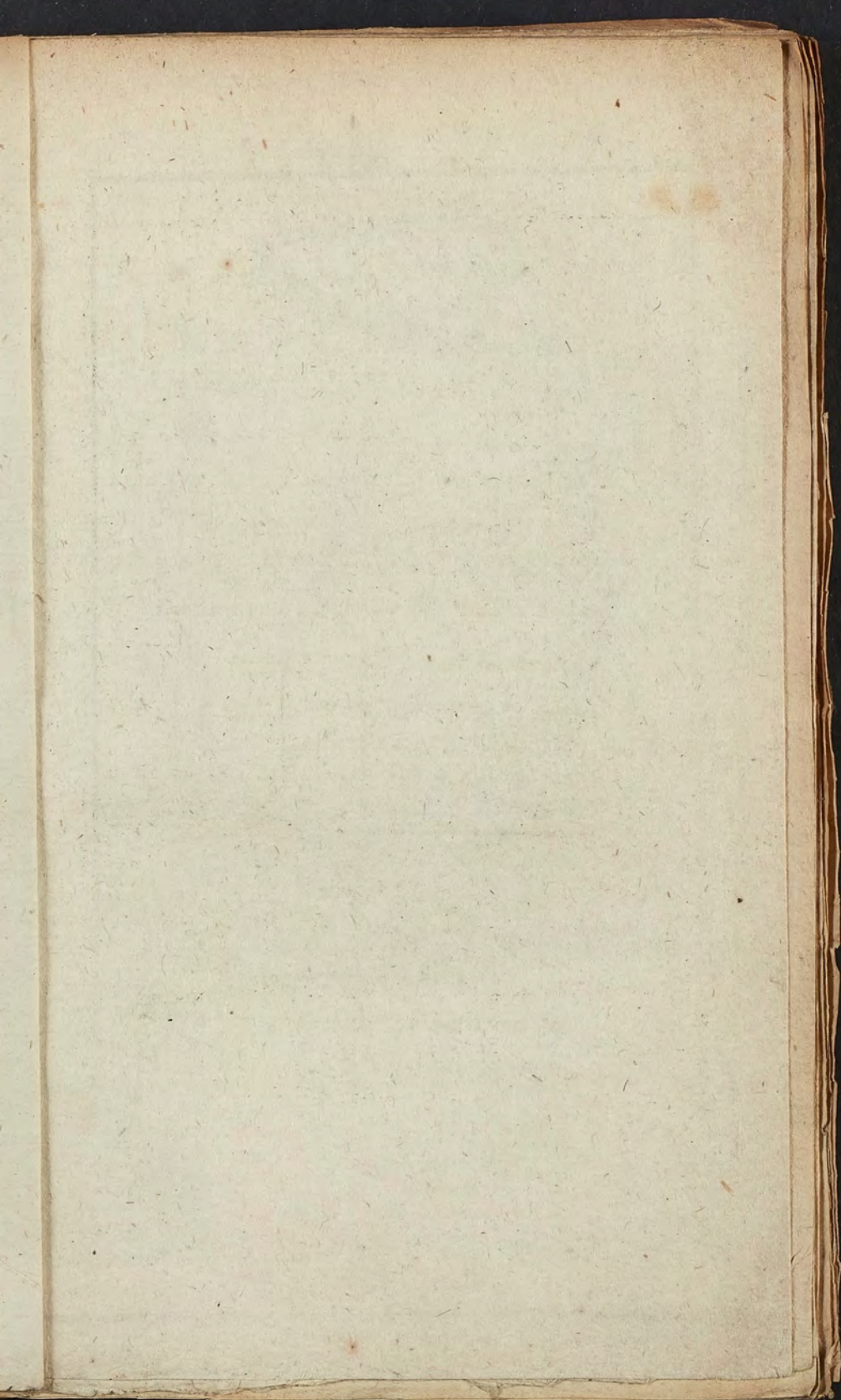


BRUXELLES,
Chez les. FF. DE VRYHEID ET DE WAARHEID.

1790.

Avis au Relieur pour placer les Estampes.

- Le Portrait de Léopold, *Pacis amans*, vis-à-vis la dédicace, page I.
Le Portrait de Vander-Noot, *Respice funem*, vis-à-vis les Personnages, pag. VII.
L'Estampe du premier Acte, *Walckiers*, vis-à-vis la page 69.
Celle du second Acte, *Van Eupen*, vis-à-vis la page 74.
Celle du troisieme Acte, *Crumena propter Christum*, vis-à-vis la page 131.
Celle du quatrieme Acte, *Ad majorem Dei gloriam*, vis-à-vis la page 201.
Celle des Mémoires, *Res-Publica*, vis-à-vis la page 214.
Celle du cinquieme Acte, *Vander-Mersch*, vis-à-vis la page 228.
-





Pacis Amans.

A S A M A J E S T É

LE ROI DE BOHEME ET DE HONGRIE.

SIRE,

L'ambition des grands cachée sous le manteau de la religion, fit ruißeler sous quatre regnes le sang françois, ferma quelque tems les barrières du trône au meilleur des Rois, arma contre lui ses propres sujets, & malgré sa valeur, ses victoires, ses vertus & ses droits, Henri n'eut jamais rendu le François heureux, si le démon du fanatisme n'eût été démasqué par la main puissante du ridicule.

Oui, Sire, la satire ménippée désarma plus de François que les batailles de Coutras & d'Ivry; puisse aussi cet ouvrage, tracé par le burin de la vérité, en arrachant de dessus le front de la scélératesse & de l'hypocrisie, le masque sacré de la religion, dévoiler au Belge, l'horreur des deux monstres qui l'abusent, lui

A

ouvrir les yeux sur ses véritables intérêts, & le ramener aux pieds de son Souverain qui lui tend les bras en pere, & qui ne veut le punir d'un moment d'égarement, que par un siècle de bonheur.

Tels sont les vœux que je forme pour un peuple bon, mais trop peu éclairé.

Tels sont les vœux que j'offre au philosophe vertueux, sage & bienfaisant, que le ciel a placé sur un des premiers trônes du monde, & dont je m'honorerais d'être le sujet, si je n'avais pas le bonheur d'être né celui de Louis XVI.

Je suis avec respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

*Le très humble & très
obéissant serviteur.*

D. B.

L'AUTEUR FLAMAND

AU LECTEUR.

AMI LECTEUR,

Je te livre mon Drame de Vander-Noot, pour amieller ton goût sur ce grand ouvrage, dans lequel je me suis attaché surtout à te faire connaître au vrai les principaux personnages de notre révolution, dont j'ai été une des plus malheureuses victimes.

Je puis t'assurer cependant que je n'ai rien écrit qui ne soit dans la plus exacte vérité; j'ai été témoin oculaire, souvent même acteur des Scenes que je te présente, & quoiqu'outragé, je n'ai jamais écouté la partialité; ni flatté ou chargé aucun portrait: la glace la plus pure ne rendrait pas plus vrais les traits de ceux que je te peins; ils sont tous d'après nature.

J'ai partagé mon Drame en cinq Actes, suivant les regles des grands auteurs français: j'ai même, comme ils le recommandent, observé les trois unités, puisque mon action peut se passer dans moins de vingt-quatre heures, commençant à huit heures du matin, & finissant avant minuit. Mon action est également *Une*, puisqu'elle comprend le péril de Vander-Noot, & son triomphe: enfin quoique le lieu de la Scene change à chaque Acte, cependant, comme tous se passent dans la ville de Bruxelles, je crois n'avoir pas violé la regle de l'unité de lieu.

Mais une chose, Ami Lecteur, que tu trouveras dans mon Drame, & dont je n'ai eu aucun modele, c'est que, quoiqu'il n'y ait qu'un intérêt principal dans mon ouvrage, cependant chacun de mes Actes forme une action entiere, & j'ose le dire, une piece même séparée, ce que tu ne trouveras dans aucune autre tragédie; & c'est ce qui m'a déterminé à leur donner à chacun un titre propre, d'après le principal personnage qui y figure.

Voilà pourquoi j'intitule mon premier Acte, *Wonck* ou les *Démocrates*.

Le second, le *Duc Dursel*, ou l'*Ambition maternelle*.

Le troisieme, *Van Eupen*, ou les *Aristocrates*.

Le quatrieme, la *Pineau*, ou la *Profstitution*.

Enfin le cinquieme, *Vander-Mersch*, ou le *Triomphe du fanatisme*.

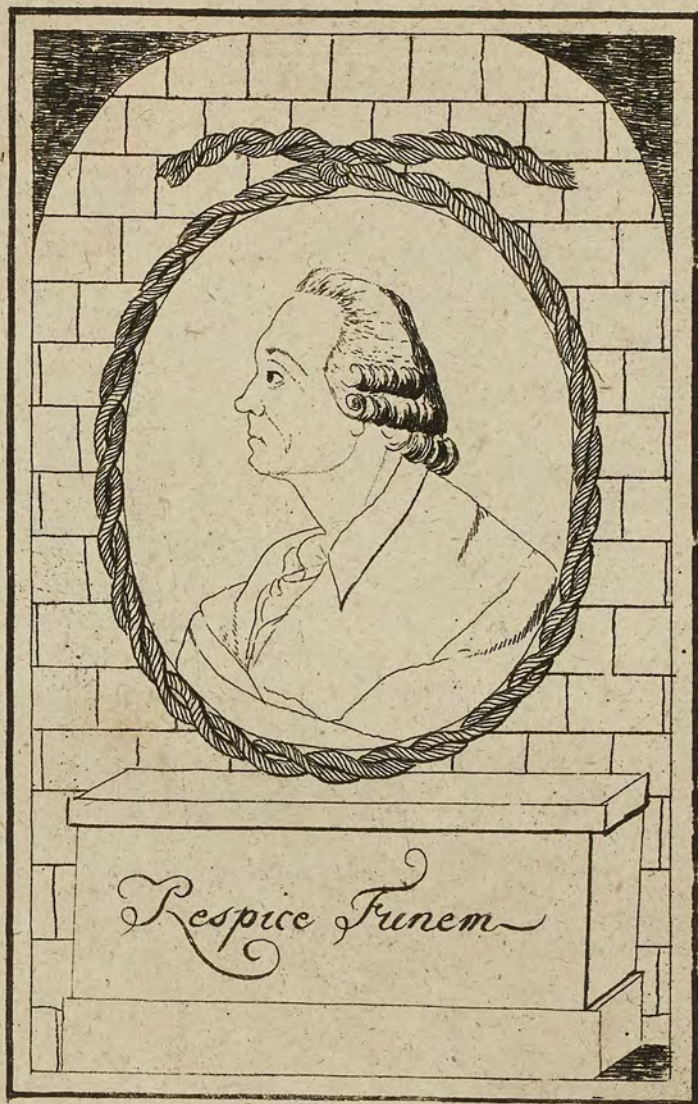
Quant au dessein que j'ai eu en écrivant cet ouvrage, tu le devineras aisément, Ami Lecteur; tu verras que j'ai voulu démasquer deux scélérats qui, en s'enveloppant du manteau de la religion, ont abusé de la crédulité & de la bonhomie du Flamand, & l'ont mis à deux doigts de la perte.

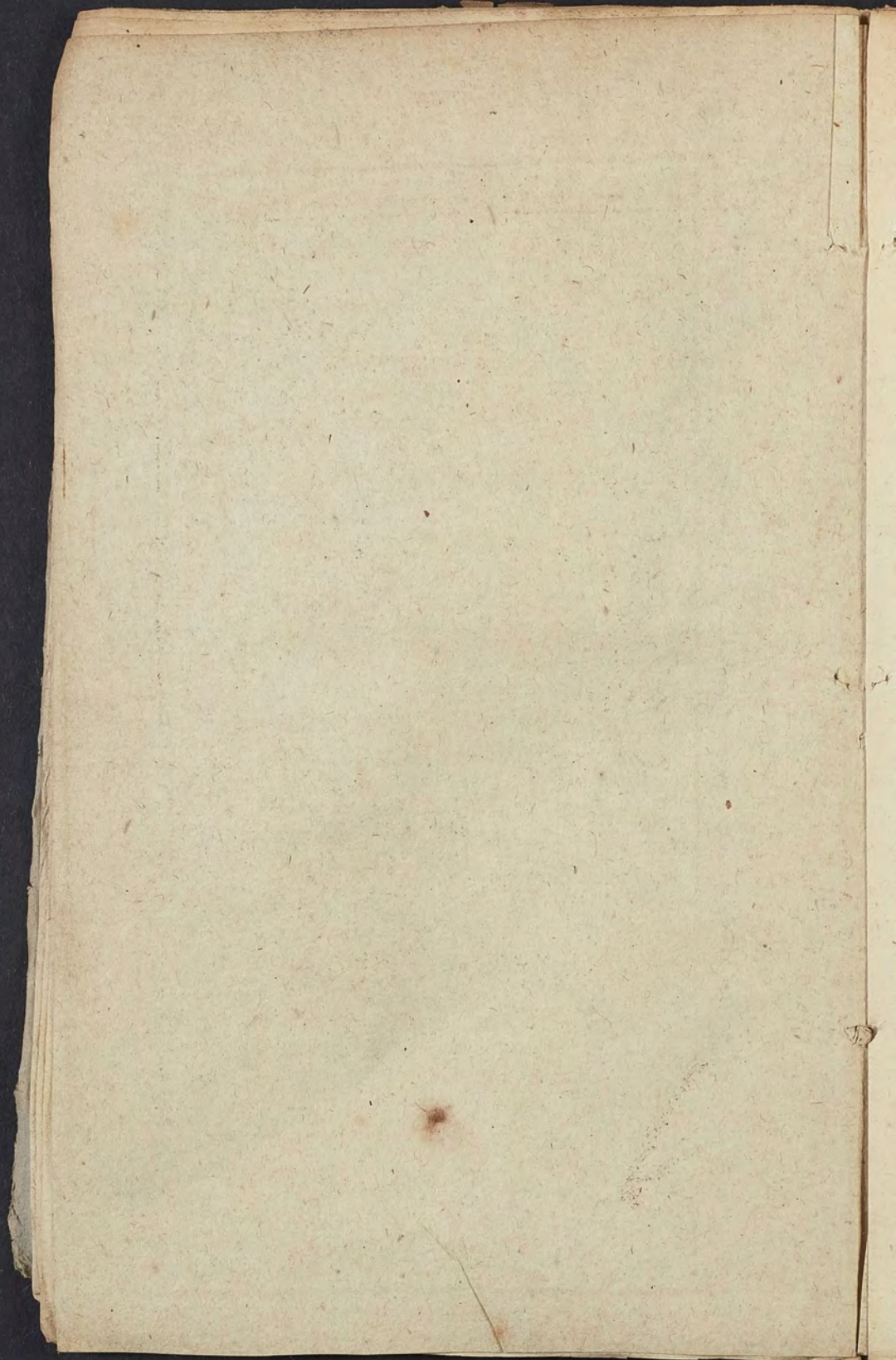
Heureux! si mon ouvrage peut lui faire reconnaître les loups dévorans qui, sous la peau de l'agneau, ne cherchent qu'à s'abreuver de son sang.

Voilà le but que je me suis proposé.

Adieu, Ami Lecteur, je ne réclame point
 ton indulgence, parceque ta critique ne
 peut m'affliger: je te salue, & suis tout
 à toi,

Van-Schon-Sneeaart,





PERSONNAGES DU DRAME.

VANDER NOOT, Agent plénipotentiaire
des Provinces belgiques.

LE CARDINAL, Archevêque de Malines.

VAN EUPEN, Secrétaire-d'Etat.

VANDER MERSCH, Général des Troupes
Belgiques.

MADAME VANDER MERSCH.

SON FILS, }
SA FILLE, } encore enfans.

WONCK, Président de la Société patrio-
tique.

Le Duc DURSEL.

La Duchesse DURSEL.

Le jeune Duc DURSEL, encore enfant.

Le Comte de LA MARCK d'Arenberg.

VANDER-HAEGEN, Commandant de
Bruxelles.

Edouard de WALCKIERS, } Capitaines
Le Baron de LAUNE, } des Volon-
MONCLERGEON, } taires de
FRANQUEN, } Bruxelles.

HERRIES, Secrétaire de la Société patrio-
tique.

CHAPEL, membre de la Société patriotique.

Le Baron d'HOWES, Président du Départe-
ment de la guerre.

Le Comte des ROZIERES, Officier Français, ami de Vander-Merfch.

L'Abbé de TONGRELOO, Colonel d'un régiment.

VAN-SCHON-SWAARTZ, Citoyen.

La PINEAU, Maîtresse de Vander-Noot.

MARIANNE, Fille de la Pineau, maîtresse de Van Eupen.

VAN HAMMES, Amant de Marianne.

DES LOONDES, Ami de Van Hammes.

Membres des Etats.

Membres de la Société patriotique.

Chefs des Capons du Rivage.

Volontaires de la Compagnie de Monclergeon.

Volontaires de la Compagnie de Franquen.

Troupe de Moines & de Beguines.

Troupe de Capons du Rivage.

Peuple de Bruxelles.

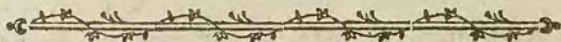
La Scene est à Bruxelles, Capitale du Brabant.



W O N C K

OU

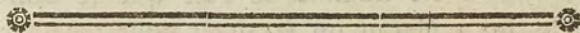
LES DÉMOCRATES.



A C T E P R E M I E R

D U D R A M E D E V A N D E R N O O T .

(Le Théâtre représente la Salle de l'Assemblée patriotique.)



S C E N E P R E M I E R E .

W O N C K , L E C O M T E D E S
R O Z I E R E S .

W O N C K . *avocat ignore dont
on n'a eue tendu parler
que pendant les troubles*

Oui, Monsieur Des Rozieres, voilà dans
tout le Brabant le seul asyle qui reste à la
liberté: c'est dans cette salle que, sous le nom x

de société patriotique, se rassemble un petit nombre de bons citoyens : mon amour connu pour la patrie, pour le maintien de ses véritables Droits, de ses Privileges sacrés, m'a mérité l'honneur de la présider, honneur que je préfère aux titres fastueux d'Excellence, d'Agent plénipotentiaire, de Secrétaire d'Etat & de grand Pensionnaire.

LE COMTE.

(français)

Il n'est pas étonnant plus qu'il était tous les deux chefs du même parti et grands amis
 Aussi mon Général, mon ami, le brave & loyal Vander-Mersch, m'a-t-il recommandé de ne voir à Bruxelles que vous, Monsieur Wonck, & vos amis ; de ne prendre que de vous les conseils dont il a besoin dans une situation aussi cruelle que la sienne ; car vous n'ignorez pas, Monsieur, combien ce brave homme a été humilié de voir que le Congrès lui préférerait un étranger pour recevoir la citadelle d'Anvers, seul honneur qu'il ambitionnait comme une récompense bien méritée de ses travaux. Il a cependant sacrifié son ressentiment à sa patrie, il a dévoré, sans se plaindre, un outrage aussi cruel ; mais on veut le pousser à bout ; son armée est dans l'état le plus déplorable, le soldat est sans armes & sans pain, & l'on ne fait que des réponses vagues & insignifiantes à ses demandes pressantes à ses plaintes réitérées : que

*pour l'acheter à
 gavage par
 convention
 avec*

fait exprès

(11)

veut donc dire, Monsieur, de la part des Etats une pareille conduite ? Que doit craindre Monsieur Vander-Mersch ? Que doit il espérer ?

WONCK.

Je ne vous le dissimulerai pas, Monsieur le Comte, il a beaucoup à craindre, & peu à espérer; je vous le dis en gémissant, la Révolution belge est manquée: le peuple est sans lumieres, les chefs sans vertus, sans talens, & sans patriotisme. Le Belge, en arrachant à Joseph II le sceptre de fer dont ses ministres l'écrasaient, n'a fait que changer de tyrans: nous n'avons exposé nos fortunes & nos personnes que pour l'impudent Vander-Noot, & l'hypocrite Van Eupen; ils n'ont renversé Joseph II du trône, que pour s'y placer insolemment, & faire d'une guerre de liberté, une guerre de fanatisme.

Le sera toujours la même chose

LE COMTE.

Mais les bons citoyens. . .

il serait difficile de dire

WONCK.

*dans lequel des deux
figuré sous les bons
citoyens :*

Sont en petit nombre: gémissant en silence, ils tremblent & se taisent devant le pouvoir monacal & la théocratie.

LE COMTE.

Mais ce peuple qui, le 11 Décembre, montra tant de courage. †

WONCK.

Ah ! Monsieur le Comte, né Français vous ne pouvez vous faire une idée juste du peuple brabançon : il est doux, il est bon, il a même par accès l'énergie de la colere, mais il est encore plongé dans la plus stupide ignorance : le flambeau de la philosophie & de la vérité qui brille avec tant d'éclat sur la France, n'a point encore percé les ténèbres & les nuages dont la Belgique est enveloppée : les prêtres & les moines sont nos seuls oracles, & vous sentez combien ils ont d'intérêt à éloigner de nos yeux cette lumière pure & sainte : Que peut-on espérer d'un peuple qui se prosterne encore devant les sandales d'un Capucin, ou le manteau d'un Jacobin : qui a plus de confiance dans une procession, que dans la plus belle marche de Vander-Mersch, dans l'Image de Notre-Dame de Halle, que dans une batterie de canons, & qui croit fermement qu'à l'approche des Patriotes, la Vierge de Luxembourg leur ouvrira la porte de la citadelle, comme l'argent nous a ouvert celle d'Anvers : voilà le peuple brabançon.

Le qui est remarquable c'est que Gavaux dit publiquement qu'il a été gagné et ne paraît cependant pas embarrassé de son sort - aussi son procès paraît-il être accroché comme celui de Secretan et les conspirateurs libérés

LE COMTE.

Qu'il soit livré à l'ignorance & au fanatisme, ce sont les deux bases du trône des Prêtres & des Rois, c'est le malheureux sort de tous les peuples de la terre; mais il est partout une classe d'hommes que la naissance, la fortune ou les connaissances appellent malgré eux à la lumière; & cette noblesse si fière, ce clergé si puissant, si nombreux, qui composent vos Etats, peuvent-ils courber leur front orgueilleux devant un Vander-Noot, & se prosterner devant un Jésuite?

WONCK.

Les Etats! ah! Comte, ils sont la honte de ma patrie; leur composition seule suffit pour en assurer la perte. On n'y voit d'un côté que d'ignorans prélats, que des moines stupides engraissés de la sueur du peuple, enrichis de leur crédulité; de l'autre une noblesse insolente, fière de son inutilité & de ses privilèges tyranniques & vexatoires.

LE COMTE.

Le peuple n'y a-t-il pas ses représentans?

WONCK.

Verité

Quels représentans! choisis parmi les artisans les plus grossiers & les plus ignorans; c'est un boucher, c'est un cordonnier qui doivent soutenir la cause du peuple & défendre ses privileges: & le commerçant intelligent qui fait la richesse de l'Etat, le publiciste instruit, le jurisconsulte éclairé qui connaît le mécanisme des ressorts de notre Constitution, & les droits de l'homme, en sont éloignés avec crainte, & repoussés avec mépris.

LE COMTE.

J'aurais cru que Vander-Noot élevé dans la classe des jurisconsultes....

WONCK.

Lorsqu'ils étoient Il en fut en tout tems la honte, il en est devenu le fléau: homme sans mœurs, sans talens, sans génie, son impudence & son inconscience ont fait tout son mérite & sa réputation; n'ayant rien à perdre, il a tout osé, & est devenu par-là l'oracle & l'idole d'un peuple dont il flatte lâchement la horde la plus vile, à laquelle il prodigue le trésor de la nation: subjugué publiquement par la plus basse & la plus crapuleuse des prostituées,

soufflé par le plus hypocrite & le plus scélérat des enfans d'Ignace, les moines qui le connaissent assez pour le mépriser, & le méprisent trop pour en rien redouter, l'ont placé avec confiance sur l'autel; certains des mouvementis de la Pagode qu'ils encensent aux yeux du peuple, & qu'ils foulent aux pieds en particulier: voilà, Monsieur le Comte, notre Francklin, voilà le Bailly de la Belgique.

LE COMTE.

Mais quel est donc ce Van Eupen qui d'une main tient l'encensoir, de l'autre signe nos brevets de colonels.

WONCK.

De tous les scélérats, de tous les hypocrites qu'a jamais vomi sur la terre, la société proscrite de Loyola, le plus fin, le plus fourbe, le plus cauteleux est ce Van Eupen: d'autant plus dangereux, que, sous les dehors de la stupidité, il cache l'esprit le plus hardi & le plus ambitieux; sa paupière baissée couvre l'œil du renard, sa parole douce & lente masque le venin d'une langue empoisonnée; sur son front, est la candeur modeste, dans son cœur est la duplicité, l'astuce & la fourberie: il méprise le Vander-Noot qu'il fait

personnel exact

mouvoir à son gré, & qu'il sacrifiera au premier denier qu'on lui offrira.

LE COMTE.

Eh ! ce sont ces deux hommes qui enchaînent le Lion furieux de la Belgique, & l'Aigle orgueilleuse de l'Autriche ! & de quel œil le Duc Dursel les voit-il ?

WONCK.

Depuis qu'ils se sont brouillés Du même œil que moi : il les hait, les méprise ; mais il craint leur crédit sur le peuple.

LE COMTE.

Je croyais qu'il en était l'idole.

WONCK.

Il eût pu l'être ; mais il a voulu jouer un rôle au-dessus de ses faibles moyens. En vain montra-t-il quelque énergie en 1787, en vain sauva-t-il Bruxelles, envain la Duchesse, pour faire sa cour au peuple, eut-elle la bassesse de suivre le char de triomphe de Vander Noot, en vain le Duc vint-il offrir alternativement son épée au Brabançon & au Flamand, remit-il à Joseph II ses places, ses pensions, lui renvoya-t-il ses cordons, ses ordres ; le peuple

E il ne les lui renvoya pas, il a même accepté le Régiment des dragons, il en a même accepté l'empereur revêtu de l'uniforme de ce Rég. - et ce n'est qu'ensuite de la conférence qu'il eut avec la femme à dix la chapelle qu'il renvoya ses places, et renvoya sa démission à Vienne

ple soufflé par Vander-Noot qui le redoute ;
ne voulut voir en lui qu'un agent caché du
Souverain, ou un rebelle ambitieux qui ne
trahissait son maître que pour lui succéder. *Ag. 82.*

LE COMTE.

Ainsi donc tout est désespéré.

WONCK.

Il me reste peu d'espoir , cependant je vais
faire un dernier effort : j'ai convoqué tous les
membres de la Société patriotique , peut-être
pourrai-je ranimer dans les cœurs quelques
étincelles du feu qui me dévore ; car j'aime
mon pays , je l'aime avec idolâtrie : & si je
puis faire briller le flambeau de la vérité ,
peut-être parviendrai-je à éclairer le peuple sur
ses véritables intérêts , à lui faire connaître
ses nouveaux tyrans ; enfin , secondé par
Monsieur Vander-Mersch , à lui faire secouer
le joug monacal & théocratique , sous lequel
il est accablé : alors je répons de sa liberté ,
ou du moins de ses privileges : alors nous pour-
rons traiter en hommes avec le vertueux suc-
cesseur de l'imprudent Joseph , alors si la Bel-
gique n'est pas reconnue libre & indépen-
dante , ses droits au moins seront conservés ,
ses privileges respectés , & ses peuples jouiront
du repos d'une noble dépendance sous un

B

*flatteries pour
ou id'a qu'a
lire leur plan
mais il est agres-
sible d'avoir
plusieurs cordes
à son arc.*

Souverain juste qui saura les chérir obéissans,
ou les craindre outragés.

LE COMTE.

qui ne peuvent être les s'ennemies puisqu'ils se trouvent dans la
conspiration de
Secretan. Et quel effet ont produit ses propositions?
WONCK.

Tous les bons citoyens, tous les gens honnêtes & vraiment patriotes y ont applaudi, mais la voix douce de la nation a bientôt été étouffée par les déclamations fanatiques des prêtres, & les cris des capons ameutés par Vander-Noot.

LE COMTE.

Quel est donc enfin votre projet?

WONCK.

D'anéantir les anciens Etats, & d'en former de nouveaux, où par une plus juste proportion de ses membres, le peuple ne soit plus écrasé par les deux ordres du clergé & de la noblesse, & ait enfin des représentans dignes de lui, & capables de soutenir ses droits.

LE COMTE.

J'entends: vous voulez former une assemblée nationale à l'instar de celle de France.

xx
+ voyez le projet joint au procès de Secretan
qui a été donné par Mirabeau dans la
correspondance avec Secretan, ou dans un
des nombreux voyages de la duchesse
D'Orsel à Paris.

WONCK.

Oui, Monsieur le Comte, mais c'est mon
secret, & je dois bien me garder de laisser en-
trevoir mon but; car en faisant le bien & le
bonheur du peuple, je suis même obligé de
me masquer; les prêtres redoutent trop la lu-
mière pour souffrir qu'on la présente impuné-
ment. Si je proposais une assemblée nationale,
vous les entendriez bientôt crier que la patrie
est trahie, & la religion en danger, & comme
un peuple ignorant ne s'attache qu'à la forme
& au mot; je propose dans cette adresse que
j'ai rédigée, cette assemblée qui peut seule
sauver l'Etat, mais je la présente sous une
dénomination connue, sous une forme usitée:

Mais voici ce qui reste de nos bons ci-
toyens: ils viennent m'aider de leurs con-
seils, m'éclairer de leurs lumières, gémir
avec moi sur le malheur du peuple & le
danger de la patrie.



*Il est si bon
connait aujour
d'hui.*

*du moment qu
le germe de la
révolution sera
exterminé l'Etat
sera sauvé
Souris.*

SCENE II.

WONCK, LE COMTE DES
ROZIERES.

Membres de la Société patriotique.

(Les membres de la Société patriotique arrivent successivement, & se placent sur les gradins qui garnissent la salle.)

(Pendant qu'ils entrent & qu'ils se placent, Wonck & le Comte des Rozieres restent tous deux seuls sur le devant de la scene.)

LE COMTE.

Excusez ma curiosité, Monsieur Wonck, mais je désirerais bien connaître quelques-uns de ces dignes citoyens.

WONCK.

Je vais vous satisfaire, & avec plaisir: ce premier qui s'asseoit, est Monsieur Verlooy; patriote vertueux, avocat éclairé, connaissant parfaitement notre Constitution. Il fut avec Monsieur Daubremez qui se place à côté de lui, & qui est un de nos riches négocians, un des premiers & des plus zélés moteurs de

† c'est lui qui a publié la Brochure intitulée
Les auteurs secrets de la Révolution anglaise
† associé de Surinam, voyez le prochain volume

la révolution ; tous deux servirent la cause publique, l'un de sa plume, l'autre de sa fortune, & tous deux furent membres du Comité secret de Bruxelles ; mais leur modestie leur a toujours servi de voile, & les a dérobés au respect & à la reconnaissance publique. Ils n'ont brigué ni places, ni titres, ni dignités, & satisfaits d'avoir fait le bien, & voulu le bonheur de leur pays, leur récompense est dans leur cœur.

LE COMTE.

Quel est ce jeune seigneur qui entre décoré d'un cordon fastueux, & d'un crachat éblouissant ?

WONCK.

C'est le Comte de la Marck d'Aremberg ; l'ambition seule l'a ramené dans sa patrie, qu'il avait abandonné avec son frere dans nos jours de malheur & d'oppression : mécontent des réformes de la France à laquelle il a vendu son bras, il est venu quêter inutilement de la considération dans le Brabant : il ne siege parmi nous que parce qu'il ne peut présider les Etats qui le méprisent, & écraser Vander-Noot qu'il hait & jalouse : il n'attend, pour se livrer à Léopold, que l'instant où ce Prince daignera le marchander, & croit aug-

B 3

*Il est celui qui a découvert cet affreux complot
et un nommé Desiderius qui a été assassiné
sa maison et ses biens ont été pillés & détruits
et les hommes n'ont pas reçu la récompense
qui lui avait été promise par le gouvern.*

menter son prix par l'écharpe patriotique qu'il affecte de porter.

LE COMTE.

Quel est ce jeune militaire qui le fuit, & dont l'œil pétille de fierté ?

WONCK.

Il est un Polonois et un dache pour intérêt il n'a pas tout vu parle de même
C'est Edouard, vicomte de Walkiers: c'est notre la Fayette: il en a tout le feu, toute la valeur, tout l'héroïsme: il aime la patrie pour elle-même; il lui a fait les plus grands sacrifices, & les répète encore tous les jours: il déteste Vander-Noot & les Etats, non par haine personnelle, non par jalousie, mais parce qu'il les méprise, & les connaît pour les tyrans du peuple qui, loin de l'apprécier, payera peut-être un jour tous ses services de la plus noire ingratitude: il s'y attend, & s'en venge par de nouveaux bienfaits.

LE COMTE.

Quel est ce citoyen qui porte sur son visage & sur toute sa personne l'empreinte de la candeur, de la vertu & de la bonhomie ?

Longqu'il est séparé de Vainqueur, lorsqu'il a quitté Brüssel, on prétend que le Comte qu'il a présenté à Vander-Noot et de monté à pied d'un fort. Le Comte a quitté le camp pour la leçon de la guerre. Il a son bon sens, son bon cœur, son bon caractère et son bon sens.

WONCK.

Placcoucheur
C'est Herbiniaux, & cette empreinte n'est pas un masque: son cœur a la sérénité qu'annonce son front; bienfaiteur de l'humanité souffrante à laquelle il a consacré sa vie, il joint les mœurs les plus douces aux plus grands talens. Il a bravé les ministres altiers de l'Empereur dans les jours de leur plus grande puissance, il brave également aujourd'hui Vander Noot & sa cabale sacrée, & ne dissimule même pas son mépris.

LE COMTE.

Quel est celui avec lequel il cause?

WONCK.

C'est le fameux Simons, *Caro pier*
Le: aa: Rb
vrai patriote, enthousiaste de la liberté, à laquelle il a tout sacrifié: ni la perte d'un établissement immense, ni la ruine d'une manufacture considérable, n'ont pu lui faire plier le genou devant le Vander-Noot qui a juré sa perte, mais qui redoute son influence sur le peuple qui, dans les tems de disette, dans les saisons les plus rigoureuses, a toujours trouvé dans ses vastes ateliers, asyle, pain, travail, secours & humanité. *avec qui il était aussi précédé ment grand ami.*
pour avoir des bienfaits à la main

Mais je vois presque tous nos membres réunis ; permettez, Monsieur le Comte, que j'aïlle prendre ma place ; & qu'en annonçant votre mission, je vous fasse recevoir tout l'accueil que mérite un Chevalier français, l'ami & le compagnon d'armes du brave Vander-Mersch.

(*Wonck se place dans le fauteuil destiné au Président, & fait asséoir à sa gauche le Comte des Rozieres.*)

(*A sa droite est M. Herries devant un grand bureau sur lequel sont plusieurs papiers.*)

WONCK à l'Assemblée.

Messieurs, prêts d'ouvrir les travaux de notre assemblée, ne voyez vous pas comme moi que le témoin le plus intéressé y manque ; je veux dire le peuple : c'est de sa liberté, c'est de son bonheur, c'est de sa souveraineté même que nous allons nous occuper, n'a-t-il pas le droit d'être présent à nos délibérations, de nous communiquer ses vœux & ses réflexions ? nous sommes tous citoyens : osons l'être, à la vue de la nation, à la vue de l'univers entier ! ce qui a surtout mérité à l'assemblée nationale de France l'estime de l'Europe, la confiance de la nation, l'amour du peuple, la sanction de son Roi, la reconnaissance de

la postérité, c'est l'ostenfibilité donnée à ses délibérations, c'est la publicité donnée à ses décrets.

Je propose donc, Messieurs, que nos portes restent toujours ouvertes, pendant nos séances, & que l'entrée de notre salle soit non-seulement permise, mais même offerte à tous les citoyens indifféremment.

Telle est, Messieurs, la motion que je fais: que ceux d'entre vous qui l'approuvent, se levent; que ceux qui croient qu'elle pourrait avoir des dangers ou des inconvéniens, restent assis.

(Tous les Membres sans exception se levent, & étendent la main droite en signe d'approbation.)

HERRIES.

Monsieur le Président, votre motion est adoptée unanimement, & je n'appерçois pas un seul opposant.

WONCK.

Paisque vous approuvez ma motion, Messieurs, brisons nos portes, & que, comme nos cœurs, notre salle soit ouverte aux regards mêmes de nos ennemis.

banquier
anglais appo-
sée avec
Wellfleet et
qui au moyen
de leur Banque
particulière
ont fait
payer tout
l'or et une
grande partie
du numéraire
des Pays-bas
en angleterre

Plus d'un Banquier qui
se battoient à vouloir faire sauter
par la fenêtre.

SCENE III.

Membres de la Société patriotique.

VAN-SCHON-SWAARTZ.

PEUPLE.

(On ouvre les portes de la salle, le Peuple s'y précipite en foule, & se place derriere les sieges des Membres de la Société.)

WONCK *(après que le peuple est entré & placé.)*

Citoyens de tous rangs qui m'écoutez , peuple qui nous entourez , si nous vous ouvrons nos portes, ce n'est pas dans l'intention de vous éblouir par les faux brillans d'une stérile éloquence, mais pour travailler sous vos yeux à sauver la chose publique, pour connaître vos vœux, pour entendre vos réflexions, vos objections mêmes. Car c'est du choc des opinions opposées que jaillit la lumière de la raison : gêner les opinions, vouloir les condamner au silence, c'est le fait des tyrans.

Que le despotisme, que l'aristocratie forgent des fers dans le silence & dans la nuit, c'est au grand jour, c'est aux yeux de l'univers que la liberté les brise.

Chaque citoyen peut avoir sa façon de penser: la pensée doit être libre, son expression doit l'être de même; que chacun de vous ose donc hardiment nous donner son avis, sur le sujet important que nous allons traiter, & pour lequel j'ai cru devoir vous assembler.

Mais avant de vous l'exposer, Messieurs, il est nécessaire que vous connaissiez au juste l'état de vos moyens, & de vos forces militaires.

Citoyens! ne vous abusez pas: votre situation physique & politique vous laisse peu d'espérance de conserver votre liberté.

La Belgique bornée au nord par la Hollande, au midi par la France, à l'orient par l'Allemagne, ne possède au couchant que le seul Port d'Ostende, resserré par Dunkerque & Middelbourg.

Le Batave est trop avantageusement occupé de son commerce extérieur, pour avoir l'ambition de s'aggrandir en Europe; ses comptoirs sont des royaumes, ils lui suffisent pour faire d'Amsterdam la bourse de l'univers: l'Amstel a fixé sur ses bords les richesses du monde que l'Escaut autrefois roulait aux pieds d'Anvers: la Hollande ne nous jaloufant plus, est donc notre alliée naturelle: ainsi loin d'avoir rien à craindre de son côté, nous la verrons protéger notre indépendance, pour éloigner de ses frontières des peuples trop puissans;

Il n'est donc plus question ici de l'hopol.

mais sa protection sera toute passive, & nullement active. Elle nous vendra des armes, des munitions, des vaisseaux, de l'or même, mais elle ne nous fournira ni soldats ni matelots.

L'Angleterre, toujours Reine des Mers, protégera la liberté du Port d'Ostende, qui recevant ses vaisseaux en cas de guerre, ouvre à ses troupes les portes de la France, de la Hollande & de l'Allemagne: si la Bretagne & la Normandie n'offraient pas toujours des regrets & des appas au génie inquiet de l'Anglais, la Belgique sans doute lui présenterait dans le continent le point le plus heureux d'établissement. C'est un coin avec lequel il s'ouvrirait sans peine l'entrée de l'Europe; mais plus il lui convient, plus le Français, le Batave & le Germain, s'uniraient pour repousser ce voisin dangereux: l'Angleterre verra donc d'un œil indifférent nos fers, ou notre indépendance.

Il existait naguere au Midi une nation puissante, à laquelle nos fertiles Provinces paraissaient encore mieux convenir: la nature même semblait lui avoir marqué la Meuse pour limites de son empire du côté du Nord; tout lui disait de rendre à Leopold le berceau de ses ancêtres, cette Lorraine enlevée à sa maison, & d'accepter en échange la Belgique, où, deux fois dans un demi siècle, le Français planta & déplanta les Lys: trop occupée dans ce moment de sa reconstitution, trop af-

faible de ses convulsions patriotiques , la France doit plutôt songer à tenir l'Europe défarmée , qu'à réveiller sa jalousie par des projets de conquête & d'agrandissement : le Français verra donc d'un œil indifférent notre révolution ; il ne nous portera ni secours , ni obstacle , & sa politique même doit lui faire plutôt désirer le voisinage d'une république faible & naissante , que celui d'un Prince puissant toujours prêt à fondre sur ses frontières.

Tranquilles au Couchant , au Nord , au Midi , c'est donc du côté de l'Orient seul que l'orage se forme , & que la foudre gronde : Vienne nous reforgé ouvertement des fers , & Berlin les prépare en secret : l'Aigle de Brandebourg & celle de l'Autriche vont se déchirer sur nos Provinces désolées , & de quelque côté que se tourne la victoire , nous ferons ou le prix du combat , ou le gage de la paix : nous avons donc également à craindre la vengeance du Souverain dont nous avons brisé le sceptre , & la protection de celui qui ne prendra notre défense , que pour nous charger de nouveaux fers.

Tel est , citoyens , le regard avide ou politique que les peuples voisins jettent sur vous dans le moment : voyons maintenant quels sont vos moyens pour soutenir votre indépendance.

Ces moyens sont votre population & vos richesses.

*voilà le qu'on
aurait pu m
venir en m
voyant de
trouper
par la voye
on expulsait
les Prussien
qui n'osent
pas déclarer
ou s'entent
et on coupe
d'après le
pays ou le
siroit de
main de
partenir de
Mack*

Votre population est de quatre millions d'habitans, mettez à part les femmes, les vieillards, les enfans, les malades, les infirmes, les prêtres & les moines, il vous reste fix cents mille hommes en état de porter les armes, d'après la juste proportion de 3 à 7. (*) Décimez les, ce qui est le plus grand effort que puisse faire une nation, en épuisant ses villes & ses campagnes, vous aurez soixante mille soldats; mais vous avez sept grandes villes chef-lieux, qui exigent chacune deux mille hommes de garnison, votre armée en campagne fera donc de 46 mille hommes.

Tableau commun d'une Famille de dix Personnes. (*)

PERSONNES.	ETAT.	AGE.
Un Pere.	Laboureur.	60 ans.
Une Mere.	50.
Un premier Fils.	Marié.	30.
Un second Fils.	Garçon.	25.
Une premiere Fille.	Mariée.	27.
Une seconde Fille.	Encore fille.	20.
Un Gendre.	35.
Une Bru.	22.
Un petit-Fils.	5.
Une petite-Fille.	2.

RECAPITULATION.

- 1 Vieillard.
- 4 Femmes.
- 2 Enfans.
- 3 Hommes faits.

Proportion.

3. à 7.

Les revenus généraux de la Belgique dans ses plus belles années de fertilité de paix & de bonheur, n'ont jamais excédé cent millions de florins, y compris les produits du commerce & de l'industrie; mais dans le malheur des guerres, quand vos terres seront ravagées, votre commerce suspendu, votre industrie anéantie, vos revenus annuels n'iront pas au-delà de cinquante millions de florins, sur lesquels il en faudra lever quinze millions pour la solde & l'entretien de vos troupes, vos frais d'Etats, de départemens, de cours de justice, d'officiers municipaux.

Les revenus généraux de la Belgique se trouveront donc réduits à trente-cinq millions de florins: ainsi le citoyen qui jouissait d'un revenu annuel de deux mille florins, n'en aura plus que sept cents, & le journalier qui gagnait dix sols par jour, n'en recevra plus que trois & demi.

Eh! Si votre clergé si riche, si puissant, si nombreux; si votre orgueilleuse noblesse réclamant ses privilèges exemptoires & vexatoires, refusaient de concourir aux charges de la nation? S'ils en rejettaient tout le poids sur le peuple?

Mais non! non, chassons cette image effrayante: & puisque jusqu'à ce jour notre révolution a marché de prodiges en prodiges, croyons aussi que notre clergé oubliera son

égoïsme & son insensibilité , que notre noblesse déposera son orgueil & son aristocratie , & que tous les citoyens concourront en raison de leurs forces & de leurs richesses au salut de la patrie.

Tels sont les moyens de la nation : voilà Monsieur le Comte des Rozieres que le général Vander-Mersch a bien voulu nous députer , qui va nous rendre un compte exact & fidele de l'armée.

LE COMTE DES ROZIERES.

Généreux Brabançons , vertueux citoyens , & vous peuple , qui m'écoutez , les expressions me manquent pour vous peindre l'état déplorable d'impuissance & de délabrement dans lequel les chefs de votre république & votre souverain congrès réduisent vos peres , vos freres , vos enfans , qui , s'arrachant de vos bras , ont renoncé au repos , aux délices de nos villes pour aller défendre vos foyers & votre liberté.

Je n'exagere pas , quand je vous déclare que le soldat , à peine couvert de lambeaux , manque de pain : sans tentes , exposé à toutes les intempéries de l'air dans un pays sauvage , sur une terre ingrate où la bruyere même ne croît qu'avec regret , au milieu de landes arides , de sables brûlans , ou de marais empestés ,

rés, on refuse encore des armes à son bras généreux.

N'en doutez pas, citoyens! le plan est formé de faire égorger vos plus braves volontaires, & de décourager les autres, pour les remplacer par des troupes étrangères, soldées, vendues & dévouées à vos nouveaux tyrans: tous les grades, toutes les faveurs sont pour un essaim d'étrangers, prétendus officiers, que vomissent les nations voisines: ils n'ont jamais su manier une épée, & un prêtre & une prostituée leur délivrent des brevets de colonels & de capitaines: voilà ceux qui commandent vos concitoyens; aussi féroces envers le soldat, que lâches devant l'ennemi, c'est dans vos troupes seules qu'ils portent l'épouvante. Le soldat manquant de tout, expire en les maudissant; l'officier bravant tout, fuit & défobéit.

Voilà, Citoyens, quelle est l'armée que commande Monsieur Vander-Mersch: voilà le rempart qui couvre vos provinces, & qu'il faut qu'il oppose à des troupes outragées, aguerries & disciplinées.

Je ne vous parlerai pas de ses outrages personnels; du mépris marqué, du refus obstiné qu'on fait de tous les officiers qu'il présente ou qu'il recommande au Congrès; je ne vous rappellerai pas l'affront que lui fit ce Congrès souverain, en remettant dans les mains d'un étranger la citadelle d'Anvers, aussi bassement

*Plan de la Prusse
P. faire échouer
celui des Démoc-
rates. Le
Baron hamelberg
aide de camp
général du g.
schlieffen a
démuni. Is
semaier à
Anvers P. exé-
cuter ce plan*

que nous avons

C

*La Citadelle d'Anvers a été achetée par le
parti Démocrate et tenue entre les
mains des aristocrates; ainsi d'une
manière ou d'une autre elle a toujours été*

livrée que lâchement vendue : mon Général a tout sacrifié au bien de la patrie, il a tout oublié : mais les bons citoyens peuvent-ils s'en diffimuler les suites funestes : croyez-vous que dans l'état où l'on réduit votre armée, elle puisse résister aux troupes autrichiennes dont le nombre s'accroît tous les jours, & dont la nuée va bientôt crêver sur vos campagnes, y porter le ravage & la désolation, & rallumer dans Namur & dans les murs mêmes de Bruxelles, ces flammes dévorantes dont Gand fume encore.

VONCK.

Ajoutez à ce tableau terrible, que le trésor public livré par Vander Noot à sa courtisane, à ses créatures, aux capons du rivage, est épuisé : que l'Etat est sans ressource, que le crédit est éteint, que les trois millions de florins qu'a fournis Anvers ont déjà disparu dans leurs mains avides, & n'ont servi qu'à acheter à Vander-Noot de nouveaux esclaves, & à payer les bras de la plus vile populace.

WALCKIERS.

Dans quel état honteux d'asservissement est donc tombé le malheureux Flamand ! les gens éclairés qui naguere habitaient ce beau pays,

le quittent les uns après les autres ; le ciel en avait fait un Elisée, les prêtres en font un enfer : les bons citoyens fuient devant une troupe soldée d'affassins, commandés par un Franquen, par un Van Hammes, par un Desloondes ; bientôt il ne restera dans la Flandre & le Brabant, que les instrumens de la tyrannie du Congrès, & cette classe ignorante qui, livrée à la superstition des moines, croirait offenser le ciel, si elle résistait aux volontés suprêmes d'un prêtre qui, tonnait dans un confessionnal, la menace de l'enfer.

Rebelles

*Il y a un man
imprimé qui
détaille le plan
des autres chefs
de la balle -*

V O N C K.

C'est dans ce moment, citoyens, que les ci-devant gouverneurs de nos Provinces, qu'ils ont abandonnées, nous adressent les propositions de Léopold : Joseph II n'est plus ; sa mort, pour être prévue depuis longtems, n'en a été ni moins terrible, ni moins effrayante : loin de moi la pensée lâche & barbare de poursuivre ce Prince infortuné jusques sous les glaces de son tombeau : sans doute il a commis de grandes fautes, mais il était homme, il était Roi : que la terre pardonne comme le ciel ! & puisse cette grande victime suffire au Dieu des combats ! Puisse l'annonce de sa mort être un cri de paix pour l'Europe ! Puisse-t-il en mourant faire le bonheur des peuples.

bles, qu'il voulait, dit-on, dans son cœur, & qu'il n'a jamais su faire pendant sa vie.

Léopold succède à ses couronnes; l'Europe entière retentit du bruit de sa sagesse & de ses vertus; il veut nous compter parmi ses nombreux sujets, il nous envoie des propositions: daignez, Monsieur Herries, en faire la lecture, & prêtons-y tous la plus grande attention.

HERRIES (lit.)

*Lettre de Marie-Christine & Albert de Saxe,
à Messieurs les Etats de Brabant.*

„ Messieurs, par un courier expédié de Florence, Sa Majesté le Roi de Hongrie & de Bohême, notre frere & beau-frere, & notre Souverain, nous a fait parvenir ses intentions relativement aux affaires des Pays bas, & nous a chargé de les faire connaître aux respectables Etats & autres habitans de ces Provinces, en communiquant & rendant public le mémoire fait encore comme Grand-Duc de Toscane, pour être donné dans le cas du décès de feu l'Empereur, & qu'en attendant la réception des pleins pouvoirs, qu'il marque vouloir nous envoyer après cet événement, nous nous empressons de vous transmettre ici conformément à ses ordres. „

„ Il se flatte que , convaincus par la droiture de ses sentimens , & rendant justice à sa façon de penser , vous voudrez bien , en vous rapprochant de lui , lui rendre à tous égards celle qui lui est due par tant de titres. „

„ Qu'il est heureux pour nous de pouvoir être publiquement les organes des sentimens d'un pareil Souverain , qui nous sont connus depuis longtems en particulier , & de la sincérité desquels nous pouvons conséquemment être garans ! „

„ Qu'il est heureux pour nous , que le premier ordre reçu de sa part , & le premier emploi qu'il demande de nos services , soit celui de faire usage d'un acte si propre à attirer & attacher pour jamais vos cœurs à sa personne , & à remplir tous nos vœux , par la félicité inaltérable qu'il assure à ces Provinces , si elle veulent sincèrement revenir à lui. „

„ L'attachement sincere & constant que nous avons toujours porté à la Nation belge-que , & dont il ne peut vous rester le moindre doute , doit vous faire juger de ce que nous éprouvons en ce moment , & du bonheur dont nous serons comblés , si répondant (comme nous ne saurions manquer de nous le persuader) à l'invitation d'un Prince , dont les principes sont si justes & si purs , vous nous mettez à même de revenir nous occuper au milieu de vous , du bien être de ces pays , & vous convaincre sans cesse des sentimens

*Ce serait contre
le vœu du
peuple*

inaltérables que nous vous avons voués, & avec
lesquels nous ne cesserons d'être, Messieurs,

Vos très affectionnés

Marie, & Albert de Saxe.

*Suit la Déclaration du Grand-Duc de Toscane,
ainsi conçue :*

„ Son Altesse Royale l'Archiduc, Grand-Duc de Toscane, déclare formellement aux Etats des Pays bas, qu'il n'a jamais été instruit en forme, ni consulté sur ce qui a été fait dans les affaires relatives aux Pays-bas, & qu'il n'a eu aucune part, ni directement, ni indirectement, dans ce qui a eu lieu sous le regne de S. M. l'Empereur, & qu'il n'en a pas eu surtout aux changemens de système; mais qu'au contraire il a constamment désapprouvé, en son particulier, ceux qui ont été introduits depuis plusieurs années, & particulièrement toutes les infractions faites à la Joyeuse-Entrée, aux Privileges & aux Constitutions des Provinces respectives: qu'il a désapprouvé nommément la cassation du Conseil de Brabant & des Etats; l'établissement du Séminaire général, la translation de l'université, l'atteinte portée à l'autorité & aux droits des évêques, la suppression des abbayes, ainsi que tous les arrêts, enlevemens & emprisonnemens arbitraires exécutés en différens tems,

& qui sont entièrement contraires, non-seulement à toutes les loix en général, mais spécialement aux loix & privilèges du pays: qu'il a désapprouvé également l'établissement projeté du nouveau système des Capitaines des cercles & des douanes, & spécialement enfin les espionnages, violences, pillages, & tous les autres malheureux excès commis dans des occasions où on a armé & excité contre le pays, le militaire, qui ne devait servir que pour sa défense contre les ennemis extérieurs. „

„ Le Grand-Duc déclare hautement, que non-seulement il désapprouve toutes ces démarches, mais qu'il considère, & a considéré toute sa vie les Pays-bas comme une des parties les plus respectables & les plus intéressantes des Provinces de la maison d'Autriche. „

„ Il a considéré sa Constitution comme parfaite, & pouvant servir de modèle à celles des autres Provinces de la Monarchie; comme il s'en est déjà déclaré de bouche & par écrit à feu l'Impératrice Reine dès l'année 1779. „

„ Il fait fort bien que, par la Joyeuse-Entrée, le Souverain des Pays-bas a déclaré que ses sujets ne seront tenus de lui être obéissans en aucune chose, qu'il pourrait ou voudrait réquerir d'eux, dès qu'il n'observe pas le contrat solennellement juré à son avènement au trône; mais il croit en même tems que l'infraction faite à leurs privilèges par ce Souve-

rain , ne peut pas préjudicier à celui qui , étant son héritier & successeur légitime , en vertu de tous les traités & des garanties des autres Puissances de l'Europe , n'a participé , ni contribué d'aucune façon quelconque , ni directement , ni indirectement , aux infractions dont ils ont à se plaindre , mais les a constamment désapprouvées , & vient réparer & redresser ces infractions , s'en désister & y renoncer entièrement. „

„ Le Grand Duc se flatte que , se trouvant dans ce cas , & les Etats des Pays-bas rendant justice à sa façon de penser , ils voudront bien se rapprocher de lui , & lui rendre la justice qui lui est due , en considérant qu'il ne peut renoncer ni pour soi , ni pour ses enfans & successeurs , aux droits légitimes auxquels il est appelé par sa naissance & succession. Il ne désire rien tant que de se réunir sincèrement , & d'agir de concert avec les respectables Etats des Pays bas. „

„ Il est persuadé que le Souverain ne doit & ne peut exister que pour le bien de ses peuples. „

„ Que reconnu & constitué par eux , il ne doit & ne peut regner que par la loi , & conformément aux constitutions fondamentales du Pays. „

„ Qu'il ne peut y faire aucun changement

quelconque, que du libre consentement des Etats. „

„ Qu'il ne peut imposer aucun impôt, gabelle, droit quelconque &c., que du libre consentement des Etats, qui ne les accorderont qu'en forme de subside annuel, & qui ne les accorderont & prorogeront que sur l'exacte déclaration des besoins, pour lesquels ils sont demandés, & de la distribution desquels, ainsi que de tout le reste de l'administration des finances, le Souverain devra faire rendre à la nation un compte exact par ses ministres à la fin de chaque année. „

„ En conséquence de ces principes & maximes, le Grand-Duc offre aux Etats des Paysbas en général, & de chaque Province en particulier, la pleine confirmation de la Joyeuse Entrée, & de tous les privilèges particuliers de chaque Province; il leur offre en outre une amnistie générale, entière & plénier pour tout le passé, promettant que personne ne pourra être recherché, inquiété ou molesté d'aucune façon, directement, ni indirectement, pour aucune des affaires passées. „

„ Qu'aucune des personnes employées du tems du gouvernement passé, ne pourra être continuée dans ses emplois, ou employée de nouveau sans l'agrément des Etats. „

„ Que pour les emplois, tant de justice, qu'autres qui viendront à vaquer à l'avenir,

*et M^r Wonck
veut anéantir
les Etats et en
former de
nouveaux*

*c'est trop pour des
va. Balles, ils
recommanderont*

*tant plus pour
quoi Sacrifier
de fideles
Sujets*

*Le Ministre De la Cour de Vienne doit être
étranger et avoir les intérêts du Souverain
aussi que le Commandant général*
(42)

il ne fera jamais employé d'étrangers, & que
les personnes destinées aux emplois supérieurs,
seront choisies par le Souverain, entre trois
qui lui seront proposées par les Etats de la
Province respective. „

„ Que les Gouverneurs-généraux seront
toujours ou de la famille du Souverain, ou
bien natifs des Pays bas. „ *† naturalisation*

„ Que le Ministre & le Commandant gé-
néral devront être natifs des Pays bas, & de-
vront être subordonnés aux Gouverneurs-gé-
néraux. „

„ Qu'on formera de nouveaux régimens,
d'accord avec les Etats, qui porteront les
noms des Provinces respectives, dont les offi-
ciers, tous natifs du Pays, seront nommés &
avancés à la proposition des Etats de la Pro-
vince. „ *† aut pis*

„ Que le militaire devra prêter serment au
Souverain & aux Etats, & ne pourra jamais
être employé sous quelconque titre ou pré-
texte, hors du pays, sans le consentement des
Etats, ni être employé dans le pays même, hors
pour sa défense contre les ennemis étrangers,
ou pour tenir le bon ordre en cas que les trou-
pes en fussent requises à ce dernier effet, par
écrit, par les Etats ou Magistrats des villes. „ *† aut pis*

„ Que dans les affaires ecclésiastiques tout
sera réglé par les Evêques qui pourront s'as-
sembler entre eux en synode national, & ras-

*Projet trouvé d'un Procédure de Secrétaire et d'un
d'autres pièces publiques*

sembler aussi leurs synodes particuliers & diocésains pour maintenir la discipline ainsi qu'ils le jugeront à propos. „

„ Que les séminaires particuliers des diocèses resteront sous leur autorité, indépendamment du gouvernement, & qu'il ne sera plus question du séminaire général.

Que toutes les abbayes, chapitres & corps qui subsistent actuellement, resteront toujours de même sans aucune commande ou suppression. „

„ Que la caisse ecclésiastique sera remise entre les mains & sous l'administration des Etats. „

„ Que les affaires majeures du pays devront être examinées dans les Etats généraux, qui, composés des députés de toutes les Provinces, pourront s'assembler quand ils le jugeront à propos, sans avoir besoin d'aucune permission du gouvernement. „

„ Que le Souverain ne pourra point faire de nouvelle loi sans le consentement des Etats-généraux. „

„ Que chaque loi ou nouvelle ordonnance, pour avoir force de loi & exiger l'obéissance, devra être homologuée par le Conseil de chaque Province, lequel pourra prendre sur cela l'avis des Etats. „

„ Que dans le cas qu'il y ait quelque difficulté, la loi restera sans force & suspendue jus-

Bon

qu'à ce que l'affaire ait été aux Etats-généraux. „

„ Que les Etats de toutes les Provinces, rassemblés aux Etats-généraux, pourront s'opposer toutes les fois qu'ils se trouveront de quelque façon lésés. „

„ Qu'ils pourront envoyer & représenter leurs griefs, mémoires & représentations quelconques, qu'ils voudront ou croiront à propos de faire directement au Souverain, en tout tems & en quelconque affaire, par écrit ou par députés, selon qu'ils le jugeront à propos, sans être obligés d'en attendre la permission du Gouvernement, & sans passer par le canal des ministres, ni même des Gouverneurs généraux. „

„ Qu'il ne pourra point s'exporter ou envoyer d'argent du pays par le Gouvernement, hors le produit des domaines, sans le libre & entier consentement des Etats; tout le reste des revenus du pays devant être dépensé dans le pays même, & être proportionné au pur nécessaire pour son service. „

„ Que, pour tout ce qui est de l'administration intérieure des Etats, & particulièrement pour ce qui est impositions & leur distribution, finances, régies, douanes, &c. administrations d'hôpitaux, fondations &c., les Etats des différentes Provinces les administreront par eux-mêmes ou leurs députés, & les

dirigeront comme ils le jugeront plus convenable, sans que le gouvernement s'en mêle, & qu'ils pourront nommer librement à tous les emplois subalternes de la Province. „

„ Telles sont les conditions que S. A. R. offre aux Etats des Pays bas, leur laissant la liberté d'y ajouter toutes les autres clauses & articles qu'ils croiront utiles, avantageux & convenables pour assurer la tranquillité constante, le bien-être de leur pays, & rendre pour toujours, même aux Souverains futurs, impossible l'infraction de leurs privilèges, & l'altération de leur constitution & liberté. „

*que peut-on
de plus que
le Contende
des articles
ci dessus*

WONCK.

Voilà, Messieurs, les propositions de Léopold: ce n'est pas à nous à délibérer si nous devons les refuser ou les accepter; c'est au peuple seul que ce droit appartient: lui seul a reconquis sa liberté, lui seul a droit d'y renoncer: nos biens, notre sang sont au peuple, qu'il en dispose! mais notre devoir est de l'éclairer: s'il lui faut un maître, il n'a pas le droit de choisir, Léopold est le sien: & s'il pouvait choisir, il ne pourrait faire un plus heureux choix qu'en proclamant Léopold; le bonheur du Toscan répond à la terre de celui de ses nouveaux sujets, mais devons-nous augmenter le

*1777
1778
1779*

nombre de ces sujets ? Devons-nous rester républicains ?

WALCKIERS.

Restons Républicains, mourons Républicains : que le nom du Belge se place à côté de celui du Suisse, du Batave & de l'Américain ! Soyons libres enfin, soyons hommes : ah ! qu'il est beau, qu'il est doux de dire, je suis maître de mon bras, c'est pour moi, c'est pour mes enfans que je laboure le champ de mes ancêtres, je ne crains pas que le ministre féroce d'un despote ambitieux vienne m'enlever le prix de ma sueur, & m'arracher de ma charrue pour m'envoyer égorger l'homme qui respire à mille lieues de moi, & qui ne connaît mon existence qu'en recevant de moi la mort. Mon sang appartient à mon pays, mais mon pays m'appartient ; j'obéis à la loi, mais c'est moi qui fais la loi. Depuis trop de siècles nous gémissons sous un joug étranger : qu'a donc de commun le sang de Charles-Quint & le nôtre, dont son barbare fils a fait couler les flots sous le fer de ses bourreaux ? Quels sont donc les droits de la maison d'Autriche sur nos Provinces ? Jusqu'à quand les peuples seront-ils comme un vil troupeau qu'un pere laisse en héritage à son fils ? Pourquoi l'Aigle altière s'élançant des bords du Danube vient-

*Voilà du Walkiers tout pur - c'est là
la vraie façon de penser. Ses dis-
cours, ses lettres publiques et privées, sont
partout les mêmes - qu'on ne s'y
trompe pas ; ni aux Russes que l'on*

elle planer sur les rives tranquilles de la Meuse & de l'Escaut? Prétend t-elle donc couvrir de ses ailes superbes l'univers entier? Eh! Pourquoi nos ancêtres ont ils abandonné la cause du généreux Batave? Comme lui nous serions libres & indépendans: profitons au moins de la mort de Joseph II pour secouer à jamais le joug étranger. Nous ne devons rien à son successeur, nul serment ne nous lie à lui, & Joseph, en trahissant les siens, a brisé les nôtres.

Prince infortuné, je n'insulte pas à ta cendre, je respecte ta mémoire: une mort cruelle & prématurée ne t'a pas permis de réparer dans une tranquille & prudente vieillesse, les fautes d'une jeunesse impétueuse & bouillante: tu voulus être grand, tu voulus être conquérant, tu voulais même, dit-on, être compté dans ce petit nombre de Souverains qui ont été l'amour & les délices de la terre, eh! Quel nom emportes-tu au tombeau? Environné des voiles de la mort, tu l'as dit toi-même: " Je ne regrette pas le trône, une seule chose m'afflige, c'est qu'après tant de peines & de sollicitudes, j'aie si peu fait d'heureux & tant d'ingrats. Mais c'est apparemment une fatalité attachée au trône. "

Puisse ton auguste frere, en montant sur ce trône, instruit par ton exemple terrible, respecter ses nombreux sujets, & répandre sur

entr'autres Mr
D'Orléans
D'Orléans

*Des cars qui se sont une sabord
fait jouer à Vienne, ou il a été lui-même
espionner les intentions de la Cour.*

*La Cour de Vienne n'a aucune obligation
à la Maison de Naples, elle ne lui a jamais
prêté qu'un son propre argent.*

ses peuples le bonheur qu'il versait sur le Tofcan soumis! mais qu'il renonce à l'espoir d'enchaîner le Lion Belgique: qu'il soit notre alié, mais non pas notre maître! nous ne devons plus en avoir, nous sommes libres....

Ame de d'Egmont passez dans mon ame! Soutenez mon courage, & que, comme le vôtre, tout mon sang coule, s'il le faut, pour cimenter le monument auguste de la liberté belge.

ainsi dit-il.

PARTIE DU PEUPLE.

Vive Walckiers! Vive la liberté!

PARTIE DU PEUPLE.

Vivre libres, ou mourir.

LE COMTE DE LA MARCK.

Edouard, tu fais passer dans nos ames tout le feu de ton patriotisme: comme toi chacun de nous jure de verser son sang pour la patrie, mais ne nous aveuglons pas, & ne prenons pas pour l'énergie de la vertu, ce qui n'est que la fièvre du fanatisme.

Que Joseph, en trahissant ses sermens, nous ait dégagés des nôtres, je le veux: mais qu'avons-nous à reprocher à son vertueux frere? Ne nous rend-t-il pas tous nos privilegiés?

leges ? Ne reserve-t-il pas le nœud sacré que Joseph avait lâché, mais qui ne peut se rompre ? Et quand Léopold nous rend tout, quand il nous offre plus encore que nos ancêtres n'ont exigé, nous osons lui disputer ses droits ! Ses droits jurés par nos peres à son auguste mere ! Ses droits écrits dans le ciel, & reconnus par l'univers !

L'homme ne doit pas changer le Dieu de ses peres ; l'homme ne peut changer son pere ; aurait-il donc le droit de changer son Souverain ?

Tu parles de l'honneur d'être libres, mais de combien de sang nous faudra-t il encore arroser le drapeau de la liberté ? Eh ! Pouvons-nous dans l'état déplorable où nous sommes réduits, espérer de la défendre : crois tu que ces murs de Luxembourg qui ont bravé la valeur de quatre vingt mille Français, vont tomber à l'approche de nos soldats exténués & découragés ? Comptes-tu sur la valeur de ces volontaires, lions dans nos cités, & daims dans nos campagnes ? Ne vois-tu pas au contraire la foudre qui s'élance de Luxembourg, & qui vient renverser les murailles de Namur, & celles de Bruxelles même.

Mais quand, contre toute apparence, nous pourrions repousser l'Aigle altière jusqu'aux bords du Bosphore, pour qui combattons-

42
able
425

nous ? pour des tyrans mille fois plus cruels
 & plus despotes que Philippe II lui-même :
 c'est donc pour eux que nous verserons no-
 tre sang , que nous repousserons le vertueux
 Léopold , qui nous tend les bras en pere ;
 qui ne veut nous soumettre que pour nous
 rendre heureux ; qui , lorsque ses ministres
 lui montrent la nécessité d'envoyer prompte-
 ment de nouvelles troupes à Luxembourg ,
 répond : „ C'est en Silésie que je veux faire
 „ la conquête des Pays bas : je ne ruinerai
 „ pas mon pays , je n'égorgerai pas mes su-
 „ jets ; quand ils seront las des tyrans qui les
 „ oppriment , c'est alors qu'ils reviendront
 „ d'eux-mêmes se jeter dans mes bras qui
 „ leur seront toujours ouverts , c'est alors
 „ qu'ils viendront me solliciter de les regar-
 „ der comme mes enfans. „

Eh ! c'est ce Prince que nous repoussons !
 & pour nous soumettre... à qui ? à un Van-
 der-Noot , à un Van Eupen : nous refusons
 d'obéir à un Roi vertueux , bienfaisant , pour
 tendre le col au joug des prêtres & des
 moines.

Ah ! Citoyens , citoyens , croyez que de
 tous les tyrans il n'en est pas de plus cruels
 & de plus despotiques ; puisqu'ils punissent
 même la pensée ; qu'au nom de Dieu , ils font
 égorger le frere par le frere , le pere par le

filz, & que, pour venger le ciel, ils sont toujours prêts à faire ravager la terre.

Tu vantes les douceurs de la liberté, Walckiers, compare les angoisses perpétuelles du Barave, s'agitant sans cesse dans son indépendance factice, au bonheur, au calme heureux qu'un Roi citoyen vient d'assurer au Français: heureux! mille fois heureux le peuple gouverné par un semblable Souverain.

Eh! voilà le sort que nous propose Léopold, & nous pourrions le refuser!

Ces tems sont passés où les Souverains, regardant leurs peuples comme un troupeau d'esclaves nés pour obéir à leurs caprices, se faisaient une gloire de les faire égorger pour servir leur ambition. Le Français vient de rappeler l'homme à ses droits, il a posé les justes bornes où finit le pouvoir du Prince, où commence la liberté du sujet: bientôt la lumière s'élancera des bords de la Seine sur le globe entier, & répandra ses rayons sur toute la terre: alors les peuples reprendront leurs droits trop longtems méconnus, alors les tyrans trembleront: mais la postérité reconnaissante consacrerà dans les fastes de l'humanité les noms réunis de Louis XVI & de Léopold.

Mon sang, comme le tien, Walckiers, est prêt à couler pour la patrie, & si le peuple persiste à vouloir être libre, je ne balancerai

pas à obéir à la voix du peuple ; mais en mourant pour la liberté , puisse-je être la dernière victime qui lui soit immolée ! & mon dernier soupir sera encore un vœu pour voir le Belge se jeter dans les bras de son pere & de son Souverain.

Ce Discours n'est pas celui de Lamark

PARTIE DU PEUPLE.

Léopold est un bon Prince , il a rendu le Toscan heureux.

PARTIE DU PEUPLE.

Léopold est notre Souverain.

Ce nom signifie VAN-SCHON-SWAARTZ. *#*
Beau noir, c'est le

nom d'un Monsieur Herries , me ferait-il permis de
écrivain qui faire part à ces Messieurs d'une réflexion ?

de concert avec HERRIES.
un autre écrivain

nommé Dubuisson Monsieur le Président , un citoyen de
ont fait avec demande s'il peut nous faire part d'une ré-
pièce - c'est flexion ?

Walckiers qui VONCK.

a dit ou écrit Il est citoyen , il est membre de notre So-
bien à son ciété. Qu'il parle , Monsieur Herries , nous
publication l'écouterons avec plaisir , avec reconnaissance.

avec La marck

HERRIES.

Monsieur, la parole vous est accordée.

VAN-SCHÖN-SWAARTZ.

Citoyens, vous venez d'entendre la lecture des propositions de Léopold, elles respirent la bienfaisance & la douceur, elles annoncent un Prince sage qui veut être le pere de ses sujets, elles font un gage assuré du bonheur du peuple; mais permettez-moi de vous le dire, Citoyens, cette piece n'a aucune authenticité: elle est du Grand-Duc de Toscane, & non du Roi de Bohême & de Hongrie: & cependant Léopold est déjà sur le trône de Bohême & de Hongrie; elle n'est munie d'aucune signature: je fais que Léopold ne peut traiter directement avec des sujets qu'il regarde comme rebelles, que ce serait reconnaître leur indépendance, mais pourquoi le Duc de Saxe-Teschén, qui se vantait du titre de Brabançon, n'a-t-il pas la noble hardiesse de venir, muni des pleins pouvoirs de Léopold & de sa signature, se présenter aux Etats, & traiter en son nom avec la nation: voilà le seul moyen de nous inspirer de la confiance; qu'il vienne, qu'il nous dise, je vous apporte ma tête pour garant de la parole de mon frere, alors il confondra le fanatisme des prêtres, & l'hypocrisie des Vander-

*Et l'archiduc
fille du Duc
de Brabant
est demandée
aux Etats
Lettres de
Brabant*

Noot & des Van Eupen ; alors il les forcera
au silence , & le peuple au bonheur.

PEUPLE.

Que le Duc de Saxe-Teschén vienne.

LE BARON DE LAUNE.

Une chose que vous ignorez , Messieurs ,
& qui va sans doute vous étonner , mais que
je puis vous assurer sur ma parole d'hon-
neur , c'est que , tandis que la nation n'a pas
encore mis en délibération , si elle accepterait ,
si elle rejetterait les propositions de Léo-
pold , déjà une députation secrete de ce Con-
grès , qui affecte tant de zele pour la liberté
du peuple , a été en conférence avec le Prince
de Kaunitz , & lui a proposé de la part de
Vander Noot , & de Van Eupen , de remet-
tre son maître en possession des Pays-bas , à
des conditions auxquelles on assure que le Roi
de Hongrie n'a pas voulu se prêter ; étant
persuadé que les Flamands préféreront rece-
voir la paix aux conditions qu'il leur a pro-
posées , à se voir tyranniser par des gens pour
lesquels ils ne peuvent plus avoir qu'un sou-
verain mépris.

VONCK.

Eh ! quand même les conditions proposées

à Léopold de la part de Vander-Noot, ne
seraient pas attentatoires à la liberté des Bra-
bançons, a t il donc le droit de stipuler au
nom de quelques individus & au sien, avant
d'avoir reçu les ordres du peuple ? n'est-il
pas évident que Vander-Noot est un traître
qui mérite d'être pros crit par ses concitoyens.

PARTIE DU PEUPLE.

Périffe Vander-Noot.

PARTIE DU PEUPLE.

Vander-Noot est traître à la patrie, qu'il
périffe !

VONCK.

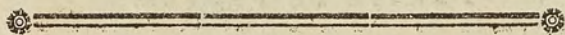
Peuple, modérez-vous !

WALCKIERS.

Eh ! comment se modérer ! comment con-
tenir son indignation, quand on fait que
l'homme qui ose insulter ainsi les loix du
pays dont il s'est fait le ministre, n'est de-
venu patriote que parce que le feu Empereur
a dédaigné d'en faire l'agent de ses volontés,
& que depuis l'avénement de Léopold à la
couronne, il a voulu se faire acheter, & ven-
dre en même tems à ce monarque ses anciens

*# pour être quali-
fié à traiter avec
la prussien. Ce
q. il fit le 22
X. bre 1789*

sujets: que dire du système tranchant d'un hypocrite qui, vivant au sein de la plus hon-teuse prostitution, étant vendu aux ennemis du culte dont il se dit le protecteur, a l'audace de faire des traités particuliers qu'il voudrait faire regarder comme le vœu de la nation. L'ignorance, la fourberie, la perfidie de Vander-Noot, ne peuvent donc être égalées que par l'audace avec laquelle il ose fouler aux pieds les loix de son pays: mais les moyens lui manquent, le traître est démasqué, & son protectorat ne sera pas long.



SCENE IV.

[Acteurs précédens.

CHAPEL, PEUPLE.

VONCK.

Qu'avez vous, Monsieur Chapel ? Quel nouveau forfait venez-vous nous annoncer ?

Banquier

CHAPEL.

Tout est perdu : la tyrannie est à son comble ; Vander-noot & les prêtres triomphent, Bruxelles, cette nuit, doit nager dans le sang ; cette nuit ses meilleurs citoyens seront égorgés.

VONCK.

Que voulez vous dire, Monsieur Chapel ?

CHAPEL.

Que nos maisons & nos personnes sont dénoncées par Vander Noot à la vengeance du peuple: écoutez ce que les prêtres, changeant les temples de la paix en arsenaux du fanatisme, ont fait afficher sur les colonnes sacrées de toutes les églises, & qu'ils lisent eux mêmes à la plus vile populace dont ils allument la fureur en effrayant la conscience.

Avis aux vrais Patriotes.

„ Comme il se trouve dans la ville un projet pour détruire la religion, la constitution & la liberté, pour y placer des intrigans d'une soi-disant Société patriotique, ayant pour chefs Walckiers, Chapel, d'Otrange, Van Schelle, † nous prions tous les vrais patriotes de se rendre à dix heures du matin dans l'Eglise de sainte Gudule, où le très saint Sacrement des miracles sera exposé, & la sainte table continuellement ouverte, pour soutenir l'assemblée des Etats, que ces coquins veulent empêcher. „

*Fils du ministre
de Liege,
† marchand de
grains ami
du n° 36.*

Je vois la colere se peindre dans tous vos

yeux : attendez , elle va redoubler en attendant ce second placard , plus menaçant , plus incendiaire encore , placé en plein jour , sous nos yeux , sur les portes de nos maisons par les dignes ministres de l'aristo-théocratie.

Cette maison sera pillée,
Le propriétaire égorgé,
Pour maintenir la liberté :
Qu'ainsi soit la publicité.

WALCKIERS.

Vous l'entendez , Citoyens , vous l'entendez avec indignation : la tyrannie cesse enfin de se masquer , elle se leve , elle fait briller le fer dont sa main est armée : attendrons-nous tranquillement que des scélérats armés du poignard du fanatisme , enfoncent nos maisons , & viennent nous égorger dans les bras de nos femmes & de nos enfans ! citoyens , prévenons leur fureur , armons-nous , rassemblons-nous , marchons à l'hôtel de ville , faisons-en descendre ces Etats despotes & tyranniques , emparons-nous surtout des deux monstres qui les président : le venin du serpent est dans sa tête , c'est cette tête qu'il faut abattre. Je réponds de tous les braves volontaires de ma compagnie.

LE BARON DE LAUNE.

Je réponds de la mienne & de celle du
brave Monclergeon. *Marchons.*

LE PEUPLE.

*ici devant l'emp.
dans le Regt de
claire foyt.*

Nous vous suivons, descendons les Etats.

VONCK.

Arrêtez, Citoyens, peuple, écoutez-moi :
qu'allez-vous faire ? dans quel sang allez-vous
tremper vos mains ? dans quel sang voulez-
vous vous baigner ? c'est dans celui des Bra-
bançons ; c'est dans celui de vos concitoyens ;
c'est dans celui d'un peuple, ingrat sans dou-
te, mais égaré par des scélérats, mais aveu-
glé par des prêtres : voulez-vous donc dis-
culper le crime par le crime ? voulez-vous
donc justifier le fanatisme par la cruauté.

WALCKIERS.

Voulez vous donc qu'on nous égorge sans
défense.

VONCK.

Ecoutez-moi, vicomte, & modérez, s'il
est possible, cette généreuse ardeur, ce bouil-

lant courage, qui trop souvent vous emportent au-delà du but: nos maisons, nos personnes sont menacées, mais par qui? par une populace sans armes, sans ordre, sans chefs apparens: notre crainte seule ferait sa hardiesse & son courage, il suffira, pour la dissiper, de lui présenter un front calme, de lui montrer qu'on la méprise; vous êtes sûr de votre Compagnie, Monsieur le baron de Laune nous répond de la sienne & de celle de Monsieur de Monclergeon, en voilà assez pour contenir les séditieux: rassemblez vos braves volontaires, armez-les, marchez à leur tête, & présentez-vous en bon ordre partout où la populace se portera: furtout, Messieurs, & je vous en conjure au nom sacré de la patrie, au nom de la liberté, défendez à tous vos volontaires de faire feu: que le sang d'aucun citoyen ne coule sous vos mains; défendez vous, mais n'égorgez pas: la populace est partout comme un essaim d'Abeilles qui sort en bourdonnant de sa ruche: si vous en écrasez une seule, vous les mettez toutes en fureur; jetez dessus une poussière légère, elles rentrent à l'instant dans leurs tranquilles cellules.

LE COMTE DE LA MARCK.

Ne méprisons pas trop cette vile populace:

longeons qu'elle est amentée par des hommes puissans, soutenue par les Etats, excitée par des prêtres, animée par le fanatisme : peut-être pour la repousser, aurons-nous besoin des plus grands efforts ; peut-être dans deux heures le sang des meilleurs citoyens va ruisseler dans Bruxelles : l'Etat est en danger, déployons donc enfin le drapeau de la loi martiale. Aux maux extrêmes, il faut des remèdes violens. Il faut opposer à l'ostracisme de Vander-Noot & de Van Eupen, au despotisme des Etats, au fanatisme des prêtres, un pouvoir plus légal, plus grand encore, & plus sacré.

Les Romains, dans les momens désespérés de la République, nous en ont donné l'exemple : ils baissaient les faisceaux des consuls & des tribuns devant les haches de la dictature : comme eux, créons un dictateur, donnons lui pour quelque tems un pouvoir devant lequel tous les autres cessent. C'est le seul moyen d'imposer silence aux prêtres, aux Etats, de dissiper la populace, & de ramener dans nos murs le calme & la paix.

LE PEUPLE.

Un dictateur, un dictateur : & vive d'A-remberg! + + +

V O N C K .

Peuple, citoyens, écoutez-moi : savez vous ce qu'on vous propose ? savez vous qu'on vous offre un maître ? savez vous que vous renoncez à votre liberté ? point de dictateur.

LE COMTE DE LA MARCK.

Peuple, citoyens, un dictateur seul peut dans ce moment sauver l'Etat : je fais que son pouvoir, entre les mains d'un homme ambitieux, peut devenir la ruine de la liberté : mais il est parmi vous un citoyen dont l'ame toute républicaine vous est connue, qui a sacrifié à la liberté, à la patrie, la faveur de son Souverain, les dignités, les titres, les honneurs dont il était comblé ; qui préfère le titre de citoyen à celui de Duc ; qui, en 1787, reçut de vous le surnom honorable de sauveur du peuple : citoyens qui m'écoutez, rappelez-vous ce jour d'effroi, où dans ces murs on n'attendait plus que le signal du carnage, où déjà l'on voyait briller le fer étincelant & la flamme menaçante : le Duc Dursel se jette entre le peuple & le soldat : il présente son sein au fer du furieux, il couvre de son corps le corps du citoyen, il désarme le guerrier, il éteint dans sa main la flamme dévorante, il sauve Bruxelles. Voilà le chef que

+++

je vous propose : il réunit aux vertus du citoyen les talens du politique & du guerrier, il connaît les plaies faites à l'Etat & à notre Constitution, il gémit sur le sort de l'armée ; il peut tout réparer, il peut rendre au peuple son pouvoir usurpé, à notre armée la force nécessaire pour protéger le peuple : craignez-vous qu'il abuse du pouvoir que vous lui confierez ? bornez-en vous-même la durée.

Citoyen, je fais la motion que le Duc Dursel soit nommé dictateur, & que son pouvoir législatif & militaire soit absolu, jusqu'au parfait rétablissement du calme.

PEUPLE.

Vive le Duc Dursel ! vive le dictateur !

LE COMTE DE LA MARCK.

Amis de la patrie, 'qui frémissiez sur son danger, qui sentez la nécessité d'un dictateur, rangez vous autour de moi.

VONCK.

Amis de la liberté, dignes Républicains qui frémissiez au nom d'un maître, entourez-moi.

(Presque tous les membres de l'assemblée,

ainsi que le peuple, se rangent du côté du Comte de la Marck; il ne reste auprès de Vonck que Verlooy, Daubremez, Herbiniaux, Simons, Herries & le Comte des Rozières.)

(Walckiers reste seul au milieu des deux partis.)

LE PEUPLE.

Vive le Duc Dursel! Vive le dictateur!

LE COMTE DE LA MARCK.

Mon^{seigneur} Vonck, vous entendez ces cris, vous voyez tous ces bons citoyens qui, même en vous admirant, passent de mon côté.

VONCK.

Vous l'emportez, Monsieur le Comte, & je me rends: mais écoutez-moi; Citoyens, peuple, écoutez moi: c'est à la nation seule à choisir, à nommer son dictateur; eh! qui sommes-nous? qui nous a constitués ses organes & ses représentans? nous ne formons qu'une faible partie des citoyens même de Bruxelles; nous parlons contre les despotes, & nous nous en arrogeons les droits: nous parlons de liberté, & nous la foulons aux pieds: rassemblez donc au moins tous les volontaires; rassemblez le peuple entier sur la grande place; alors

alors proposez-lui le Duc Dursel pour dictateur, que les volontaires, que le peuple le nomment, j'y souscris.

LE PEUPLE.

Vive Vonck ! honneur au peuple ! marchons à la place.

WALCKIERS (*tirant son épée.*)

Le tems presse, le fer de l'assassin est levé, il est tems d'agir, & non pas de délibérer. Qu'il soit dictateur ou non, il nous faut un chef: je propose de reconnaître le Duc Dursel pour chef militaire de tous les sermens, & je lui jure en cette qualité obéissance.

LE BARON DE LAUNE (*tirant son épée.*)

Je jure au Duc Dursel, obéissance, au nom de tous les sermens.

VONCK (*étendant la main.*)

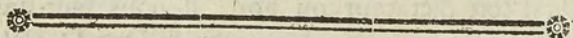
Je reconnais, au nom de tous les bons citoyens, le Duc Dursel pour chef de tous les sermens armés pour la défense de la patrie; je jure fidélité au peuple seul Souverain, & obéissance dans Bruxelles au Duc Dursel pour le maintien de la liberté.

LE COMTE DES ROZIERES (*tirant son épée.*)

J'adopte au nom de toute l'armée le serment de Monsieur Vonek, je jure fidélité au peuple seul souverain, & obéissance dans Bruxelles au Duc Dursel pour le maintien de la liberté.

LE PEUPLE.

Souveraineté au peuple ! obéissance au Duc Dursel pour le maintien de la liberté.



SCENE V.

*Deux mauvais sujets
se devant au
service du souverain*

Acteurs précédens.

VANDERHAGUE, FRANQUEN,

Volontaires de Franquen.

VANDERHAGUE.

Franquen, faites retirer cette populace.

FRANQUEN.

Volontaires, chassez cette canaille, & gardez cette porte, que personne n'entre.

(Les volontaires font sortir le peuple qui se retire en murmurant.)

VAN-SCHON-SWAARTZ (*sortant avec le peuple.*)

Messieurs , nous vous reconnaissons tous pour de braves & loyaux citoyens ; vous nous trouverez sur la place.

VANDERHAGUE.

Messieurs , c'est avec regret que je vous ordonne au nom des Etats souverains du Brabant , de vous séparer : ils vous défendent , sous peine d'être déclarés séditieux & traîtres à la patrie , de vous réunir à l'avenir , & de tenir aucune assemblée publique , ou comité secret.

VONCK.

Et c'est vous , Monsieur Vanderhague , qui vous êtes chargé de nous signifier cet ordre ! que ce Franquen , dont le front ne fait plus rougir , se soit vendu à un Vander-Noot , qu'il soit le digne ministre de sa prostituée , l'émule de Van Hammes & de Des Loondes , je n'en suis pas surpris ; le bras est digne de la tête ; mais que vous....

VANDERHAGUE.

Monfieur, j'obéis aux repréfentans du peuple, nos feuls Souverains, obéiffez de même.

VONCK.

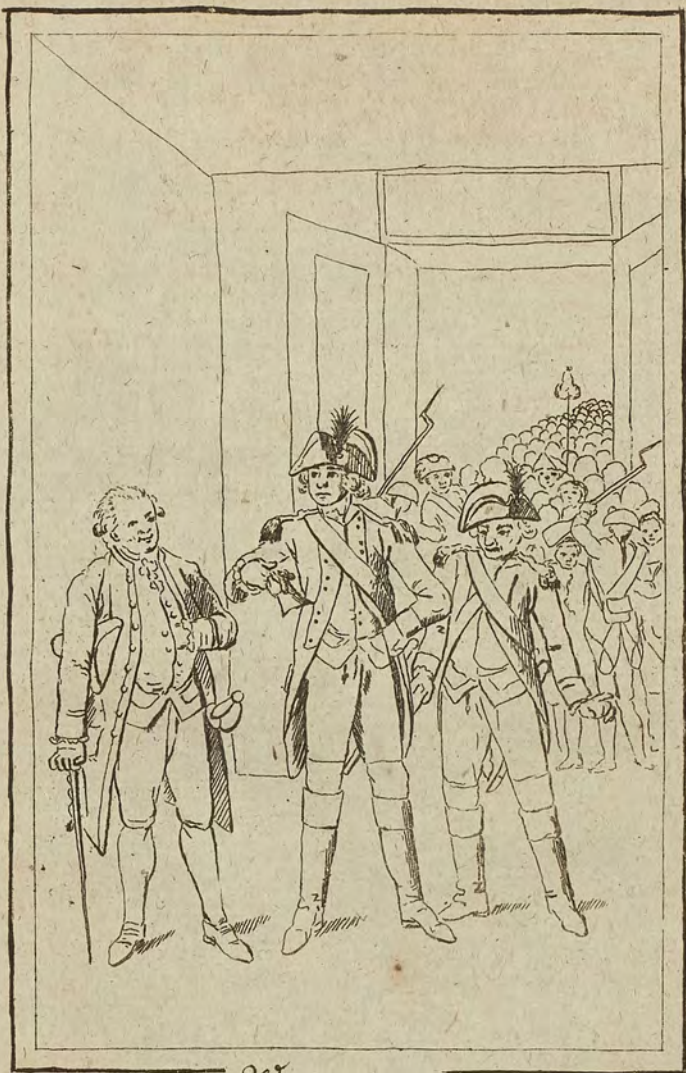
Ignorez-vous qu'un des privilèges des Brabançons, eft la liberté qu'ont tous les citoyens de s'affembler en comités publics ou particuliers, de configner leurs plaintes, & d'en préfenter l'adreffe au Souverain même : vos Etats ne font-ils nos repréfentans, que pour violer nos droits & nous ravir notre liberté?

VANDERHAGUE.

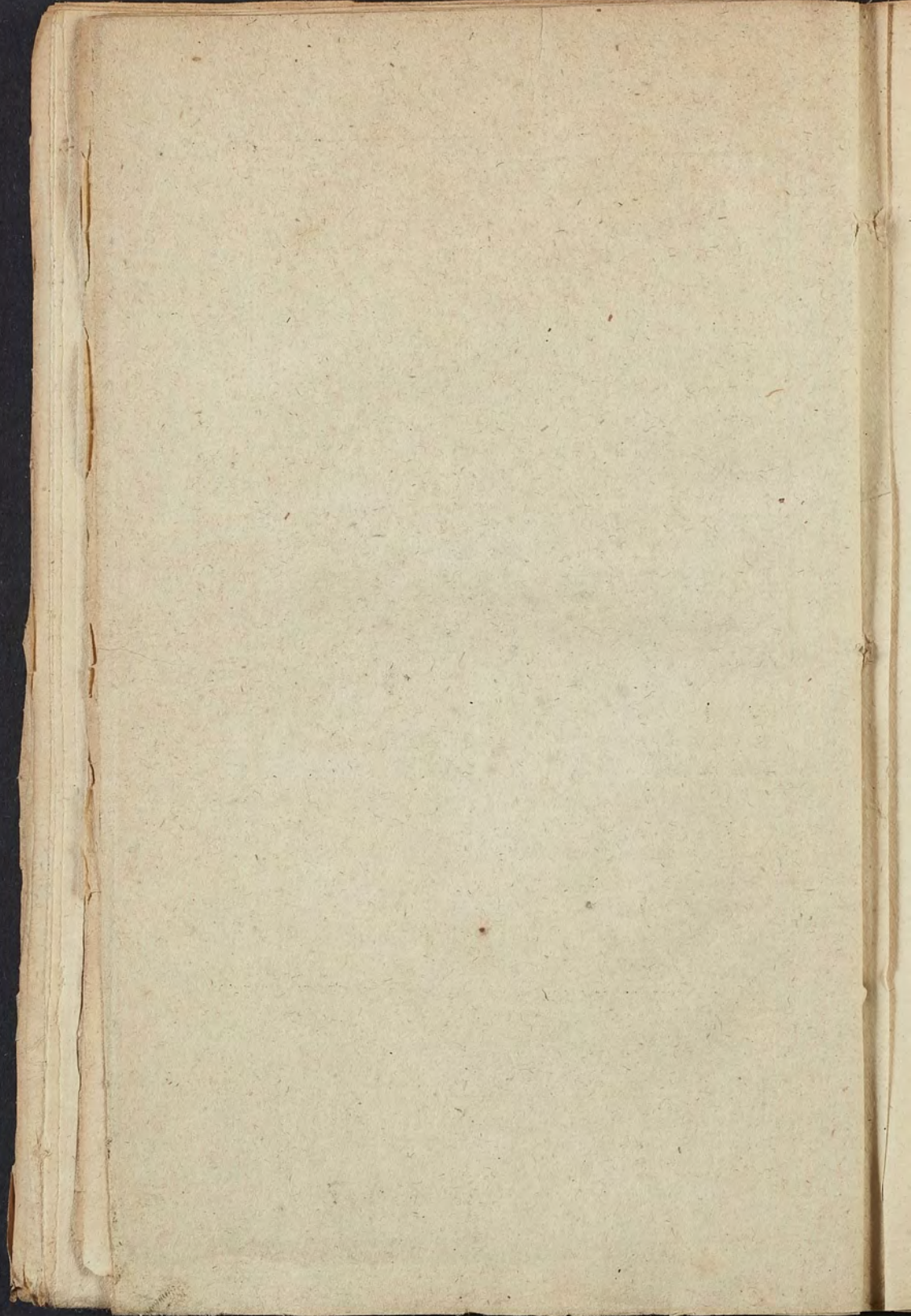
Je vous l'ai déjà dit, Monfieur, j'obéis aux Etats mes feuls Souverains : pour vous, Monfieur Vonck, & vous Monfieur Walckiers, il vous eft ordonné de vous préfenter aujourd'hui aux Etats affemblés pour y rendre compte de votre conduite.

VONCK.

Oui, nous nous y préfenterons ; oui, nous y rendrons compte de notre conduite, & pour qu'ils ne puiffent plus douter de nos fentimens, voilà fur ce bureau l'adreffe qui con-



Walckiers.
Ma main se fouillerait en tombant sur
ta joue
Acte I. Scène 5^{eme}



tient nos vœux : je la signe & vous pouvez la leur présenter.

(*Tous les Membres signent l'adresse.*)

HERRIES.]

Nous la signons tous.

(*WALCKIERS s'approchant de Vanderhague qu'il amène sur l'avant-scène, & lui parlant bas.*)

Ecoute, Vanderhague, tu es la honte de la noblesse brabançonne, tu es un malheureux que je veux punir de sa bassesse : viens avec moi te promener à Laecken.

VANDERHAGUE.

Vous vous oubliez, Monsieur Walckiers, mon sang est tout à ma patrie, il ne doit couler que pour elle.

WALCKIERS (*lui frappant le visage de son gant.*)

Lâche!... vas, tu es bien fait pour servir des moines; & ma main même serait souillée en tombant sur ta joue : c'est avec le fouet qu'on doit frapper l'esclave.

E 3

VANDERHAGUE.

Franquen, exécutez donc vos ordres.

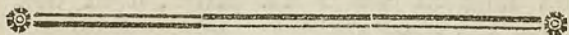
FRANQUEN.

Volontaires, faites sortir ces séditieux.

WALCKIERS.

Volontaires, ne rougissez - vous pas de déshonorer ainsi l'habit que vous portez : quel infame métier faites vous ? allez , vous n'avez du courage que contre des vieillards déformés, ou des femmes alitées & mourantes : vous êtes bien dignes de votre Capitaine.

Adieu Vanderhague , quand nous nous rencontrerons , je te traiterai comme tu le mérites... Messieurs , notre point de réunion sera dans deux heures , chez Monsieur le Duc Dursel.



SCENE VI.

VANDERHAGUE, FRANQUEN,

Volontaires.

FRANQUEN.

Avec quel mépris cet insolent vous traite !

soutenez ce peuple faible , contre les Nerons ennemis de nos loix qui veulent détruire la religion , & dépouiller ses saints ministres : Rois impies , vases infects , vases de putréfaction , que l'Eternel a destinés de toute éternité à être des instrumens de colere & de vengeance ; mais qui se briseront comme l'argile entre les mains des Prédestinés. Nouvelle *Judith* , nouvelle *Debora* , que n'avez vous pu répandre le sang de cet *Holopherne* , percer le crâne de ce *Sizara* qui voulait renverser le temple saint ! que ne pouvez vous , comme l'illustre Marquise de *Tavora* , exciter contre son successeur tous les vrais fideles ? ouvrez les yeux de la foi , femme timide & pusillanime , percez les voûtes du ciel , & voyez assis sur les trônes de l'éternelle gloire , ces illustres martyrs qui ont sacrifié leurs jours , immolé leur gloire temporelle , répandu leur sang , pour délivrer la sainte Eglise de ses persécuteurs & de ses tyrans.

Bienheureux *Clément* , courageux *Ravaillac* ; intrépide *Gerard* , & vous très saint pere *Malagrida* , vous jouissez , dans le sein même de *Jesus* , d'une béatitude aussi pure que douce.

LA DUCHESSE (*se levant & éclatant de rire.*)

Oh ! pour le coup , très-révérend pere Van Eupen , le trait est un peu trop fort : vous

croyez sans doute avoir à vos pieds l'imbécille
Cardinal de Malines.

VAN EUPEN. (*déconcerté.*)

Madame, Madame, oubliez-vous que je
représente en ce moment le Dieu des ven-
geances ou des miséricordes?

LA DUCHESSE.

Vous représenterez tout ce que vous vou-
drez, mon cher Van Eupen, mais je suis
lasse de jouer à vos pieds le rôle d'une im-
bécille : vous sentez bien que je ne m'y suis
prosternée que pour lire dans votre ame, &
non pour vous ouvrir la mienne : croyez moi,
quittons tous les deux le masque qui nous
gêne, sans nous déguiser, & parlons fran-
chement : le voulez-vous?

VAN EUPEN.

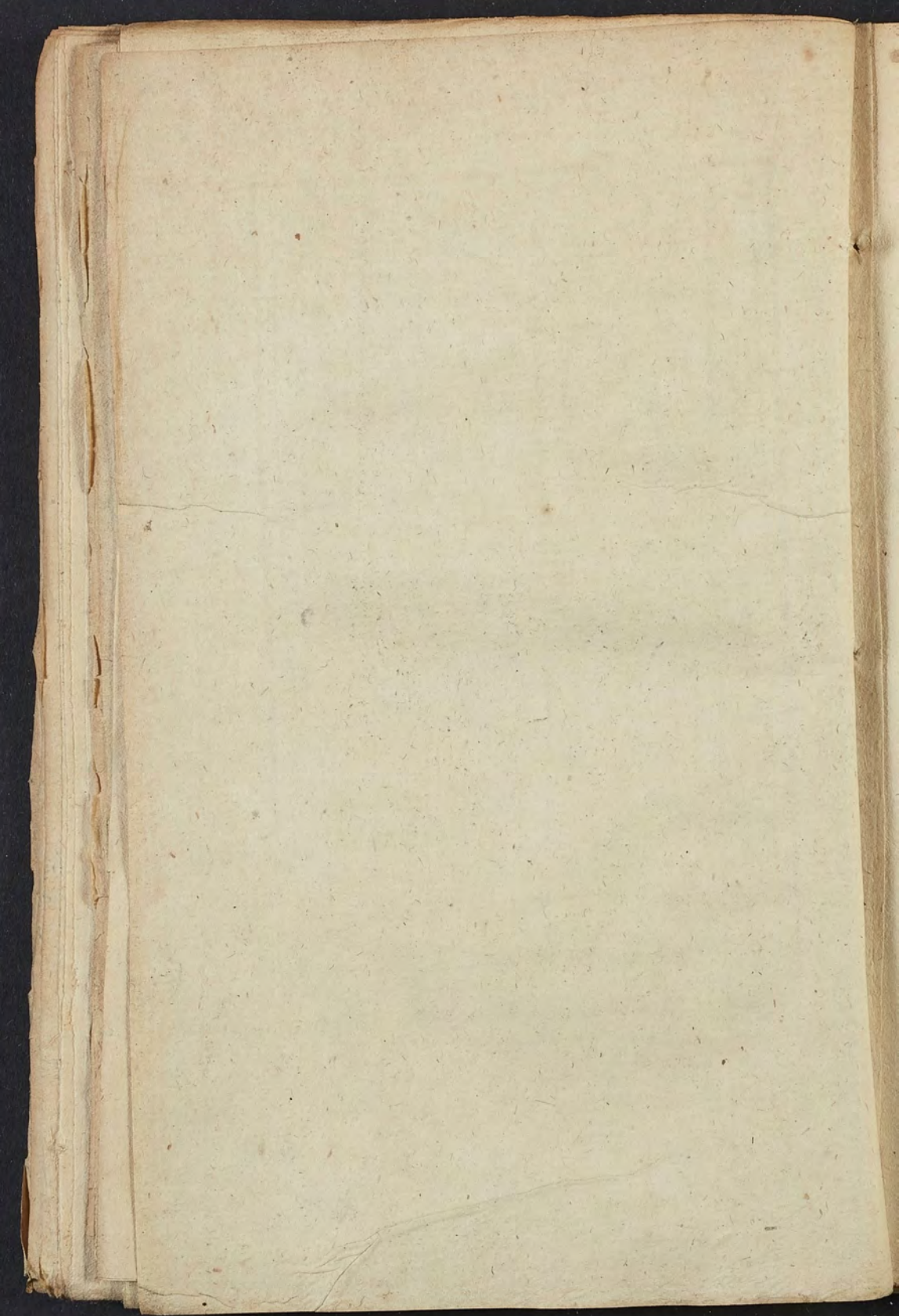
Soit, Madame; mais ne croyez pas me
tromper.

LA DUCHESSE.

Je n'en ai ni besoin, ni envie; &, pour vous
faire connaître toute ma franchise, je vais la
première vous parler à cœur ouvert, & vous
livrer mon secret. Asseyons nous.



Van Eupen
Laissez moi donc entrer tout entier dans
votre ame
Acte II Scene I



VAN EUPEN.]

Volontiers.

(*Tous deux se remettent sur le sofa.*)

LA DUCHESSE.

Je suis née Brabançonne, vous le savez, Van Eupen, le sang qui coule dans mes veines, est celui dont le barbare *Philippe II* inonda ses échaffauds : c'est à ce sang que le généreux Batave dut sa liberté : ce sang s'irrite encore, il bouillonne dans mon cœur au seul nom d'un tyran : mon ame s'élève au mot d'indépendance , & je sens que je serais Républicaine , si je n'étais pas mere.

VAN EUPEN.

Je ne vous entends pas , craignez-vous pour les jours de votre fils.

LA DUCHESSE.

Ah ce n'est pas sa mort que je redoute, c'est de le voir vivre sujet.

VAN EUPEN.

Il sera libre comme nous.

LA DUCHESSE.

Mais il y aura des égaux : & mon cœur ne met pas de différence entre un égal ou un Roi : connaissez-moi donc enfin toute entière : je brûle du desir de voir un jour mon fils régner sur la Flandre & le Brabant : ce desir impérieux me tourmente, c'est le seul but de toutes mes actions !

VAN EUPEN.

Y pensez-vous, Madame ? un citoyen, d'une naissance illustre, j'en conviens, nous donnerait des loix.

LA DUCHESSE.

X { Pourquoi non ? la maison d'Aremberg vaut peut-être bien la maison d'Orange, qui, à peine échappée à la hache des bourreaux de *Philippe II*, devint souveraine sur les riches bords de l'Amstel, & avant la révolution d'un siècle donna un Roi à l'Angleterre.

VAN EUPEN.

Eh bien ! Madame, je puis faire votre époux Souverain de la Belgique, plus aisément que je ne puis faire de la Belgique une République.

LA DUCHESSE.

Ne me flattez-vous pas ?

VAN EUPEN.

Non, Madame : elle peut choisir un maître, mais jamais elle ne fera libre.

L'état de nature chez tous les peuples, est l'état républicain. La puissance des Républicains, leur opulence, ont amené leurs vices ; les vices, la lâcheté du peuple, & l'ambition des riches : dès qu'il y a eu un lâche & un ambitieux, il y a eu un maître & un esclave.

Le passage de la liberté à l'esclavage est imperceptible, le retour de l'esclavage à la liberté demande un effort violent qui ne peut se faire que par une convulsion terrible.

C'est l'oppression poussée à son comble, qui peut seule produire cet effort violent. Tous les peuples de la terre peuvent bien lever l'étendard de la liberté, mais peu sont faits pour le conserver élevé.

Pour qu'un peuple soit libre, il faut qu'il soit pauvre, courageux ou éclairé.

Je ne connais sur la terre que deux peuples vraiment libres, deux peuples qui se reposeront à jamais à l'ombre du chêne auguste de la liberté : le Suisse & l'Américain.

L'un était pauvre & courageux, l'autre vertueux & éclairé.

Car je ne compte pas au nombre des peuples républicains, l'opulent Batave, courbé lâchement sous son Stathouder esclave des cours de Londres & de Berlin ; ni le lâche Vénitien, ni l'orgueilleux Génois tremblans devant un sénat de cent tyrans, ni ce faible Genevois, offrant sans cesse sa liberté au premier Souverain qui daignera la lui marchander.

Le Belge, encore moins qu'eux, est fait pour être libre : courbé sous le double joug de l'aristocratie & du monachisme, c'est un bœuf pesant qui trace docilement son fillon, faute de connaître sa force.

Le peuple n'est rien dans la Belgique. La noblesse & le clergé font tout. Le noble arrêtant sur lui toutes les graces d'un Souverain, aime mieux être l'esclave d'un Roi, que l'égal d'un payfan. Le prêtre n'a pour base de son pouvoir temporel que le fanatisme & la stupidité : voyez vous ces retraits de Cénobites qui le disputent en magnificence aux palais des Rois, s'élever sur le sol de la liberté : non, une riche abbaye est toujours environnée de payfans abrutis.

LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Est-ce Van Eupen, est-ce un prêtre qui me parle ?

VAN EUPEN.

Non Madame, c'est un homme qui méprise également & cette noblesse sans courage, & ce clergé sans lumière, & ce peuple imbécille, mais qui s'en sert comme un guerrier dont l'épée vient de se briser, s'arme en rougissant d'un bâton, qu'il jette avec dédain, quand il a terrassé son ennemi.

LA DUCHESSE.

Mais qui a pu vous déterminer à vous faire chef d'une révolution à laquelle vous ne croyez pas ?

VAN EUPEN.

La crainte & la vengeance.

LA DUCHESSE.

Expliquez-vous plus clairement.

VAN EUPEN.

*Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre,
Je suis homme, Madame, & la chair a des droits.*

F

LA DUCHESSE.

Eh bien ?

VAN EUPEN.

La punition sévère d'une faute trop naturelle, fut la cause de ma grandeur : j'aimais une jeune Demoiselle d'Anvers, fille d'un Capitaine du régiment de L..... Elle était ma pénitente, je la séduisis aisément ; sa docilité, sa simplicité me répondaient de sa discrétion. Mais je fus imprudent, des marques trop certaines de nos mystiques entretiens, décelèrent nos amours. Son pere furieux menaça, elle trembla, & nomma son séducteur. Le Capitaine, au lieu d'assoupir prudemment sa honte & celle de sa fille, me poursuivit criminellement. Prêt d'être arrêté, je fus averti à tems par l'évêque qui pouvait seul me faire arrêter. Je m'expatriai, & me refugiai à Breda, dans le moment même que Vander-Noot y sonnait le premier coup du tocsin de la rebellion, & y écrivait son manifeste. Il était entouré de quelques têtes aussi échauffées, aussi mal organisées que la sienne : ils formaient le plan de l'insurrection belge : je vis avec étonnement leur ignorance absolue en matière de politique, je devinai la nullité & l'orgueilleuse présomption de Vander-Noot, je le flat-

+ notre correspondant de Liège était la aussi et précédemment il était à Berlin en même tems que Vanderhooft.

tai, bientôt je fus tous ses secrets, je devins
 l'ame & l'oracle de ce comité, & pour me
 venger de la justice qui tenait encore son
 glaive levé sur moi, je perdis mon pays, mais
 je ne perdis pas la tête: j'ai vu que mon regne
 ferait de courte durée, je ne me suis occupé
 dans ma grandeur que de ma chute, j'ai pré-
 paré ma retraite, j'ai fait passer des millions en
 Hollande; un superbe palais m'attend à Berg-
 op-zoom & demain, si le vent tourne, je
 suis prêt à m'y rendre.

*on prétend q
 c'est vrai et
 vanderhoof à
 Bréda*

LA DUCHESSE.

Faites mieux: embrassez un projet plus
 grand, plus généreux: enchaînez les destins,
 fixez la fortune; faites mon époux Souverain
 de la Belgique, & regnez avec moi sous son
 nom.

VAN EUPEN (*après quelques momens de
 réflexion.*)

Je le puis....

LA DUCHESSE.

Le voulez-vous ?

VAN EUPEN.

Oui.

LA DUCHESSE.

Faisons-nous notre traité ?

VAN EUPEN.

Volontiers.

LA DUCHESSE.

Eh bien, mettez-vous là, & écrivez.

(Van Eupen s'assied au bureau, & écrit sous la dictée de la Duchesse.)

VAN EUPEN.

Dictez, Madame.

LA DUCHESSE.

Le Duc Dursel sera reconnu Duc de Flandre & de Brabant.

VAN EUPEN.

Cet article souffrira peu de difficultés. Le Duc a pour lui la noblesse, je lui réponds des prêtres, les démocrates lui donneront le peuple. Mais ce n'est pas avec les forces seules de la Belgique que nous chasserons les troupes

autrichiennes , que nous repousserons *Léopold*, & que nous conserverons la Souveraineté : il nous faut des alliés , & des alliés puissans : à tel prix que ce soit il nous les faut , & nous n'en avons pas le choix.

L'Angleterre , la Prusse & la Hollande sont intimément liées ensemble , leurs forces réunies vont décider le destin de l'Europe , voilà nos alliés , & heureusement nous avons de quoi les payer.

LA DUCHESSE.

Avec quoi donc ?

VAN EUPEN.

Il faut savoir faire de grands sacrifices , Madame : il faut céder le port d'Ostende aux Anglais , & à la Prusse , qui va s'emparer de la principauté de Liege , tout ce que nous possédons au-delà de la Meuse , qui marquera à l'Orient les limites de la Belgique. La Hollande n'exigera rien : c'est avec la cour de Londres qu'elle reglera ses prétentions sur l'Escaut : il faut seulement unir vos deux maisons , en arrêtant le mariage du jeune Duc Dursel avec la Princesse d'Orange.

LA DUCHESSE.

Mais elle est promise au Prince de Brunswick.

VAN EUPEN.

Mais le Stathouder fait que le Batave ne voit pas cette alliance d'un œil satisfait. Le nom de Brunswick lui est odieux, il ne le prononce qu'en songeant à la perte de sa liberté: la maison d'Orange trouvera donc le double avantage de satisfaire le peuple & de s'allier à une maison souveraine.

LA DUCHESSE.

Vous avez raison: mais dites-moi, Van Eupen, que ferons-nous des Etats?

VAN EUPEN.

Cassés, Madame, cassés.

LA DUCHESSE.

Ce ne fera pas chose aisée.

VAN EUPEN.

De toutes nos opérations, c'est la plus facile: le premier usage que fera le Duc du pou-

773

voir souverain, fera un acte de clémence, une amnistie générale, un rappel de tous nos exilés. Ils reviendront, ils ameuteront le peuple, le peuple demandera la cassation des Etats; nous résisterons quelques momens pour la forme, & puis nous céderons.

LA DUCHESSE.

Ferons-nous arrêter Vander Noot?

VAN EUPEN.

Non pas, Madame, non pas: point d'éclat, point d'acte violent..... un poison vif & prompt... C'est mon affaire.

LA DUCHESSE.

Et Vonck & Walckiers.

VAN EUPEN.

Il faut les avoir, Madame; à tel prix que ce soit, il faut les avoir: ils nous répondront du peuple. Vonck est instruit, c'est un homme d'honneur, sur la vertu duquel on peut compter, excellent citoyen; grand partisan de la constitution française, il fera votre chancelier.

LA DUCHESSE.

Y pensez vous ? un homme imbu du mal français, n'est il pas dangereux à la tête de la législation ?

VAN EUPEN.

Au contraire, Madame, songez que nous avons deux corps puissans à détruire : la noblesse & le clergé : nous pouvons bien les ébranler, mais le peuple seul peut les renverser.

LA DUCHESSE.

Mais si nous laissons goûter au peuple la douceur de la liberté, comment le soumettre.

VAN EUPEN.

En imitant la maison d'Orange, ce n'est que par degrés qu'elle a accoutumé le Batave à la plus dure servitude : le peuple est partout un animal hébété qui s'enchaîne de lui-même : ainsi, faisons Vonck Chancelier, & Walckiers Garde du trésor.

LA DUCHESSE.

Et Vander Merfch...

VAN EUPEN.

On lui facilitera la sortie d'Anvers, on le rétablira dans tous ses grades, mais il ne servira que sous M le Comte de la Marck, qui n'a que son nom & point de capacité, c'est ce qu'il faut pour un généralissime.

LA DUCHESSE.

Qu'écrivez-vous donc là ?

VAN EUPEN.

Lisez....

LA DUCHESSE

La religion catholique abolie!... y pensez-vous ?

VAN EUPEN.

Si vous n'écrasez pas le Clergé, vous ne ferez jamais assise que sur un trône chancelant.

LA DUCHESSE.

Je le fais : mais comment, en y montant, exécuter un projet, dont la tentative seule a fait perdre à *Joseph II* les Pays-bas ; qui a soulevé ses peuples contre lui ? n'est-ce pas le Clergé qui a causé la révolution ?

VAN EUPEN.

MS. La religion nous a servi de prétexte, le clergé de trompette, mais personne n'a pris les armes pour défendre le bien des moines : depuis trop longtems les peuples sont révoltés contre leur orgueil & leurs richesses : quand l'heure sera venu de prêcher contre eux la croisade française, j'ai mes prédicateurs tous prêts.

LA DUCHESSE.

Qui donc ?

VAN EUPEN.

Les Jésuites : nous les rappellerons , nous leur promettrons le dixieme de toutes les maisons ecclésiastiques qu'ils feront détruire en prêchant le luthéranisme.

LA DUCHESSE.

Voudront-ils ?

VAN EUPEN.

J'ai leur parole.

LA DUCHESSE.

Ecrivez-donc.

VAN EUPEN.

La religion catholique abolie, les évêchés, abbayes & couvens supprimés, les Jésuites rappelés pour être les ministres du saint Evangile.

LA DUCHESSE.

Mais que dira notre grand imbécille de Cardinal ? c'est un enragé qui a du crédit sur le peuple ; il est vrai qu'il est encore plus ambitieux que dévôt. Le ferons-nous Patriarche ou Martyr ?

VAN EUPEN.

Ni l'un ni l'autre... Un bouillon jésuitique....

LA DUCHESSE.

Vous êtes un homme charmant.

VAN EUPEN.

*Il ne me reste plus qu'à savoir sous quel titre,
Et du peuple & de vous je me verrai l'arbitre.*

LA DUCHESSE.

C'est à vous même à vous placer.

VAN EUPEN.

Vous permettrez que, connaissant assez les

grands pour ne jamais croire à leur reconnaissance, je me mette à l'abri de leur ingratitude.

LA DUCHESSE.

Prenez toutes vos sûretés.

VAN EUPEN.

Son Excellence Van Eupen, déclaré chef de la religion, grand-pensionnaire de Flandre & de Brabant, & premier ministre.

LA DUCHESSE.

Rien de plus juste, mon cher Van Eupen, & pour vous prouver toute ma confiance, toute ma bonne foi, toute ma sincérité, je signe ce traité sans la moindre réserve.

VAN EUPEN.

Et croyez-vous que Monsieur le Duc le signera ?

LA DUCHESSE.

Sans difficulté, s'il voit votre signature.

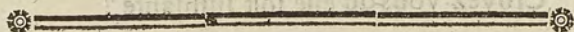
VAN EUPEN

Qu'à cela ne tienne, Madame, la voilà :

faites signer aujourd'hui Monsieur le Duc , &
demain je pose la couronne sur sa tête....

(*Van Eupen voyant entrer le Comte de la
Marck.*)

Serrez ce papier.... Adieu , Madame la Du-
chesse... la force du lion , la prudence du
serpent , ne suffisent pas sans le silence & la
discretion.



SCENE II.

LA DUCHESSE DURSEL , LE COMTE
DE LA MARCK.

LE COMTE.

*Second fils de
la maison
d'aremberg.*

Eh! quoi , ma belle cousine , vous recevez
chez vous ce tartuffe ? que prétendez-vous
faire d'un pareil scélérat?

LA DUCHESSE.

N'en dites pas de mal , c'est un homme
charmant , & nous venons de signer notre
traité d'alliance.

LE COMTE.

Y pensez-vous ? savez-vous que c'est le
plus grand fourbe....

LA DUCHESSE.

Fourbe , je le fais : mais apprenez qu'en fait de fourberie, une femme de cour vaudra toujours deux Jésuites, & en voilà la preuve.

(*La Duchesse lui montre le traité fait avec Van Eupen.*)

Croyez-vous qu'elle soit suffisante ?

LE COMTE (*après avoir longtems examiné le papier.*)

Je n'en reviens pas : comment est-il possible que cet homme si fin ait pu donner contre lui une arme de cette force...

LA DUCHESSE.

Je suis, j'espere, maîtresse de son sort.

LE COMTE. (*examinant avec attention la signature.*)

Mais attendez, attendez donc, Cousine : le Jésuite vous a jouée, mais complètement jouée.

LA DUCHESSE.

Comment cela ?

LE COMTE.

D'abord vous voyez bien que cette écriture est contrefaite.

LA DUCHESSE.

Cela se peut... mais la signature, mon petit cousin, la signature...

LE COMTE.

La signature est fausse, ma belle Cousine.

LA DUCHESSE.

La signature est fausse?

LE COMTE.

Et archi fausse... Son Excellence le secrétaire d'Etat signe *Van Eupen*, & non pas *Van Heupen*.

LA DUCHESSE.

Le scélérat!

LE COMTE.

Eh bien, ma belle cousine! en fait de

fourberie , une femme de Cour vaut-elle deux Jésuites ?

LA DUCHESSE.

Un Jésuite les vaut toutes : mais n'importe , ce papier ne m'en servira pas moins.

LE COMTE.

A quoi ?

LA DUCHESSE.

A fixer enfin l'irrésolution de mon pusillanimité époux , à le forcer enfin à prendre couleur.

LE COMTE.

Et ne s'appercvra-t-il pas de la fausse signature ?

LA DUCHESSE.

Lui ? il est d'une franchise si bonne qu'il ne l'examinera pas seulement .

LE COMTE.

Et vous croyez qu'il va donner tête baissée , dans un projet qui , quand il serait franc , n'est qu'un tissu d'absurdités.

LA

LA DUCHESSE.

Comment, Monsieur le Comte, un tissu d'absurdités !

LE COMTE.

Otez les deux articles de poison , il n'y a pas là un seul projet qui puisse s'exécuter.

LA DUCHESSE.

Vous en savez peut-être plus en fait de politique que Van Eupen.

LE COMTE.

Certainement, si c'est là toute sa science. Et savez-vous ce que je viens de faire ?

LA DUCHESSE.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

LE COMTE.

Je viens de faire votre époux Souverain de la Belgique , & dans une heure, le peuple le proclame Duc de Flandre & de Brabant.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ?

LE COMTE.

Je fors de l'assemblée patriotique, où j'ai montré la nécessité de le déclarer dictateur. Vous savez ce que c'est qu'un dictateur ?

LA DUCHESSE.

Certainement.

LE COMTE.

Tous les Volontaires l'attendent sur la grande place, le peuple s'y porte en foule, c'est là qu'il va, malgré les États, remettre entre ses mains le pouvoir souverain.

LA DUCHESSE (*l'embrassant.*)

Ah! cher Comte.

LE COMTE.

Vous voilà bien contente, ma belle cousine.

LA DUCHESSE.

Mon cœur nage dans l'ivresse: je ferai donc vengeance de Joseph II & de ses insolens ministres, je verrai mon époux assis au rang des Souverains; mon fils régnera.

LE COMTE.

Tout vous seconde, la cécité de mon frère, l'éloignement & l'inconduite du Prince de Ligne, ma tendresse dont je vous donne, j'espère, une assez forte preuve...

LA DUCHESSE.

Que je n'oublierai jamais.

LE COMTE.

Il est vrai que la mort de Joseph II, dérange un peu de si beaux projets, & qu'une insurrection qui, sous son règne, pouvait paraître juste, peut être appelée rébellion sous celui de Léopold. Nous n'avons pas les mêmes motifs pour briser son sceptre.

LA DUCHESSE.

Quand on peut placer son sang sur un trône, on peut bien manquer de fidélité à un Souverain éloigné, étranger, & le titre de mère est plus sacré que celui de sujette : un seul obstacle me désespère, c'est cette vertu de mon époux, fausse vertu dont il masque son manque de courage & son peu d'énergie : que ne suis-je à sa place !

LE COMTE.

Vous seriez le dieu des combats , ne vaut-il pas mieux être la mere des amours ?

LA DUCHESSE.

Voilà un propos français bien placé.

LE COMTE.

Ne nous fâchons pas.

LA DUCHESSE.

Non , d'honneur , vous n'êtes pas des hommes. Comment se peut-il faire que mon époux , loin de chercher à ramasser le sceptre que Joseph II laissait échapper de ses mains , ne s'enrichisse pas de ses dépouilles. Il ne respire que pour servir son nouveau Souverain , il n'aspire qu'à rendre la Belgique à Léopold.

LE COMTE.

Vous voyez combien il est nécessaire qu'il ignore toute l'étendue de nos projets : il faut l'amener petit à petit à notre but , l'y conduire pas à pas , l'y mener en aveugle , de maniere qu'il ne l'apperçoive qu'en le touchant , & qu'il se trouve trop avancé pour

(101)

pouvoir reculer : à l'exemple du Duc de Bragançe qui n'apprit la révolution de Portugal qu'en s'éveillant sur le trône.

LA DUCHESSE.

Secondez moi : le voici.



S C E N E I I I .

LE DUC DURSEL, LA DUCHESSE
DURSEL, LE COMTE DE LA
MARCK.

LE COMTE.

Duc, le Brabançon ouvre enfin les yeux, il reconnait en vous son vengeur & son appui, c'est dans vos mains seules qu'il remet aujourd'hui l'étendard de sa liberté, c'est de vous seul que son sort va dépendre.

LE DUC.

Que voulez-vous dire, mon cher Comte ?

LE COMTE.

Que tous les volontaires assemblés sur la grande place vous y attendent. Ils vont vous

proclamer leur chef. Ils vont vous prêter serment d'obéissance & de fidélité: le peuple en foule inonde la place, & tel titre que vous vouliez prendre, il est prêt à vous le donner.

LE DUC.

Je n'en ambitionne que deux, celui de bon citoyen, celui de fujet fidele.

LA DUCHESSE.

Ah! Monsieur le Duc, si vous vouliez....

LE DUC.

N'achevez pas, Madame, songez que votre époux ne flétrira jamais son nom, & que le Duc Dursel ne peut être un rebelle.

LA DUCHESSE.

Il aime mieux être l'esclave d'un Vander-Noot & d'un Van Eupen.

LE DUC. !

Je les hais plus que vous, je les regarde comme deux scélérats, comme les deux fléaux de ma patrie, mais je les méprise trop pour vouloir prendre leur place: quand Joseph, trompé

par ses ministres , voulut opprimer le Brabançon , quand il oublia ses sermens , je me crus dégagé des miens. J'accourus au secours de ma patrie , je vins offrir à mon pays mon sang & mon épée ; la mort l'a frappé au milieu de ses projets de sang ; Léopold lui succède , Léopold nous rend nos droits violés , il est mon Souverain , & je ne forme plus d'autre vœu que de voir la Belgique rentrer sous son obéissance.

LE COMTE.

Eh ! Comment pouvez - vous espérer un pareil bonheur , tant que Van Eupen & Vander-Noot resteront maîtres de l'Etat , & qu'il n'y aura aucun contrepoids à leur pouvoir.

LE DUC.

Le peuple est séduit , aveuglé , mais son enthousiasme passera ; tôt ou tard il reconnaîtra que ces fourbes le trompent.

LA DUCHESSE.

Ce moment est venu , leur sort est entre vos mains : il ne tient qu'à vous de les perdre , il ne tient qu'à vous de les démasquer aux yeux de la nation entière : en voilà le moyen.

(La Duchesse lui donne le traité de Van Eupen.)

LE DUC (après avoir lu.)

Qu'ai-je lu , Madame ? Est-il possible que la Duchesse Dursel ait pu s'oublier à ce point , est-il possible , qu'elle ait pu faire un pareil traité avec un scélérat ? Comment son nom se trouve-t-il à côté de celui de Van Eupen.

LA DUCHESSE.

Pourquoi me juger sans connaître mon motif ? me croyez-vous capable de m'associer avec un homme que je méprise , & qui ne doit finir que sur un échaffaud ? j'ai feint un instant de lui ouvrir mon ame , pour lire dans la sienne , j'ai feint de me prêter à ses vues , pour avoir en main un moyen sûr de le démasquer , ou de l'obliger à seconder tous vos projets. Songez combien une pareille piece vous donne d'avantage sur lui , songez à l'usage terrible que vous en pouvez faire.

LE DUC (déchirant froidement le papier.)

Il n'en est qu'un , Madame , & le voilà.

LA DUCHESSE.

Que faites vous ?

*Elle l'a déjà
prouvé avec
secretan*

LE DUC.

Madame, une trahison, même envers des scélérats, est au-dessous d'un homme d'honneur, & le poignard d'un assassin ne doit point armer la main du Duc Dursel.

LA DUCHESSE (*avec ironie.*)

Voilà de beaux & grands sentimens: mais enfin que prétendez-vous faire?

LE DUC.

Mon devoir: mourir fidele à ma patrie, mais fidele à mon Souverain.

LA DUCHESSE.

Est-ce au Duc Dursel à être l'esclave des préjugés?

LE DUC.

Si l'obéissance à son Roi peut être un préjugé, c'est un préjugé gravé dans mon cœur par l'honneur même, il n'en sortira qu'avec la dernière goutte de mon sang.

LA DUCHESSE.

Mais, ne devez-vous rien à votre honneur?

ne devez-vous rien au titre d'époux ? pouvez vous oublier les outrages que j'ai reçus de *Joseph II* ?

LE DUC.

Dites de ses ministres , Madame ; au reste sa mort a bien effacé ses fautes , & *Léopold* n'en est pas comptable.

LA DUCHESSE.

Il n'en est pas comptable ! & le Batave se crut-il obligé de rentrer sous le joug espagnol après la mort du sanguinaire *Philippe II*. Renonça-t-il alors à sa liberté ? n'en acheva-t-il pas la conquête sous *Philippe III* & sous *Philippe IV* ? & *Maurice* & *Guillaume de Nassau* sont-ils regardés par la postérité comme des rebelles ou comme les libérateurs du Batave ?

LE DUC.

Ils avaient le sang de leur pere à venger : quelle offense ai je reçue de *Léopold* ! *Philippe II* fit ruisseler le sang : quel rebelle le fer des bourreaux a-t-il frappé sous *Joseph II* ? *Philippe II* voulut écraser le Batave sous la double verge du despotisme & de l'inquisition , *Léopold* nous rend tous nos droits & plus encore : enfin , Madame , je vous dirai que le brave Prince de *Ligne* a écrit à son épouse :

Je ne servirai pas contre ma patrie , ni avec elle contre mon maître , mais je servirai mon pays jusqu'à la dernière goutte de mon sang contre toutes les autres Puissances de l'Europe.

*J'ai lu cette
Lettre origi-
nale.*

LA DUCHESSE (en sortant.)

Homme pusillanime!

SCENE IV.

LE DUC DURSEL, LE COMTE DE
LA MARCK.

LE DUC.

Cher Comte, ne m'abandonnez pas; soutenez mon courage, affermissez-moi dans mon devoir, rappelez ma vertu, ne souffrez pas que votre parent, que votre ami, puisse un instant s'oublier: quel rôle cette femme ambitieuse veut-elle me faire jouer?

LE COMTE.

Le seul qui convienne au Duc Dursel.

LE DUC.

Et vous aussi, Comte!

LE COMTE.

Songez que le seul moyen de sauver la Belgique, en la faisant rentrer sous l'obéissance de *Léopold*, est d'accepter la dictature que vous offrent tous les bons citoyens.

LE DUC.

C'est tromper le peuple.

LE COMTE.

Il en a besoin.



SCENE V.

LE DUC DURSEL, LA DUCHESSE
DURSEL, LE COMTE DE LA MARCK,
LE JEUNE DUC DURSEL.

(*La Duchesse rentre dans le salon, tenant dans ses bras le jeune Duc Dursel, encore enfant; elle se précipite avec lui aux pieds du Duc Dursel.*)

LA DUCHESSE.

Sois fujet rampant, guerrier sans courage,
époux sans honneur; feras-tu donc aussi pere

dénaturé ? vois ton fils à tes pieds, les pressant de ses faibles mains : le laisseras-tu ramper dans l'immense troupeau des sujets, quand tu peux le placer au rang des Souverains de la terre ? vois dans ce moment ta postérité à tes genoux, réclamant ce sceptre que tu laisses échapper de ta main : veux-tu qu'elle dise un jour, en maudissant ton nom, il fut un Duc Dursel à qui le peuple entier offrait le diadème, il était maître de le poser sur sa tête, il n'en eut pas la hardiesse.

(La Duchesse fixe le Duc & le voit incertain, elle se jette sur son épée & la tire à moitié.)

Homme sans courage, homme sans énergie, prends donc cette épée, perces en le sein de ton fils, & éteins dans son sang, le cri de ta postérité.

LE DUC (l'arrêtant.)

Que faites-vous, Madame, qu'exigez-vous de moi ?

LA DUCHESSE.

Ou le trône ou la mort.

LE DUC.

Dois-je trahir mon Roi ?

(110)

LA DUCHESSE.

Dois tu trahir ton sang ?

LE DUC.

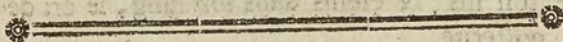
O mon honneur !

LA DUCHESSE.

Ton honneur te montre le trône, la crainte
de la mort t'empêche d'y monter.

LE DUC.

Vous l'emportez, Madame, le sort en est
jetté.



SCENE VI.

Acteurs précédens ,

WALCKIERS, LE BARON DE
LAUNE, MONCLERGEON,

Troupe de Volontaires.

WALCKIERS.

Monfieur le Duc, nous venons au nom de
tous les braves & loyaux volontaires de

(III)

Bruxelles, vous offrir nos épées & notre sang : tous vous jurent par ma voix obéissance & fidélité ; tous ont juré de mourir pour vous & la patrie : ils vous attendent sur la grande place, venez y recevoir leurs sermens.

LE DUC.

Messieurs, vous me voyez pénétré de reconnaissance ; disposez de mon bras, mon sang est tout à vous ; mais ne craignez-vous pas d'offenser les Etats ?

WALCKIERS.

Que nous importent les Etats ! c'est à eux de trembler ; depuis trop longtems nous gémissons sous leur imbécille aristocratie, sous le despotisme d'un Van Eupen & d'un Vander-Noot : tous les citoyens n'attendent qu'un chef pour briser leur joug : venez, Monsieur le Duc, venez leur montrer ce chef généreux.

LE DUC.

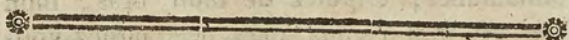
Messieurs, je suis profondément pénétré de la confiance que vous daignez, vous & vos braves volontaires, me témoigner dans cette occasion. Je puis vous assurer que, loin d'avoir renoncé au dessein de servir ma patrie, je m'y dévouerai sans bornes, tout

aussi souvent que je pourrai le faire d'une manière utile & honorable.

LA DUCHESSE.

Allez: & qu'à votre retour je voie en vous le chef & le vengeur de la Belgique.

(*Le Duc Dursel sort avec les trois Capitaines & les Volontaires.*)



SCENE VII.

LA DUCHESSE DURSEL, LE COMTE
DE LA MARCK, LE JEUNE DUC
DURSEL.

LA DUCHESSE (*avec joie*).

Il est enfin parti.

LE COMTE.

Il ne peut plus reculer, le voilà malgré lui forcé à une démarche dont il ne sent pas la conséquence.

LA DUCHESSE.

Il ne s'agit plus que d'ameuter le peuple,
& de faire déclarer les membres des Etats,
qui

qui nous sont secrètement dévoués , pour faire
proclamer mon époux Duc de Brabant.

LE COMTE.

Je vous réponds de la moitié des Etats.
Tous les nobles sont pour nous , & n'attendent
que l'occasion de renverser l'impudent
Vander-Noôt. Chargez vous du peuple.

LA DUCHESSE.

Je vous en réponds : je vais lui présenter
mon fils.

LE COMTE.

Et répandre de l'or.

S C E N E V I I I .

LE COMTE DE LA MARCK (*seul.*)

Vous vous abusez , ma belle cousine , vous
vous abusez : je veux bien perdre un Vander-
Noôt , un Van Eupen , mais je ne veux pas
être votre sujet. Et puisqu'il faut avoir un
maître , *Léopold* est le seul qui soit digne de
moi : mais je ne puis lui rendre ce peuple
aveugle & fanatique qu'en divisant ses chefs ,
en les écrasant l'un par l'autre , & c'est à
quoi je vais travailler.

Fin du second Acte.

H

VAN EUPEN
OU
LES ARISTOCRATES.

ACTE TROISIEME

DU DRAME DE VANDER-NOOT.

(Le théâtre représente la salle des Etats.)

*avant la révolution
c'était un avocat
très obscur.* SCENE PREMIERE.

VANDER NOOT, VAN EUPEN.

VANDER-NOOT.

Non, laissez moi, laissez moi, vous dis je:
je fuirai, je me cacherai à l'univers entier.

VAN EUPEN (l'arrêtant avec force.)

Vous ne sortirez pas: & prenez-y garde,
je suis homme à vous faire arrêter.

VANDER-NOOT (avec effroi.)

Vous?

VAN EUPEN (*avec fermeté.*)

Moi-même.

VANDER-NOOT (*toujours avec effroi.*)

Vous l'oseriez ?

VAN EUPEN.

Certainement : tel que soit le destin qui nous attend , il faut en voir la fin.

VANDER-NOOT.

Eh ! Sacred... cette fin est toute venue : les démocrates triomphent.

VAN EUPEN.

Ils ne sauront pas user de leur avantage. Ils ont quelqu'énergie , mais point de tenue.

VANDER-NOOT.

Voilà ce B... de Duc Darsel nommé chef de tous les fermens.

VAN EUPEN.

Vain titre , sans pouvoir : il a refusé celui de dictateur , nous sommes sauvés.

H 2

VANDER-NOOT.

Les Etats vont s'assembler ; le Duc y paraîtra , que lui répondrai je , s'il m'interroge ?

VAN EUPEN.

Il n'osera.

VANDER-NOOT.

Mes mensonges , mon impudence , mon ambition , ma faiblesse , tout va se découvrir : je vois partout la corde , elle est dans notre anagramme , elle est dans ma devise.

VAN EUPEN.

Comment dans votre devise ?

VANDER-NOOT.

Oui, F... , dans ma devise.

VAN EUPEN.

Votre devise est *Respice finem.*

VANDER-NOOT.

Sans doute , mais écoutez-moi : la Pineau me dit qu'il y avait à Bruxelles une Bohe-

mienne nommée la *Broukaska*, qui tirait les cartes comme Belzebuth lui-même : qu'elle avait prédit tout ce qui est arrivé dans la révolution, que le Trautmansdorff y avait été déguisé avec la Darberg; qu'elle avait deviné toute leur intrigue, qu'elle leur avait même prédit la mort de d'Alton, enfin toutes nos femmes de Bruxelles y ont été, & elle leur a dit à toutes le nombre de leurs galants, & même de leurs assauts amoureux : j'eus l'envie de la consulter : je me déguisai un soir en capon du rivage, j'y fus seul, il était presque nuit; à peine pouvais je distinguer sa figure, celle de son chien qui, je crois, est son démon familier, elle tira des cartes plus sales que sa peau de cuivre, & les ayant battues & coupées de sa main gauche, car elle est paralytique du bras droit, elle les étendit sur une vieille table, prononça plusieurs mots barbares, consulta trois fois son chien, après quoi elle me dit d'un ton de Pithonisse, ces propres mots que je n'oublierai de ma vie.

D'un *i* sans point ta devise allongée,

T'annonce ton illustre sort.

Lors aux regards haussés d'une ville vengée,

Au dessus des humains tu trouveras la mort.

Voilà qui est clair, je crois.

VAN EUPEN.

Clair ?

VANDER-NOOT.

Et oui, F..., clair & très clair. Ma devise n'est elle pas *Respice finem*, qui veut dire, considérez la fin.

VAN EUPEN.

Sans doute.

VANDER-NOOT.

Eh bien! ajoutez un i sans point, cela ne fera t il pas *respice funem*, considérez la corde.

VAN EUPEN.

Mais voilà qui est charmant...

VANDER-NOOT.

Non, fac....., je vois toujours cette f... corde.

VAN EUPEN.

Comment pouvez-vous croire à de pareilles sottises.

VANDER NOOT.

Oh vous, vous ne croyez à rien, pas plus à Dieu qu'au diable! je ne suis ni philosophe, ni esprit-fort, moi.

VAN EUPEN.

Je le fais bien.

VANDER-NOOT.

Ecoutez encore.

VAN EUPEN.

Encore ?

VANDER NOOT.

Oui, & bien plus fort : je rentrai chez moi fort inquiet ; la Pineau voyant que je ne foudrais pas, que je refusais même du vin, me demanda ce que j'avais ; je le lui dis, elle fit comme vous, elle commença par se moquer de moi, mais comme je me fâchai, elle me promit d'y aller le lendemain ; elle y fut effectivement avec Mariane, & lui présenta ces noms liés ensemble :

Henri, Charles, Nicolas, Vander-Noot ; Van Eupen, de Bellem dite la Pineau, de Franquen, Deslondes & Van Hammes.

La Broukaska écrivit chaque lettre avec du charbon sur de petites pierres blanches triangulaires, elle les jeta toutes dans un grand vase de fer, les y remua longtems, mit son chien dedans ; recouvrit le vase d'un couvercle de fer, où il n'y avait qu'un trou

pour passer le museau de son vilain B... de chien. Alors elle lui demanda la lettre du diable, qui devait être de trop: il donna un B, puis après arrangeant toutes les lettres que son chien lui donnait les unes après les autres, voilà les mots qu'elles formerent.

Avant milieu d'année, Flandre réunie à Léopold, quand le tyran, & méchans aëmons seront pendus ou hachés:

VAN EUPEN.

Et vous ajoutez foi à de pareilles bêtises?

VANDER NOOT.

Ah! c'est la voix du ciel: déjà je vois ce peuple furieux me demander compte de ses trésors & de son sang: il me traîne au gibet, il se jette sur mon cadavre, il le traîne dans la fange, il déchire mes membres, il les porte en triomphe comme le signal de la vengeance & de la liberté, & les rejette aux chiens qui les dévorent: c'est vous cruel, ce sont vos f... conseils qui m'ont perdu.

VAN EUPEN.

De quoi vous plaignez-vous? né pour l'obscurité, je vous ai tiré de la fange dans laquelle vous deviez croupir, j'ai fait de vous un homme, & quand vous péririez, quand vous seriez pendu, votre mort ne serait elle

pas glorieuse ? & mourant pour la cause du Ciel...

VANDER-NOOT.

Laissez donc là le ciel, auquel vous ne croyez pas plus que moi, & ne songeons qu'à la corde qui se file, & que ni vous ni moi, nous ne pouvons éviter.

VAN EUPEN.

Je l'attendrai du moins sans effroi: mais notre heure est loin encore.

VANDER-NOOT.

Elle est prête à sonner: que sommes nous à présent ?

VAN EUPEN.

Tout encore: le baiser que je vous fis donner au Duc Dursel, au milieu de la place, aux yeux de tout le peuple, & qu'il eut la faiblesse & l'imprudence de vous rendre, est le baiser du jardin des oliviers, & le signal de sa perte. Il a manqué le tems: s'il vous eut repoussé, vous étiez massacré; il vous a rendu l'accolade, il est perdu.

VANDER-NOOT.

Mais avez-vous vu l'insolence avec laquelle ces B... de volontaires ont rejeté le serment

que j'avais rédigé : Franquen lui-même, l'impudent Franquen a rougi, pali, & prêté celui des Walkiers & des Monclergeon.

VAN EUPEN.

Mais n'est ce pas moi qui l'ai dressé ce serment ? & dressé en Jésuite ? examinez-le donc attentivement.

VAN EUPEN (*le tire de sa poche & le lit.*)

„ Moi, armé pour le maintien de la liberté
„ publique, jure fidélité au peuple, & obéissance à mes supérieurs, ainsi qu'à mes
„ officiers, quant au service. „

Ce mot, d'*ainsi*, qu'ils n'ont ni senti, ni même aperçu, donne à ce serment le sens qu'il nous plaira lui donner.

VANDER-NOOT.

Ils ont juré fidélité au peuple.

VAN EUPEN.

Soit : mais obéissance à mes supérieurs : quels sont ces supérieurs ? sinon les Etats, ou pour parler plus juste, vous & moi ; & cette obéissance ne marque t elle pas positivement la souveraineté exclusive ? ce mot d'*ainsi* n'en exclue t il pas les officiers pour tout ce qui ne regarde pas le service militaire ? vous voyez

*+ effectivement
les Etats ne sont
rien, le Congrès
même n'est
rien, il n'y a
que les deux personnages
ci dessus qui à présent
savent quelque chose*

donc bien que j'ai leurré le peuple, maintenu la souveraineté des Etats, & trompé l'espoir des chefs des sermens.

Rappelez donc votre effronterie: les Etats vont s'assembler, gardez-vous de leur présenter un front inquiet & troublé: redoublez d'impudence, c'est le moyen d'en imposer aux fots, & de subjuguier le peuple: n'avons nous pas encore à notre disposition & les prêtres & la populace? je ferai tonner les prêtres; que la Pineau faite au langage du rivage amende les capons: en donnant quelque argent à ce malheureux Franquen, il ramenera les volontaires: il ne nous manque que l'armée, mais elle ne peut nous échapper: elle est indisposée, elle murmure, elle manque de tout, c'est le coup de maître: votre frere nous a supérieurement secondés: par nos ordres secrets il a fait disparaître les provisions, les munitions, les armes mêmes: mais ce n'est pas assez, il faut que les soupçons tombent sur Vander-Mersch, nous n'avons pas d'ennemi plus dangereux: ôtons-lui le commandement, mettons à sa place ce baron de Schönfeld, qui, étranger & prussien, nous sera tout dévoué, & qui, ne tenant que de nous son pouvoir & son élévation, aura le plus grand intérêt à maintenir notre autorité, & la Souveraineté des Etats: déjà nous l'avons rendu maître de la citadelle d'Anvers, mettons également entre

*Voyez la note
au haut de la
page 33. c'est
à cette époque
que 2 bataill.
Prussien*

Sont partis

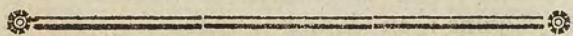
de Liège pour

*et sans le soup de poli ti que
Luxembourg aurait été livré
à la dévotion et sans
la bravoure de Bender
cette armée aurait été
aurait peut être été achetée
comme celle des Français*

ses mains & Namur & l'armée : réveillons la crainte dans tous les cœurs, semons dans tous les esprits la méfiance & les soupçons : faisons parler Dieu, les prêtres, les moines, les capons : & réchauffons surtout le fanatisme de ce Cardinal imbécile que la bulle du Pape paraît épouvanter.

VANDER - NOOT.

Chut... le voici.



S C E N E II.

LE CARDINAL DE MALINES, VAN-
DER NOOT, VAN EUPEN.

LE CARDINAL (*tenant à sa main les propositions de Léopold & la bulle du Pape.*)

Je suis charmé de trouver vos Excellences réunies : je viens de chez vous, je desirais, avant d'entrer aux Etats, avoir une conversation avec vous, & m'éclairer de vos lumières.

VAN EUPEN.

Toute lumière vient d'en haut, c'est Dieu seul que nous devons consulter, & l'esprit saint se plaît à parler par la bouche de votre Eminence.

LE CARDINAL.

Ah ! c'est cet esprit saint qui me pousse vers vous ; qui me dit que c'est dans la bouche de Votre Excellence que je trouverai la vérité : ma raison se révolte , mon esprit est troublé , mais mon esprit se soumet à ma foi , je viens verser dans votre sein , mes sollicitudes , & vous demander du courage & des forces nouvelles.

VAN EUPEN.

Que Votre Eminence parle ; son serviteur écoute.

LE CARDINAL.

Voici deux écrits qui me tourmentent & m'inquiètent. L'un est la lettre de nos ci-devant gouverneurs , & les propositions de Léopold : l'autre est la bulle du Pape : la raison & la religion se réunissent donc contre l'insurrection belge !

VAN EUPEN.

Votre Eminence y pense-t elle ? a-t-elle donc oublié que Joseph était un Athée , un Sardanapale , un Nabucodonosor , qui voulait détruire la religion , pour s'emparer du bien de l'Eglise & en payer ses soldats.

VANDER-NOOT.

Avez vous oublié les affronts réitérés dont il fit tant de fois rougir votre front : avez-vous oublié le mépris avec lequel il vous traita à Vienne en 1787, lorsqu'aux yeux de toute l'Allemagne il vous donna deux misérables prêtres pour vous apprendre votre catéchisme?

LE CARDINAL.

Je ne me suis peut être que trop vengé de ses outrages ! mais *Léopold* doit-il porter la peine des crimes de son frere ? Dieu n'a point confondu la race d'Abel & celle de Caïn : *Léopold* promet à l'Eglise belge de lui rendre toute sa puissance : *Léopold* est le fils de *Marie Thérèse*, de mon auguste bienfaitrice, qui m'a tiré du néant pour me faire asseoir au rang des Princes de l'Eglise.

VAN EUPEN.

Mettez-vous donc dans la même balance une femme & votre Dieu ? pesez-vous du même poids la barette dont une Reine a couvert votre front, & la couronne éternelle que Dieu vous prépare ? qui fait même, qui fait, si *Marie-Thérèse*, du fond de son tombeau, ne voit pas avec indignation ses fils devenus les persécuteurs & les bourreaux du serviteur

qu'elle avait chéri, qu'elle avait donné pour
pere spirituel à l'un de ses enfans.

LE CARDINAL.

Non, non, *Marie-Thérèse* ne brise les portes de la mort, ne s'élance du tombeau que pour me tourmenter : trois fois de suite, cette nuit, je l'ai vue, cette auguste Reine, trois fois de suite elle a tiré les rideaux de mon lit : elle n'avait plus cet air si doux, cette physionomie si sereine, où se peignaient toute sa bonté, toute sa bienfaisance : ses yeux pétillaient de colere : " *Franckenberg*, m'a-t-elle dit, d'une
" voix menaçante, ingrat *Franckenberg*,
" n'es-tu pas las de persécuter mon sang ?
" tremble ! si tu persistes dans ta révolte, si
" tu continues à exciter mon peuple contre
" mes fils, avant l'expiration de l'année,
" le juge suprême des sujets & des Rois,
" t'appellera à lui, & te demandera compte
" de ton parjure & de tout le sang que tu
" fais couler. "

Ce songe terrible m'annonce-t-il mon devoir ?

VAN EUPEN.

Oui : si votre Eminence fait réflexion que tous songes sont mensonges, & qu'il faut toujours les expliquer par les contraires.

LE CARDINAL.

Comment ?...

VAN EUPEN.

Les songes sont l'œuvre du démon, car Jésus - Christ lui - même le reconnaît pour le Prince des ténèbres ; or les ténèbres veulent dire la nuit, c'est pendant la nuit que renaissent les songes, donc les songes sont l'œuvre du démon : & comme le démon est l'esprit de mensonge, donc les songes sont mensonges.

VANDER-NOOT.

Voilà qui est clair.

LE CARDINAL.

Vous rendez le calme à mon âme, & je reconnais que le démon m'avait troublé.

VAN EUPEN.

Je vais vous donner un excellent moyen pour éloigner cet esprit de ténèbres : il faut que votre Eminence fasse une petite neuvaine à St. Michel son plus grand ennemi, & que, pendant cette neuvaine, elle offre tous les jours le saint sacrifice de la Messe pour le repos de l'âme de l'Impératrice.

LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

J'y avais songé.

VAN EUPEN.

Que je reconnais bien là la sublimité de votre esprit ! la candeur de votre ame ! ame toute céleste , vous faites la consolation de la religion affligée , vous êtes son honneur & sa gloire , soyez encore son appui. Voyez la cette religion sainte , éplorée , outragée dans la moitié de l'Europe , abandonnée des Princes chrétiens , livrée aux assauts d'une vaine raison : elle vous tend les bras , elle vous nomme son vengeur : armez-vous donc d'un nouveau zèle , prenez d'une main le fer des vengeances , de l'autre la flamme vivifiante : rallumez ces saints bûchers de l'inquisition , que la philosophie s'efforce en vain d'éteindre ; que l'impie tremble ; prononcez sur sa tête l'anathème terrible ; & que le nom du Dieu des armées , fasse retentir encore les voûtes sacrées de nos temples.

LE CARDINAL.

O ! Van Eupen , que votre voix est puissante ! elle brûle mon cœur : mais cette bulle du Pape...

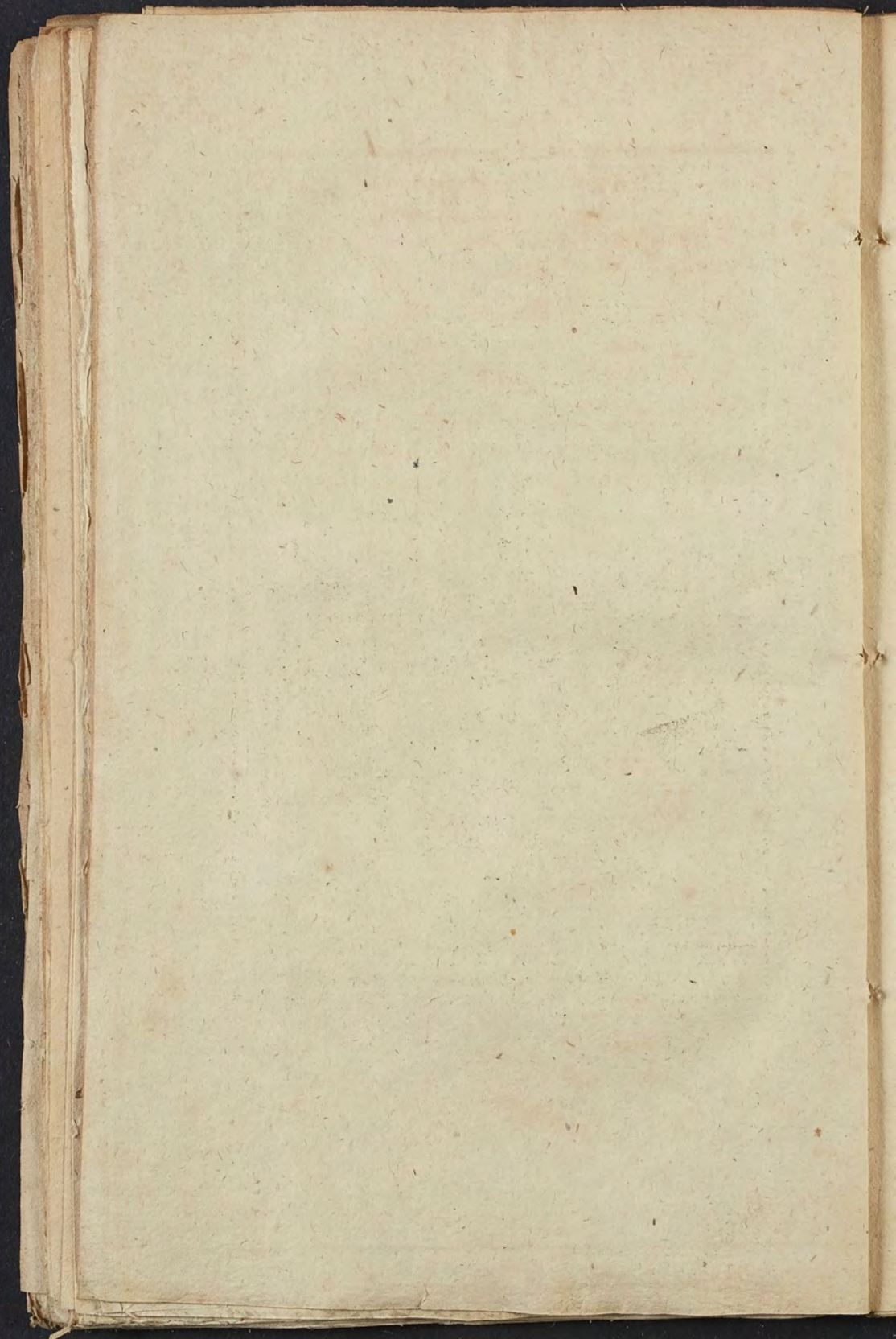
A quel pasteur, grand Dieu ! avez vous confié le soin de votre troupeau ? un philosophe porte la thiere, & le prince de l'Eglise est l'esclave des Rois ! qu'êtes-vous devenus, siècles heureux des Jules, des Alexandre & des Sixtes ! où les foudres du Vatican ébranlaient les trônes ; où les Rois venaient déposer leur orgueil aux pieds des saints Pontifes, & recevaient d'eux la couronne & l'absolution : un Pape vient boire à Vienne la coupe amere du mépris : il écoute tranquillement ces décrets infernaux d'une assemblée d'Athées : beaux siècles de l'Eglise, êtes-vous donc passés ? ne reviendrez-vous plus ?

(*Van Eupen feignant tout à coup d'être inspiré de l'Esprit divin & prophétique, entre en vision.*)

Mais quel brillant spectacle se présente à mes yeux : les nuages s'abaissent sous mes pieds, les vents me portent sur leurs ailes, où me conduit cet ange de lumière ? pourquoi me poser sur le capitole ? que signifient ces cris de joie, ces cantiques sacrés dont les airs retentissent ? où vont ces vierges & ces prêtres ? où court ce peuple en tumulte ? la tombe a dévoré Pie VI. Quel est ce nouveau Pontife qui monte sur la chaire de St. Pierre ? *Fran-*



Crucena propter Christum.
Act. III. Sc. II.



kenberg est son nom: c'est le patriarche de la Belgique, c'est le chef d'un peuple libre.

Ah! quel voile épais recouvre mes yeux! quelles ténèbres m'environnent! qu'est devenu mon guide céleste! où suis-je?

LE CARDINAL (*se jettant aux pieds de Van Eupen.*)

Saint homme! vase d'élection! je reconnais en vous & la voix & le doigt de Dieu: imposez vos mains sur ma tête: donnez-moi votre bénédiction.

(*Van Eupen impose sa main gauche sur la tête du Cardinal qui baisse ses pieds, & fait signe à Vander-Noot de lui passer son poignard, qu'il prend de la main droite.*)

VAN EUPEN.

Que le Ciel vous bénisse, ô mon pere! mais que vois-je? c'est vous, mere de mon Dieu, vous Vierge de Luxembourg: pour qui donc ce poignard dont vous armez ma main? relevez-vous, mortel, prenez ce fer sacré, & foyez le chevalier mystique de Notre Dame de Luxembourg.

(*Le Cardinal se releve, prend le poignard, le baise avec respect & le met dans son sein.*)

LE CARDINAL.

Oui, sainte Vierge, je le reçois : oui, je jure de l'employer pour la défense de la foi & de la liberté belge : qu'il reste à jamais sur mon cœur !

VAN EUPEN (*jouant la surprise.*)

Que fait votre Eminence ? d'où lui vient ce poignard ?

LE CARDINAL.

C'est vous qui venez d'en armer ma main.

VAN EUPEN.

Moi !... je n'en eus jamais.

VANDER-NOOT.

La Vierge elle-même vient de vous le donner.

VAN EUPEN.

Est-il possible ?

VANDER-NOOT.

Je l'ai vue : & son Eminence aussi.

LE CARDINAL.

Comme je vous vois.

VAN EUPEN.

Que me dites-vous ?

VANDER-NOOT.

Eh ! quoi : ne vous souvient-il plus de cet ange qui vous a conduit à Rome ? qui vous a fait voir l'exaltation de son Eminence , qui doit succéder à Pie VI.

VAN EUPEN (*se jettant à genoux, & étendant les mains au Ciel.*)

O ! Dieu tout-puissant ! je ne doute pas de ton pouvoir : mais comment as-tu daigné te servir d'une voix aussi frêle que la mienne , pour annoncer tes merveilles : ah ! je reconnais ta grandeur , dans la faiblesse même de tes moyens , & je ressemble à ces vases d'argile qui firent tomber les murs de Jericho , en se brisant dans les mains de Gedeon.

VANDER-NOOT (*bas à Van Eupen.*)

Vous êtes un fier B...

VAN EUPEN (*bas à Vander-Noot.*)

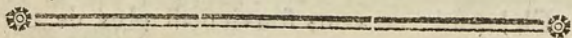
Et son Eminence une fiere cruche.

LE CARDINAL.

Les portes s'ouvrent... les membres des Etats s'avancent.

VAN EUPEN. ,

Plaçons-nous : mais que les merveilles que Dieu vient d'opérer , restent à jamais cachées entre nous trois.



S C E N E I I I .

LE CARDINAL DE MALINES, VANDER-NOOT, VAN EUPEN, MEMBRES DES ÉTATS, VAN SCHOON-SWAARTZ, Peuple de Bruxelles, Volontaires de Bruxelles gardant la porte.

Les Etats s'assemblent ; au haut de la salle est un fauteuil élevé & placé sous un dais pour Vander-Noot.

Au dessous est un petit bureau couvert de papiers pour Van Eupen.

Les évêques & les abbés sont assis dans des fauteuils autour d'une grande table.

Les nobles sont assis sur des banquettes placées derrière les fauteuils du clergé.

Les représentans du peuple sont debout , dans les embrasures des croisées.

Le Peuple est en foule à la porte que gardent les Volontaires de Franquen.

VANDER-NOOT.

Très révérends, révérends Peres en Dieu, nobles, chers & féaux, chers & bien-aimés.

Le secret & le mystère étant les deux bases de la politique, le peuple doit attendre en silence, & recevoir avec respect & soumission les ordres des Etats. Pourquoi donc ose t il violer cette auguste assemblée ? Volontaires, faites retirer le peuple, fermez les portes de cette salle, & vous mêmes, sortez & gardez-les en dehors.

(Les Volontaires repoussent le peuple avec brutalité. Van Schoon-Swaartz s'arrête seul, se retourne & s'adresse aux Etats)

VAN-SCHON-SWAARTZ.

Messieurs, qui composez les Etats, songez que vous n'êtes que les représentans du peuple: je vous somme donc avant de le faire retirer de m'écouter.

Membres des Etats, représentans de la nation belge, & vous, peuple, écoutez cet apologue que m'inspire la vérité.

Le Soleil & les Grenouilles.

„ Les grenouilles d'un marais tranquille,
 „ reconnaissaient depuis une longue suite d'an-
 „ nées le soleil pour Souverain de leur humide
 „ empire. „

„ Heureuses sous sa domination, elles souf-
 „ fraient, sans murmurer, que le soleil pom-
 „ pant la surface de leurs eaux dans les signes

» brulans de l'écrevisse , du lion & de la
 » vierge , leur rendit avec usure cette eau pu-
 » rifiée par ses feux , lorsqu'il parcourait les
 » autres signes du zodiaque. »

» Un crapaud gonflé d'orgueil & d'impu-
 » dence , forma le projet ridicule de détrôner
 » le soleil , & de se faire reconnaître à sa place
 » Souverain de ce marais. »

» Il leve sa tête insolente au dessus des ro-
 » seaux , & forçant ses aigres croassemens , il
 » rassemble autour de lui toute la grenouille-
 » re , & lui parle ainsi : Jusqu'à quand vou-
 » lez vous donc reconnaître pour votre Sou-
 » verain ce soleil qui roule sur le monde à
 » des millions de lieues de nous , & qui , par
 » son éloignement , vous livre à la fureur des
 » vents du Nord , qui viennent tous les ans
 » couvrir de glaces notre empire : quel service
 » nous rend t il ? s'il nous détache quelques
 » rayons de son foyer brûlant , c'est pour
 » pomper nos eaux & dessécher nos marais. »

» Secouons donc enfin le joug humiliant :
 » foyons libres comme la vipere & le ser-
 » pent qui sifflent sur nos bords. »

» Voyez-vous ces nuages épais qui roulent
 » entre le soleil & nous , voilà nos véritables
 » alliés , avec lesquels j'ai fait un traité se-
 » cret ; ils amortiront ses feux vengeurs , &
 » répandront sans cesse sur nous leurs eaux
 » bienfaisantes. »

„ Ainsi parla le crapaud vénimeux , & les
 „ grenouilles à tête légère furent assez folles
 „ pour croire à ses croassemens. „

„ Aussi-tôt d'assembler les Etats généraux ;
 „ de convoquer les députés de toutes les cra-
 „ paudieres d'alentour ; de former enfin un
 „ congrès souverain. „

„ Le crapaud se nomme lui-même agent
 „ plénipotentiaire de la nation marécageuse ,
 „ & se croyant réellement une excellence , il
 „ adresse dans les termes les plus insensés
 „ & les plus outrageans , un manifeste au
 „ soleil , dans lequel , de son autorité , il le dé-
 „ clare déchu de sa souveraineté. „

„ Le bruit fatigant de ses croassemens
 „ parvint enfin jusqu'au soleil , il sourit de
 „ son impudence , & pour tout châtiment ,
 „ il voulut bien accéder un instant à la de-
 „ mande des grenouilles. „

„ Il monte sur un char de feu , & l'abaif-
 „ sant sur le marais , il dissipe en un instant
 „ ces nuages qui roulaient sous ses pieds , &
 „ fait jaillir quelques-uns de ses rayons brû-
 „ lans. „

„ A son approche le marais se dessèche ,
 „ les grenouilles haletant , se retirent en vain
 „ sous leurs roseaux , elles ne trouvent par-
 „ tout qu'un sable brûlant , sur lequel elles
 „ appellent à leur secours , mais inutilement ,
 „ ces nuages qui sont disparus , & dans leur

„ désespoir elles déchirent cet infâme crapaud
 „ qui les a trompées, & qui, en expirant,
 „ ose encore darder son venin contre le so-
 „ leil. „

„ C'en fut assez pour cet astre bienfaisant,
 „ pere de la nature: prenant en pitié ce peu-
 „ ple imbécille, il s'éloigne avec rapidité,
 „ appelle du midi d'épais nuages, les rassem-
 „ ble autour de lui, & permet à leurs eaux
 „ de tomber en torrens, & de reformer de
 „ nouveaux marecages qui rendent la vie aux
 „ grenouilles repentantes & plus éclairées. „

O ! Belges, qui m'écoutez: comprenez bien
 cet apologue ; méfiez vous de ce crapaud vé-
 nimeux qui vous perd, & reconnaissez enfin
 que les peuples sont trop heureux, quand ils
 sont éloignés des Souverains qui, comme le
 soleil, éclairent de loin, & brûlent de trop
 près.

VANDER-NOOT.

Volontaires... Arrêtez ce féditieux: Qui
 es-tu ?

VAN-SCHON-SWAARTZ.

Citoyen.

VANDER-NOOT.

Quel est ton nom ?

VAN-SCHOON-SWAARTZ.

Van-Schoon-Swaartz.

VANDER-NOOT.

Ton pays ?

VAN SCHOON-SWAARTZ.

Je suis Gantois.

VANDER-NOOT.

Ton état ?

VAN-SCHOON-SWAARTZ.

Homme, & l'ennemi des tyrans.

VANDER-NOOT.

Sais-tu comment les habitans de Delphes
punirent un insolent fabuliste ?

VAN-SCHOON-SWAARTZ.

Je fais comme les Dieux vengerent sa mort.

VANDER-NOOT.

Qu'on traîne ce B.. là en prison : fermez
les portes , empêchez le peuple d'en appro-
cher.... fortiez...

SCENE IV.

LES TROIS ORDRES DES ÉTATS.

VAN EUPEN.

Très révérends, révérends Peres en Dieu, nobles, chers & féaux, chers & bien amés : je vais vous faire lecture de la lettre qui nous est adressée par les ci-devant gouverneurs des Pays-bas, & des propositions de Léopold, se disant Roi de Bohême & de Hongrie.

VANDER-NOOT.

Cette lecture est inutile, Excellence, & je vais en deux mots en rendre compte aux États.

Vous connaissez tous le Duc de Saxe-Teschén, Prince faible, sans caractère, sans énergie, voulant le bien, & n'osant le faire, subjugué par son impérieuse épouse ; digne sœur d'un Neron, elle foulait à ses pieds la Belgique, & rampait à ceux du fier Trauttmansdorff.

Ce n'est donc pas sa lettre aux États qu'il faut lire, la réponse est dans celles qu'elle écrivait à cet orgueilleux Trauttmansdorff ; c'est dans ces lettres que son ame se montre à découvert, c'est dans ces lettres qu'elle assure ce ministre despote qu'elle veut à tout prix contribuer au succès de ses projets, qu'elle désire

de le voir réussir à exécuter les desseins tyranniques de l'Empereur: on est indigné de la bassesse avec laquelle elle écrit à ce ministre, mais parle-t-elle du clergé, des pasteurs de l'église, des saints ministres des autels, le mépris le plus caractérisé est alors son langage favori? Le clergé est un amas de têtes tonsurées & échauffées, les lettres des évêques sont seches & bêtes, elle donne un *morceau* à manger au Cardinal: c'est ainsi qu'elle méprise ce prélat digne de la vénération publique, ce modele de piété, ce martyr de son amour pour la religion, & de son zele pour le bien public.

C'est dans ce ministre impérieux & exigeant qu'elle avait mis toute sa confiance, même après les massacres de Bruxelles, de Malines & d'Anvers: c'est de lui qu'elle craignait d'être abandonnée, lorsqu'elle abandonnait à sa fureur le peuple qui lui avait donné des marques si touchantes & si réitérées, du plus tendre attachement: c'est à ce ministre despote qu'elle s'écrie: *A quoi serons nous peut-être exposés, si vous nous abandonnez? mais la volonté de Dieu soit faite: il ne laissera pas opprimer l'innocent, ni ne bénira les méchans.*

Et l'innocent! c'est son époux: c'est elle: c'est le Trauttmansdorff son *estimable ami*: c'est le féroce d'Alton: ce sont ces officiers autrichiens qui brûlent les maisons où ils ont

provi' f reçu l'hospitalité, qui en sortent les poches pleines de l'argenterie qu'ils ont volée.

faux Les méchans, ce sont nous: ce sont ces prélats persécutés: c'est ce peuple égorgé dont on jette les enfans au feu après les avoir fait expirer sous les verges.

Croyez vous que sa retraite forcée à Bonn, ait adouci son caractère? croyez-vous qu'elle y ait calmé sa rage, & qu'oubliant la terrible leçon qu'elle a reçue des Belges, elle ne s'occupe que de leur bonheur, & ne revienne qu'avec l'amour du peuple dans le cœur?

Je crains que cette prophétie ne s'accomplisse. Eh! que viendrait donc faire parmi nous cette femme orgueilleuse? elle viendrait préparer de nouvelles proscriptions, de nouveaux massacres.

Non: vous ne remettrez plus les pieds dans la Belgique, femme superbe! le sang de Joseph en est à jamais banni: rompons, rompons tout pacte avec cette maison impie, turbulente, menteuse par principes, insatiable d'argent & d'autorité, & renvoyons à Léopold ses propositions sans y faire de réponse.

VAN EUPEN.

Propositions infidieuses, propositions fausses, propositions absurdes, propositions qu'il n'a pas même signées.

Eh! de quel droit ose-t-il nous parler en

Souverain, lui qui n'est plus pour nous qu'un étranger ?

En chassant *Joseph II*, ce cœur de Tigre, qui, comptant pour rien ses sujets assassinés à Anvers, à Malines, à Louvain, à Bruxelles, à Gand, jouissait des meurtres qu'il ordonnait, dont le cœur se repaissait en imagination des flots de sang qui coulaient sous le fer de ses bourreaux enrégimentés, qui applaudissait à leur rage, qui l'excitait, qui écrivait à leur digne chef: *Continuez, tuez, massacrez, assassinez mes sujets; le plus ou le moins de leur sang ne doit pas être mis en ligne de compte: j'apprécie parfaitement les services pénibles que vous me rendez, ainsi que les militaires sous vos ordres: vous pouvez les assurer que je rends bien justice à leur zèle, & que je les récompenserai comme s'ils combattaient des Turcs.*

*et les Turcs
n'étaient pas
des rebelles.*

En brisant le sceptre de ce tyran, est-ce donc seulement la personne que nous avons cassée ? & n'est-ce pas l'office lui-même que nous avons anéanti : de ce que Dieu a pris, *Joseph II* qui prenait tout, d'*Alton* qui croyait tout prendre, résulte-t-il que nous sommes dévolus de droit à *Léopold* ? a-t-il donc oublié que nous nous sommes tous déclarés indépendans ? & que cette indépendance, nous l'avons conquise par la valeur, par la supériorité de courage : que nous l'avons payée, les uns de notre sang, les autres de nos douleurs, & tous les

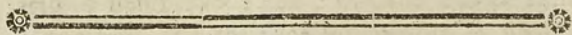
citoyens des larmes de leurs femmes & de leurs enfans.

La tyrannie est à jamais bannie de la Belgique : le Dieu des armées a manifesté sa grandeur & sa justice, en détruisant la puissance de nos tyrans ; voudrions nous détruire l'œuvre de Dieu, en relevant un trône qu'il a frappé de sa foudre.

VANDER-NOOT.

Représentans du peuple : sortez. Vous savez que la Constitution sacrée de la Belgique ne vous accorde ni voix délibérative, ni consultative, mais seulement approbative. Le clergé & la noblesse ont seuls le droit de délibérer sur les propositions de Léopold. Quand ils auront décidé de la paix ou de la guerre, on vous fera rentrer pour signer le décret des Etats, & vous conformer à notre arrêté.

(*Les représentans du peuple se retirent en silence & avec soumission.*)



SCENE V.

LES ETATS

A l'exception des Représentans du Peuple.

VANDER-NOOT.

Très révérends, révérends Peres en Dieu,
nobles

nobles chers & féaux, nous pouvons à présent
péser nos intérêts sans méfiance ; devons-nous
continuer la guerre, ou accepterons-nous les
propositions de Léopold ?

LE CLERGÉ,

La guerre ! la guerre !

LA NOBLESSE,

La paix ! la paix !

LE CARDINAL,

Point de traités, point d'accords avec des
Princes ennemis de l'église.

LE BARON DE LAUNE.

Votre Eminence nous enseignera t-elle le
moyen de faire la guerre sans argent ni soldats ?

L'ABBÉ DE TONGRELOO.

(Cet abbé est en soutane violette, retrouf-
fée avec des glands d'or ; il porte un hausse-col
en guise de rabat, deux épaulettes de colonel, &
le sabre pendu à un large baudrier vert & ar-
gent passé par dessus sa soutane.)

Que dites-vous, Monsieur le Baron ? n'ai-
je pas un beau régiment, moi ? Tout plein de
soldats à pied, de soldats à cheval, & de chas-
seurs & de dragons : que chaque abbé en fasse

il était le 3^e

*qu'on admettait
dans les Confe-
rences Prusien-
nes pour le
Brabant et*

le Baron

d'aspe pour

la Flandre

autant , & nous aurons une belle armée avec laquelle nous exterminerons tous ces maudits Autrichiens.

LE BARON DE LAUNE.

C'est fort bien, très révérend pere abbé: mais ce n'est pas tout d'avoir *tout plein* de soldats à pied, à cheval; & des chasseurs, & des dragons, il faut qu'ils sachent faire la guerre.

L'ABBÉ DE TONGRELOO.

N'est-ce pas une chose bien difficile que la guerre: vous voudriez nous faire croire, Messieurs les militaires, que c'est la mer à boire: marcher en avant, en arrière, tourner à droite, à gauche, charger son fusil, le tirer, le recharger, le retirer & continuer ainsi, jusqu'à ce qu'on ait tué tous ses ennemis, ou prendre la fuite, s'ils sont plus forts, voilà toute la guerre, & si je voulais m'en donner la peine, je commanderais une armée aussi facilement....

LE BARON DE LAUNE.

Que votre Excellence dit son bréviaire.

L'ABBÉ DE TONGRELOO.

Encore plus aisément.

LE BARON DE LAUNE.

Eh! qui nourrira vos soldats?

L'ABBÉ DE TONGRELOO.

Les payfans.

LE BARON DE LAUNE.

Mais le payfan est déjà épuisé, le peuple porte toute la charge.

L'ABBÉ DE TONGRELOO.

Est-ce à moi à la porter? n'est-il pas fait pour cela? n'est-il pas trop heureux de verser tout son sang pour la conservation de nos droits?

LE CARDINAL.

Eh! comptez-vous pour rien de combattre pour la religion? songez-vous que ceux qui ont le bonheur d'être tués en soutenant une si belle cause, reçoivent sur le champ la couronne du martyre.

LE BARON DE LAUNE.

C'est certainement très heureux pour les morts, mais votre Eminence songe-t-elle que ces bienheureux martyrs qui jouissent dans le Ciel d'une béatitude éternelle, laissent sur la

terre des femmes & des enfans : Qui les
nourrira ?

LE CARDINAL.

La Providence.

*Dieu laisse-t-il jamais ses enfans au besoin !
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.*

LE BARON DE LAUNE.

Les oiseaux trouvent partout leur nourri-
ture, mais il faut du pain à l'homme.

L'ABBÉ DE TONGRELOO.

C'est un vieux abus : l'herbe croît également
pour l'homme comme pour le bœuf ; s'il était
accoutumé à la manger, elle lui suffirait : &
une preuve incontestable de ce que j'avance ,
c'est qu'on met à tous mes repas sur ma table
de la salade , & que j'en mange beaucoup.

LE BARON DE LAUNE.

Mais très révérend pere abbé, la salade
n'est pas du foin.

L'ABBÉ DE TONGRELOO.

J'en mangerais de même.

LE BARON DE LAUNE.

Je n'en doute pas.

L'ABBÉ DE TONGRELOO.

Que faut-il au peuple ? une borte de paille pour dormir, un farrau pour se couvrir, de l'herbe pour se nourrir, une messe tous les dimanches, & de tems en tems l'absolution : voilà tout. L'herbe croît partout ; on en trouve partout. Accoutumons nos payfans à s'en contenter, faites-en autant pour vos régimens, Messieurs les officiers, & vous verrez que l'entretien de nos armées ne nous coûtera presque rien.

VANDER-NOOT.

Laissons, Messieurs, ces dissertations physiques & scientifiques, aux philosophes, aux savans, aux naturalistes, & occupons nous d'un objet bien plus important... Continuerons-nous la guerre, accepterons nous les propositions de guerre ?

LE CLERGÉ.

La guerre, la guerre.

LA NOBLESSE.

La paix, la paix.

LE CARDINAL.

Songez à vos sermens, Messieurs de la noblesse, n'oubliez pas que vous n'êtes que

nos premiers vassaux , & que , si vous ne défendez pas nos biens , nous lancerons sur vous toutes les excommunications de l'Eglise.

LE BARON DE LAUNE.

Eminence, un seul canon autrichien fera plus de ravages que toutes vos foudres ecclésiastiques...

LE CLERGÉ.

Anathème ! anathème à la noblesse ! elle est toute royaliste.

LA NOBLESSE.

Au diable les calotins : ce sont tous des aristocrates.

VANDER-NOOT

Sac....., Messieurs, je vous ordonne à tous le silence.

LE CLERGÉ.

Vous n'êtes qu'un sot, taisez-vous.

LA NOBLESSE.

Impudent ! vas donner tes ordres dans ton B...l.

VANDER-NOOT.

Il n'est point de B...l., il n'est point de

petaudiere pire que ces B. d'Etats: j'aime mieux avoir à faire aux capons du rivage.

VAN EUPEN.

Eh ! Messieurs , Messieurs: sans nous aimer ni nous estimer, songeons que notre force ne vient que de notre réunion: que vous perdrez toute votre puissance sur le peuple, du moment qu'on vous croira divisés: & que, pour conserver la Souveraineté absolue, il faut savoir en imposer au public: c'est notre intérêt commun... Mais on frappe, reprenez, Messieurs, ces fronts calmes qui conviennent à des législateurs.... Huissier, ouvrez les portes.

S C E N E VI.

Acteurs précédens, WALCKIERS.

WALCKIERS.

Messieurs, quoique les preuves multipliées de mon vrai patriotisme ne doivent laisser aucun doute sur mes sentimens, cependant me conformant aux ordres que m'a signifiés de votre part le baron de Vanderhague, commandant de Bruxelles, je veux bien vous rendre compte de ma conduite: quel est celui d'entre vous qui ose se porter mon accusateur ?

VANDER-NOOT.

Personne ne vous accuse, Monsieur le vicomte, mais le département général de la guerre a des éclaircissmens à vous demander.

WALCKIERS.

Je les lui donnerai avec plaisir ; le citoyen honnête qui n'a rien à se reprocher, ne peut rien craindre, & faussement accusé il doit à son pays, il doit à lui même sa justification.

LE BARON D'HOWES.

esprit turbulent

mauvais Sujet

auteur de

placards

prophètes

avant la

révolution

On dit, Monsieur le vicomte, que vous faites recruter en votre nom dans la cuve de la ville.

WALCKIERS.

Je n'ai jamais fait recruter, ni payer aucune personne dans la ville, dans la cuve, ni ailleurs.

LE BARON D'HOWES.

On dit que le nombre de ces recrues est déjà au-delà de deux cents, & que vous les soldez à dix sols par jour.

WALCKIERS.

Je vous dis, pour la seconde fois, Monsieur le Baron, que je n'ai jamais fait recruter ni

payer personne : ma compagnie est composée d'environ trois cents trente volontaires, tous bourgeois domiciliés dans cette ville, dont onze seulement ont été militaires, desquels, sept sont payés par le bureau de la guerre, comme maîtres d'exercices, ainsi que cela a lieu dans les autres compagnies de volontaires : si le bureau de la guerre désire la liste nominale de ma compagnie, je la lui remettrai à l'instant.

LE BARON D'HOWES.

On assure, Monsieur, que, quand cette troupe monte la garde, elle est nourrie dans le cabaret le plus voisin du corps de garde, & que de plus chaque homme a deux pots de bière.

WALCKIERS.

Je rougis pour le département de la guerre, des plates questions que vous êtes sans doute chargé de me faire en son nom, & je vous avoue que je n'y réponds qu'avec le plus souverain mépris : aucun volontaire de ma compagnie, agrégé au serment de St. Sébastien, ne reçoit de moi ni solde ni nourriture : je paye, il est vrai, un pot de bière à ceux des volontaires qui, passant la nuit à la garde, en désirent : mais peu en acceptent.

LE BARON D'HOWES.

Les questions du département de la guerre peuvent vous paraître plates, Monsieur le vicomte, mais il a cru que cette conduite annonçait que vous vous prépariez des satellites pour maintenir un plan concerté au détriment de la patrie.

WALCKIERS.

Est ce vous, Monsieur le Baron, qui parlez ? ou n'êtes vous que l'organe du département de la guerre ?

LE BARON D'HOWES.

Je parle, Monsieur le vicomte, au nom du département de la guerre.

WALCKIERS.

Mais croyez-vous, à ces soupçons, vous ?

LE BARON D'HOWES.

Monsieur, c'est moi qui vous interroge.

WALCKIERS.

Je ne vous ferai l'honneur de vous répondre, que quand vous m'aurez déclaré si votre façon de penser est conforme aux questions que vous osez me faire.

LE BARON D'HOWES.

Monsieur le vicomte, le département m'a remis ces questions par écrit. Quant à moi, je déclare que je vous regarde comme un brave & digne citoyen, & que vous avez toute mon estime.

WALCKIERS.

Il est des gens dont l'estime est une tache : continuez.

LE BARON D'HOWES.

Le département de la guerre vous somme de faire passer vos recrues au dépôt établi dans cette ville, sous les ordres du lieutenant-colonel de Mertens.

WALCKIERS.

N'ayant jamais fait de recrues, je ne peux faire passer les volontaires de mon serment, qui sont libres & citoyens comme moi, à M. le lieutenant colonel de Mertens.

LE BARON D'HOWES.

Les Etats vous demandent les six pieces de canon dont vous avez fait l'acquisition.

WALCKIERS.

Etes-vous aussi l'organe des Etats ?

LE BARON D'HOWES.

Oui, Monsieur, dans ce moment.

WALCKIERS.

J'ai ordonné en Angleterre une piece de canon, & non pas fix; je me proposais d'en faire présent à mon serment, mais si le service de la patrie le demande, je me trouve trop heureux de lui en faire l'hommage.

LE BARON D'HOWES.

Nous attendrons avec empressement & reconnaissance l'offre que vous nous faites, & je rendrai compte de vos réponses au département de la guerre.

WALCKIERS.

Ajoutez-y, Monsieur le baron, que je suis d'autant plus indigné des accusations de votre département à ma charge, qu'il me paraît impossible que l'on puisse se tromper sur mon compte, après les efforts que j'ai faits pour établir & maintenir notre heureuse révolution. Je n'aime pas à me vanter, mais la démarche de votre département me force de vous dire que je crois fermement qu'aucun individu n'a fait en cette occasion d'aussi grands sacrifices que moi : j'offre & je m'engage d'en fournir

les preuves les plus incontestables. Qu'on ne croie pas que l'ambition & l'intérêt aient guidé mes démarches: je ne solliciterai, je n'accepterai ni grâces ni faveurs, il me suffit d'avoir pu être du nombre de ceux qui ont épousé la cause de la liberté en délivrant le pays de la tyrannie, & toutes les fois que je pourrai être efficacement utile à cette cause, je lui dévouerai ma fortune & ma vie.

Mais il existe des tribunaux, Monsieur, où le moindre individu de la société peut prendre son recours contre ceux qui portent à sa charge des accusations fausses & calomnieuses, capables de nuire à sa réputation ou de le déshonorer. Je m'y adresserai pour obtenir du département général de la guerre la réparation d'honneur qui m'est due, à moins qu'il ne me rende de lui même cette justice que je réclame, par son aveu formel, clair & public du tort qu'il a eu de m'accuser: & comme c'est vous, Monsieur le baron, qui avez été l'organe de ses accusations, c'est vous que je somme d'être celui des réparations. Et c'est vous personnellement qui m'en ferez raison... sur quoi je me retire.



S C E N E V I I.

Acteurs précédens, VONCK.

VONCK (*forçant l'entrée des Etats & arrêtant Walckiers par le bras.*)

Non : demeurez, demeurez encore, Monsieur le vicomte, vous êtes citoyen, vous êtes membre de la société patriotique, les Etats nous doivent compte de l'audace avec laquelle un Vanderhague, un Franquen, sont venus en leurs noms, interrompre nos assemblées, & nous chasser de notre salle.

L'institution des comités particuliers est la fauve garde des intérêts de la nation : ils sont des corps intermédiaires entre le peuple qui expose ses besoins, & les Etats auxquels il les indique : à ce titre la société patriotique méritait que les Etats respectassent leur assemblée. Nous sommes tous de vrais & loyaux républicains : mais malheur à notre liberté, si l'odieuse distinction de démocrate & d'aristocrate vient à se glisser parmi nous.

WALCKIERS.

Déjà tous les étrangers s'empressent de quitter un pays, où le patriotisme est un crime, où l'oppression devient de jour en jour

plus insupportable : vous nous faites un crime d'écrire , & ce n'est qu'en refutant l'erreur qu'on l'éclaire & qu'on la détruit : on l'opiniâtre , on la propage en la tyrannisant : semblable au salpêtre , elle n'est dangereuse qu'autant qu'elle est comprimée : sa force & son explosion sont toujours en raison de la résistance qu'on lui oppose.

Qu'on ne nous parle donc plus de deux partis, il n'en est qu'un, nous l'avons tous juré, c'est celui de la liberté.

VONCK.

„ La cessation des pouvoirs qui résidaient
 „ dans la personne du ci-devant Duc , ayant
 „ anéanti l'ancienne forme du gouvernement
 „ de Brabant , on ne peut disconvenir qu'il
 „ ne soit indispensable d'y en établir une nou-
 „ velle , qui fasse cesser à tous égards l'*espece*
 „ d'*interregne* où nous nous trouvons. „

„ Cette nouvelle *forme* ou *organisation*
 „ doit être telle , qu'elle puisse assurer à un
 „ peuple libre , la conservation de sa liberté ,
 „ & la propagation de la félicité publique :
 „ pour qu'elle puisse atteindre ce but , deux
 „ choses surtout sont essentiellement requi-
 „ ses. „

„ 1°. Que la nation ne vive désormais que
 „ sous l'empire seul des loix , dont aucune

„ ne soit jamais édictée sans son concours &
 „ son consentement exprès. „

„ 2°. Qu'il n'existe dans la forme du nou-
 „ veau gouvernement aucun pouvoir, qui,
 „ par le vice de son organisation, ou à l'aide
 „ des forces coactives dont il sera armé, puisse
 „ avoir sur l'émanation ou l'exécution des
 „ loix une influence de droit ou de fait qui
 „ fût capable de contrecarrer le vœu géné-
 „ ral de la nation. „

„ Un troisieme objet auquel il est encore
 „ indispensable de pourvoir pour le maintien
 „ du repos & de la tranquillité publique, c'est
 „ que l'étendue & les limites de chacun des
 „ pouvoirs constitutifs soient tellement fixées
 „ & circonscrites, qu'il n'y ait jamais sur ce
 „ point ni disputes ni prétexte d'empiete-
 „ ment. „

„ La justice, nos anciens usages, enfin la
 „ nature même de la chose exigent indispen-
 „ sablement, qu'*aujourd'hui* qu'il est question
 „ de *délibérer* ou de *prononcer* sur le sort de
 „ toute la nation brabançonne, toute cette
 „ nation soit *légalement* consultée, *légalement*
 „ entendue, & que ce soit elle qui, ensuite
 „ d'une délibération *légalement* prise, par des
 „ représentans de son choix, prononce elle-
 „ même sur la forme & la nature du nou-
 „ veau gouvernement à établir „

VANDER-NOOT.

VANDER-NOOT

Eh ! qui donc , Monsieur Vonck , vous a fait
l'avocat du peuple ?

VONCK.

Le sentiment opposé à celui qui vous a fait
son agent-plénipotentiaire.

VANDER-NOOT.

Votre ambition perce à travers votre pa-
triotisme prétendu ; on fait que les 40 ci-
toyens qui ont signé avec vous cette adresse
séditieuse , n'ont d'autre but que de s'empa-
rer du timon de l'Etat en formant une assem-
blée nationale à l'instar de celle de France ,
pour bouleverser l'Etat & détruire la religion.

VAN EUPEN.

Gardons nous de nous modeler sur la France !
quel effrayant tableau ne nous présente-t-elle
pas ! qu'est-ce que cette assemblée nationale ?
l'égoût des Français : qui la composent ?
d'infâmes sectateurs de la philosophie infernale
de Voltaire , de Rousseau , de Raynal : les impies !
ils vont pousser la démence jusqu'à supprimer
la confession auriculaire : tonnez enfin , Dieu des
vengeances , tonnez sur cette nouvelle Babylone
mille fois

*Parmi les signers
sont Lammark
Wolkiers et
le Cit. St. remi
amant de la
Sœur de l'union
- j'ai pen mariée
au Baron ter m
ven .*

plus impure que l'ancienne: faites pleuvoir vos torrens de souffre & de bitume allumé sur cette nouvelle Sodome, sur cette Gomorhe moderne, & changez en pierre le Belge imprudent qui oserait même retourner la vue sur cette terre impie & proscrire.

LE CLERGÉ.

Anathème à Vonck! anathème à son adresse! anathème aux quarante citoyens qui l'ont signée! nous les déclarons traitres à la patrie: que Vonck & ses adhérens sortent de la salle.

*S'agissant de
même part.* (Le Comte de la Marck, le baron de Godin, le baron de Laune, le comte de St. Remi, le baron de Tiege, se levent & se rangent auprès de Vonck & de Walckiers.)

LE COMTE DE LA MARCK.

Je proteste au nom de tous ces dignes citoyens qui, comme moi, sont membres de la société patriotique, qui, comme moi, ont signé l'adresse que vient de vous présenter M. Vonck, qui est le vœu unanime de tous les vrais patriotes; je proteste au nom de la Belgique entière, contre cette assemblée illégalement composée, & contre toutes ses délibérations vexatoires, tyranniques & aristocratiques: j'en appelle à Dieu, au peuple & à mon épée.

LE CLERGÉ.

Que Vonck & ses adhérens se retirent!

VAN EUPEN.

Vous entendez le vœu des Etats, partez.

VONCK.

Retirons-nous, Messieurs, laissons aux tyrans la liberté d'aiguïser les poignards du fanatisme.

O Belges ! malheureux Belges ! je voulais votre bonheur, le Ciel m'en est témoin, mais votre heure n'est pas encore venue : vous avez donné trop de confiance aux faux prophètes qui habitent parmi vous : d'erreur en erreur, ils vous ont conduits dans un abyme de maux incurables, & vous avez cru en leurs discours, & vous chassez de votre sein des hommes vertueux qui pouvaient vous sauver : vous les persécuterez, maltraiterez, emprisonnerez, & l'esprit de vertige se répandra sur vos troupes ; elles fuiront à l'aspect de l'ennemi, & l'ennemi brisera vos portes... O Belges ! vous serez soumis : vous n'étiez pas en âge d'être émancipés, vous aurez un tuteur : ô Belges infortunés ! méfiez-vous surtout de ceux qui se disent vos amis.

SCENE VIII.
LES ETATS.

VAN EUPEN.

Très révérends, révérends peres en Dieu, nobles, chers & féaux ; vous voyez la nécessité d'employer tous les moyens possibles pour rendre Vonck & les démocrates suspects & odieux au peuple.

VANDER-NOOT.

Les B... veulent en être les Don Quichottes, qu'ils en soient les victimes : que son Eminence se charge des prêtres ; moi, je réponds des capons.

PEUPLE (*dans la place.*)

Vive le défenseur de nos droits ! le vengeur de notre liberté !

VANDER-NOOT (*effrayé.*)

Que signifient ces cris d'allégresse, ces applaudissemens dont la place retentit ?

S C E N E IX.

Acteurs précédens.

V A N D E R H A G U E.

V A N D E R H A G U E (*épouvanté.*)

Tout est perdu, Seigneurs, le général Vander Mersch est arrivé, le peuple le porte en triomphe, les volontaires l'entourent, les Vonkistes l'accompagnent, il monte aux Etats.

TOUS LES MEMBRES DES ETATS (*épouvantés.*)

Vander-Mersch!

V A N D E R - N O O T (*troublé.*)

Que faire ?

V A N E U P E N (*froidement.*)

Suspendons l'assemblée, & que chacun se retire : c'est un coup de vent qu'il faut laisser passer : sortons.

S C E N E X.

Acteurs précédens.

VANDER-MERSCH, LE DUC DURSEL, LE COMTE DES ROZIERES, les Membres de la Société patriotique, les Capitaines des Volontaires, Volontaires, Peuple de Bruxelles.

(Les Etats se levent pour sortir; dans le moment parait Vander-Mersch, accompagné du Duc Dursel, des Membres de la Société patriotique, des Capitaines des Serments, & suivi du Peuple de Bruxelles.)

*et a fait la guerre de
la Belgique sous le général
Wurmser à la
paix il obtint
sa retraite et
l'exonération
de son et d'après
pourvu au
Etat de Flandre
qui ont été
sollicités
à l'union de
le commandant
de l'armée
de se rendre à Breda
avec Vander-Noort - le qu'il fit
il restera même unis jusqu'à
l'arrivée des agents secrets de
la Prusse le 19 Xbre 1789
même jour que le comte de*

VANDER-MERSCH.

Arrêtez, membres des Etats, je vous salue & vous ordonne au nom du peuple, de l'armée, de la nation, de rester assemblés, & de nous rendre compte de votre conduite monstrueuse & aristocratique.

VANDER-NOOT.

Je n'ai de compte à rendre à personne, & le comité de Breda a reçu mon serment de garder son secret.

VANDER-MERSCH.

La nation vous relève de votre serment, & vous demande ce secret.

VANDER-NOOT.

Le respect que je dois aux cours de Prusse, d'Angleterre & de Hollande, m'empêchent de m'expliquer : qu'il vous suffise de savoir qu'un traité secret vous assure la protection de ces trois cours, & même celle de la Porte.

VANDER-MERSCH.

Tu mens impudemment, Vander-Noot, ni le cabinet de Berlin, ni celui de Londres, ne t'ont jamais été ouverts : en vain tu promenas ton impudence & ta bassesse dans les anti-chambres des ministres, aucun ne s'abaissa jusqu'à te donner une seule audience, ils te repoussèrent tous avec ce mépris que tu fais si bien inspirer, & que t'a témoigné la France.

Il est vrai que la Princesse d'Orange, séduite par l'appas trompeur que tu lui présentais de lui soumettre la Belgique, par la parole que tu lui donnas d'en faire chasser les infortunés patriotes hollandois qui s'y étaient réfugiés, eut l'imprudence de venir elle même au conseil de LL. HH. Puissances, & de les solliciter en ta faveur, mais comment accueillirent-ils sa proposition ? en sortant tous de la salle d'assemblée dans laquelle ils la laissèrent seule, sans daigner seulement délibérer sur sa demande : ils ne virent en toi qu'un séditieux sans mission comme sans caractère, ils

Berlin oui.

à pas secret

désavouerent hautement tes opérations ténébreuses de Breda; ils te forcèrent enfin de rendre le chancelier de Crumpipen que tu tenais prisonnier sur leurs terres: quant à ton alliance avec la Porte, le conte même en est trop absurde pour avoir besoin d'être réfuté.

VANDER-NOOT (*pleurant.*)

Peuple, vous entendez comme on me traite; moi, votre pere! moi, le martyr de votre liberté! moi, le fléau de vos tyrans, dont ils ont mis la tête à prix! moi, qui ne respire que pour vous! on me traite de fourbe, d'imposteur....

(*Il arrache son col, ouvre sa veste & découvre sa poitrine.*)

Eh bien! sac...d... tuez moi! F...! voilà mon sein, déchirez-le, arrachez en mon cœur, vous y verrez si je suis un traître: qui de vous veut me frapper?

VANDER-MERSCH.

Crois-tu parler à tes capons? crois tu nous en imposer avec tes larmes feintes, tes jérémiades, & tes tours de Saltimbanque? Songe que tu es devant des hommes, & réponds en homme, si tu le peux.

VAN EUPEN.

Eh! de quel droit osez-vous donc, vous, sim

ple foldat de la république , vous qui ne tenez vos pouvoirs que de nous , vous que nous pouvons faire rentrer demain dans la poussière dont nous vous avons tiré , parler ainsi au chef des Etats souverains ? savez-vous où vous êtes ? savez-vous....

VANDER-MERSCH.

Paix : puisque tu t'es fait secrétaire d'Etat ; sieds-toi : écris , & tais-toi : & vous membres des Etats , qui donc vous a fait les Souverains d'un peuple que seul j'ai rendu libre ?

(Il tire son épée & la dépose sur le bureau.)

J'ai tiré cette épée pour venger le peuple & soutenir ses privileges & ses droits que voulait lui ravir Joseph II. J'ai eu le bonheur de repousser l'Aigle altière de l'Autriche au delà de la Meuse : elle s'est retirée devant moi derriere les murs de Luxembourg : Joseph II n'est plus : son vertueux frere en montant sur son trône , offre au Belge de lui rendre ses droits & ses privileges : c'est au peuple seul à décider s'il accepte les offres de Léopold , ou s'il veut soutenir son indépendance : quant à moi , j'ai rempli , peut-être avec honneur , & certainement , sans reproche , les devoirs de guerrier & de citoyen : j'ai combattu un Prince infidele à son serment , je ne combattrai pas mon légitime Souverain ; & je ne re-

prendrai cette épée que pour repousser l'avidé étranger qui, sous prétexte de nous protéger, voudrait nous donner de nouveaux fers.

Que l'assemblée du peuple se forme ! qu'elle prononce ! ce n'est pas à vous, c'est au peuple seul que je jure au nom de toute l'armée dont je suis l'organe, obéissance & fidélité.

PARTIE DU PEUPLE.

Vive Vander-Mersch, vive les soutiens de notre liberté !

PARTIE DU PEUPLE.

Vive le Duc Dursel ! le sauveur du peuple.

PARTIE DU PEUPLE.

Vive Vonck ! vive Walckiers ! les amis du peuple & de la liberté.

VANDER-NOOT.

Peuple ! citoyens ! écoutez-moi : on ose m'accuser de despotisme, d'aristocratie ; eh bien, je déclare à haute voix : „ que le mani-
feste du peuple brabançon aura lieu en tous
ses points, que tout ce qui se fait, se fait
au nom du peuple en qui la souveraineté
réside, & que les Etats n'ont jamais pré-
tendu y contrevenir.

*fait avant l'ar-
rivée des agens
français par
Vander-Noort et
Vonck*

VANDER MERSCH.

Peuple ! vous entendez sa déclaration ; que le secrétaire d'Etat l'écrive !

VAN EUPEN.

Elle est gravée dans mon cœur comme sur ce papier.

(*Il l'écrit en la répétant.*)

„ Nous déclarons que le manifeste du peuple brabançon aura lieu en tous ses points ;
„ que tout ce qui se fait, se fait au nom du
„ peuple en qui la souveraineté réside , & que
„ les Etats n'ont jamais prétendu y contre-
„ venir. „

VANDER-MERSCH.

Signez donc.

VANDER-NOOT.

Notre parole suffit.

PARTIE DU PEUPLE.

Que Vander-Noot signe.

PARTIE DU PEUPLE.

Qu'ils signent tous deux !

VANDER-MERSCH.

Entendez-vous le peuple : obéissez à votre Souverain.

VAN EUPEN (*présentant la plume à Vander-Noot, lui dit à demi-voix.*)

Filons doux , le vent est contraire.

VANDER NOOT (*en signant dit à demi-voix à Van Eupen.*)

Je signe, mais F..., lui ou moi, nous périrons cette nuit.

(*Il présente la déclaration à Vander-Mersch.*)

Etes-vous content ?

VANDER-MERSCH.

Qui commande dans Bruxelles ?

VANDERHAGUE.

C'est moi, Général.

VANDER-MERSCH (*le toisant avec mépris.*)

Vous Vanderhague ! je ne l'aurais pas cru : Eh bien ! puisque vous êtes Commandant de Bruxelles , je vous ordonne au nom du peuple mon Souverain & le vôtre , de faire afficher dans dix minutes cette déclaration dans toutes les rues de la ville : & vous , membres des

(173)

Etats, du moment que la Souveraineté du peuple est reconnue, la vôtre est anéantie, & je ferme, au nom du peuple, les Etats.

(Les Membres des Etats sortent en jettant sur VanderMersch & les Démocrates des regards de colere & d'indignation.)

VANDER-MERSCH.

O vous! braves citoyens qui m'entourez : vous, mes amis! vous, mes égaux! jurons tous de défendre le peuple, de mourir pour le maintien de ses droits, & d'exterminer ses tyrans.

LES DÉMOCRATES.

Vive le peuple !

LE PEUPLE!

Vive Vander-Mersch! vive nos vrais amis, nos vrais défenseurs !

Fin du troisieme Acte.

LA PINEAU
OU
LA PROSTITUTION.

ACTE QUATRIEME
DU DRAME DE VANDER-NOOT.

Le théâtre représente le taudis de la Pineau. On y remarque tout ce qui peut caractériser la crapule du libertinage & de l'ivrognerie.

Sur le devant est une table chargée de pots de bière & de carafons de vin, dont plusieurs sont renversés & inondent de leurs flots la nappe & le plancher : dessous la table sont des débris de verres & de bouteilles cassées.

Dans le fond est un lit de repos, dont un des pieds est brisé, il est recouvert d'un vieux tapis d'indienne tombant en lambeaux, qui attestent depuis combien de tems il sert de trône à la prostitution : dessous est une cuvette & un pot à l'eau sans anse.

La glace de la cheminée est brisée en plusieurs morceaux : dans les deux encoignures sont deux gaines de bois sur l'une desquelles est le buste de Vander Noot couronné de laurier, sur l'autre est celui du sculpteur Olivier. Les murs sont tapissés des postures choisies de l'Aretin, dessinées au pastel par Mariane.

Dans le fond sont deux grands portraits à l'huile, du pere & de la mere de la Pineau, l'un en savelier, l'autre en cuisiniere qui récure son chaudron.

SCENE PREMIERE.

LA PINEAU, VANHAMME.

LA PINEAU (*dans le plus grand désordre, voulant s'arracher des bras de Vanhamme qui est assis sur le lit de repos.*)

Laisse-moi donc, libertin, tu me mets dans un état terrible : si cet imbécille de Vander-Noot, ou ce tartuffe de Van Eupen me surprenaient ainsi, tout serait perdu.

VANHAMME.

Ne crains rien, Maman, tous deux sont encore aux Etats : d'ailleurs comment pourraient-ils être jaloux de moi ? ne savent-ils pas que je dois épouser ta fille, dont ils me croient amoureux, malgré le témoignage non équivoque que, depuis cinq mois, elle porte dans son sein de ses chastes entretiens avec Van Eupen : comment veux-tu donc, Maman, qu'ils puissent me soupçonner de te préférer à ta fille ? permets donc....

LA PINEAU.

Non, non, foyons sages ; & si l'amour te presse tant, voilà la clef de la porte de derrière : reviens à minuit.

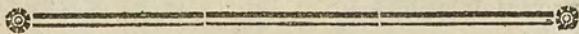
*propreux (suspens)
qui a déjà plusieurs
fois mérité
la corde
il y a trois
ans surtout
qu'il a échappé
de la prison
criminelle
par un
mauvais chicane*

VANHAMME.

Mais Vander-Noot ne couche-t-il pas ici ?

LA PINEAU.

N'importe: tous les soirs il est si faoul que nous sommes obligés de le porter sur mon lit, où il passe la nuit à cuver son vin, sans s'embarraffer si je suis à côté de lui. Chut: j'entends du bruit. Leve-toi donc.



SCENE II.

LA PINEAU, MARIANNE, VAN-
HAMME.

MARIANNE (*apportant un paquet de lettres.*)

Maman, voilà toutes les lettres adressées à leurs Excellences & aux Etats.

LA PINEAU.

Est-ce que tu n'as pas fait les réponses ?

MARIANNE.

J'ai mis les apostilles à l'ordinaire pour toutes les lettres du département de la guerre.

LA PINEAU.

Bon à expédier pour tous les Anglais,
Prussiens

Prussiens & Hollandais, n'importe à quel grade.

MARIANNE.

Oui, Maman.

LA PINEAU.

Refus général pour tous les Français.

MARIANNE.

Il y a cependant parmi les demandeurs plusieurs militaires qui ont de bien bons certificats de service, & qui seraient sans doute d'excellens officiers.

LA PINEAU.

Ils sont trop éclairés.

VANHAMME.

Et nous n'avons pas de plus grands ennemis.

MARIANNE.

Est-ce à vous, Vanhamme, à mal parler des Français ?

VANHAMME.

Je les déteste tous.

MARIANNE.

Vous, Vanhamme ! vous qui devez la vie

M

*voir la note
Page 175.*

à un Français! avez-vous oublié que c'est un Français, que c'est ce pauvre *Nelle*, auteur de la tragédie de Sabinus qui vous sauva de la corde: vous étiez condamné à être pendu, après avoir pourri cinq ans dans les prisons; on allait procéder à l'exécution; il apperçut une nullité dans la forme de la procédure, il la saisit, s'en fit un moyen victorieux, & vous arracha de la potence à l'ombre de laquelle vous respirez encore.

VANHAMME.

Il y a longtems que j'ai oublié tout cela.

LA PINEAU.

Il a raison, il faut toujours oublier ce qui nous fait de la peine. Parlons d'autre chose.

VANHAMME.

A propos, Maman, j'ai une grace à te demander.

LA PINEAU.

Pour qui?

VANHAMME.

Pour un de nos bons amis, pour ce pauvre Devoos.

LA PINEAU.

J'ai donné des ordres pour que la police

*maison publique
sur le Grecht près
la Comédie*

fermât les yeux sur sa maison, est-ce qu'il y
ferait arrivé quelque tapage?

VANHAMME.

Non, il ne reçoit jamais chez lui que des
filles propres, sages & rangées. Aussi son com-
merce va que c'est une bénédiction du Ciel.

LA PINEAU.

Que veut-il donc ?

VANHAMME.

Il voudrait que tu lui fisses donner un bre-
vet de Capitaine.

MARIANNE.

Ah! Vanhamme, un brevet de Capitaine
à un Maq.... public!

VANHAMME.

Combien en avons-nous qui ne valent pas
mieux que lui ?

LA PINEAU.

C'est vrai.

VANHAMME.

Il est ton ami, Maman; tu m'as dit que
tu lui avais des obligations.

M 2

(180)

LA PINEAU.

Beaucoup.

VANHAMME.

Eh bien!

LA PINEAU.

En a-t-il parlé au baron d'Howes ?

VANHAMME.

Oui, mais le Baron n'a rien voulu prendre sur lui, il a dit seulement que, si tu l'ordonnais, il n'avait rien à te refuser... Voilà son brevet, Maman...

LA PINEAU.

Il faudra qu'il ferme sa maison pendant huit jours.

VANHAMME.

Veux-tu lui couper le col, Maman ? il tiendra les jalousies d'en bas fermées ; aucune des Demoiselles ne paraîtra aux fenêtres pendant huit jours, & il mettra même sa maison à louer.

LA PINEAU (*signant le brevet.*)

A la bonne heure : il peut passer au département de la guerre, voilà l'ordre de lui expédier le brevet.

VANHAMME.

Il viendra t'en témoigner toute sa reconnaissance.

LA PINEAU.

Voilà un paquet qui n'est pas décacheté.

MARIANNE (*le décachete.*)

Ce sont des vers.

LA PINEAU.

Ah! voyons: lis.

MARIANNE (*lit.*)

Vers pour mettre au bas du portrait de son Excellence Henri Vander-Noot, promené dans Bruxelles, & inauguré par les braves Volontaires & bons citoyens à l'Estaminet du Corbeau.

LA PINEAU.

Ah! c'est charmant: lis, ma fille, lis.

MARIANNE (*continuant.*)

*Le Souverain des Dieux tonnait au Capitole:
Des heureux Gnidiens Venus reçut l'encens:
Plutus eut ses autels sur les bords du Pactole,
Et l'on adorait Mars, sur des débris sanglans.*

VANHAMME.

Voilà de beaux vers.

(182)

LA PINEAU.

Dis donc superbes. Répète - les encore,
Marianne.

MARIANNE.

Le Souverain des Dieux, tonnait au Capitole,

LA PINEAU.

Belle image !

MARIANNE.

Des heureux Gnidiens Venus reçut l'encens,

LA PINEAU.

Charmant !

MARIANNE.

Plutus eut ses autels sur les bords du Paçole,

VANHAMME.

Et celui-ci, Maman :

Plutus eut ses autels sur les bords du Paçole.

LA PINEAU.

Beau , très beau.

MARIANNE.

Et l'on adorait Mars sur des débris sanglans.

LA PINEAU.

Quelle noblesse de style !

(183)

VANHAMME.

Quelle grandeur dans les idées !

LA PINEAU.

Quelle poésie dans les expressions ! continue.

MARIANNE.

Pour le pere & le chef des capons du rivage,

VANHAMME.

Je n'aime pas ce mot de capons.

LA PINEAU.

C'est leur nom.

MARIANNE.

*Pour le pere & le chef des capons du rivage,
Valeureux Bruxellois, avez-vous quelque lieu ?
Oui : dans un cabaret vous placez son image,
Temple, prêtres, autel, tout est digne du dieu.*

LA PINEAU.

Quelle horreur !

VANHAMME.

Quel blasphème !

LA PINEAU.

Je donnerais cent louis pour savoir quel est le polisson qui a pu faire cette platitude.

+ Batard de la Maison de chateleur VANHAMME.

avocat, et employé Ne ferait-ce pas Dondelberg ? *on dit qu'il*
à la loterie se mêle de faire des chansons...
c'est un des h^o

LA PINEAU.

signaux de la
des te de Vouck Il est trop bête pour avoir fait ces vers,
il est ami de quoiqu'ils soient pitoyables ?

VANHAMME.

Valkiers, ennemi
de Vander-Noot Ne ferait-ce pas du Buiffon ?

LA PINEAU.

parce qu'il l'a
amuse, promener
lors qu'il lui a offert C'est toi qui l'a nommé : oui, c'est lui ; on
des services. voit bien que ces vers, quoique mauvais, sont
 d'un homme du métier ; il y de la poésie, de
 la chaleur, de la vérité même : c'est son style,
 c'est du Buiffon ! il ne nous a pas pardonné
 de lui avoir refusé le privilege du spectacle,
 de lui avoir préféré Bultoz & Adam : c'est
 lui ; c'est une suite de l'insolente lettre que
 sa femme écrivit à Vander-Noot, & à la-
 quelle j'ai fait une réponse charmante sous le
 nom de Madame du Bocage, où je la traîne
 dans la boue.

VANHAMME.

Dis, avec laquelle tu te roules dans la boue.

+ auteur de plusieurs
ouvrages - la
jeune galante
est arrivée de
Valkiers,

LA PINEAU.

C'est que je n'ai pas de secrétaires, moi,
& que j'écris comme je pense.

VANHAMME.

Ne serait-ce pas plutôt de Beaunoir ? vous
lui avez enlevé son journal pour avoir osé,
en annonçant la mort de l'Empereur, faire
l'éloge de Léopold : il est Français, son roya-
lisme est connu, il en a osé donner des preuves
publiques, il soupe tous les soirs chez Ma-
dame du Buiffon, c'est lui qui a écrit sa lettre
impertinente...

*Je n'en suis
pas sûr, aussi
l'auteur, ami
de Mad.
du Buiffon*

LA PINEAU.

Qu'il soit l'auteur des vers, ou que ce soit
du Buiffon, il est Français, homme de let-
tres, royaliste, à la première expédition des
capons, je te le recommande.

VANHAMME.

Et moi je t'en répons. Mais que nous veut
Franquen ?



SCENE III.

Acteurs précédens, FRANQUEN.

LA PINEAU.

Qu'avez-vous donc, Franquen ?

(186)

FRANQUEN.

Tout est perdu : Vander-Mersch est à Bruxelles.

LA PINEAU.

A Bruxelles !

FRANQUEN.

Le peuple, les volontaires, les démocrates le portent en triomphe : il a monté aux Etats, il a osé les dissoudre, après avoir obligé Vander Noot & Van Eupen à signer la Souveraineté du peuple, dont il est dans ce moment l'idole.

LA PINEAU.

Où sont Vander Noot & Van Eupen ?

FRANQUEN.

Ils me suivent, je les ai devancés pour vous prévenir.

LA PINEAU (lui donnant sa bourse.)

Vanhamme, cours au rivage, & amène moi les six chefs des capons, & ton ami Deslondes. En route, répands l'or & l'argent. En revenant, passe chez Lys, & demande-lui de ma part quinze cents florins, que tu m'apporteras : cours & ne perds pas un instant.

Banquier qui a épousé la nièce de l'abbé de la Pierre à Gard
et ou passant
les fonds de cette abbaye
(A part à Vanhamme qui sort.)
Ne me laisse pas longtems seule avec ce

(187)

vilain Franquen, j'ai toujours peur qu'il ne m'arrête ou ne m'affassine pour un louis.

VANHAMME.

Il est bien homme à cela.

S C E N E I V .

LA PINEAU, MARIANNE,
FRANQUEN.

LA PINEAU.

Franquen, puis-je compter sur vous ?

FRANQUEN.

Oui, & non.

LA PINEAU.

Que voulez-vous dire ?

FRANQUEN.

J'ai bu toute honte, mon bras est au plus offrant & dernier enchérisseur.

LA PINEAU.

Soyez certain que la plus vive reconnaissance, la plus parfaite estime....

FRANQUEN.

Je n'ai pas besoin d'estime, je ne veux pas avoir besoin de reconnaissance, allons au fait :

(188)

le sort de Vander-Noot est entre mes mains ;
il dépend de moi & de ma compagnie : si je
lui reste attaché , je le sauve , si je l'aban-
donne , il est perdu : je ne fais pas marchan-
der mes services , je veux qu'ils soient payés.

LA PINEAU.

Que voulez vous ?

FRANQUEN.

Le brevet de Colonel que voilà.

LA PINEAU (*écrit.*)

Bon à expédier.... C'est fait.

FRANQUEN.

La place de Major de Bruxelles.

LA PINEAU.

Avez-vous préparé le brevet ?

FRANQUEN.

Le voilà tout dressé.

LA PINEAU (*écrit.*)

Bon à expédier.... Vous l'êtes.

FRANQUEN.

Il me faut une troisieme signature.

LA PINEAU.

Qu'est-ce que c'est ?

(189)

FRANQUEN.

Un bon de mille louis.

LA PINEAU.

De mille louis !

FRANQUEN.

Tout autant.

LA PINEAU.

Nous sommes bien pauvres.

FRANQUEN.

Et les trois millions d'Anvers..

LA PINEAU.

Ils étaient mangés d'avance: ce Van Eu.
pen nous ruine avec sa maison de Berg-opzoom.

FRANQUEN.

Donnez-moi un bon sur Lys.

LA PINEAU.

Il dit qu'il n'a plus de fonds, qu'il est en
avance de plus de trois cent mille florins.

FRANQUEN.

Il payera toujours: la crainte qu'il a de
perdre les fonds qu'il a avancés, lui fera con-
sumer toute sa fortune.

(190)

LA PINEAU.

C'est où je l'attends pour lui enlever la
caisse.

FRANQUEN.

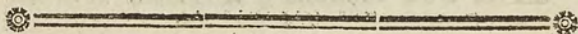
Signez donc le *bon*.

LA PINEAU (*signant.*)

Le voilà.

FRANQUEN.

A présent, comptez sur moi, & sur mes
volontaires.



S C E N E V.

Acteurs précédens,

VANDERNOOT, VAN EUPEN.

VANDER NOOT (*dans le plus grand
désordre.*)

C'en est fait, ma chere Pineau, tout est
dit, tout est fini, nous sommes tous F....

(*Il se jette dans un fauteuil, & y reste dans
le plus grand accablement.*)

LA PINEAU.

Que veut-il dire, Monsieur Van Eupen ?

VAN EUPEN.

C'est un imbécille que son ombre effarouche.

VANDER NOOT.

Pendu!

VAN EUPEN.

Il ne veut rien entendre : je perds mon éloquence à lui parler raison : il n'y a que vous qui puissiez lui remettre la tête.

VANDER-NOOT.

Pendu!

LA PINEAU (*le secouant avec force.*)

Pendu..... Pendu! & quand tu le serais, ne t'y es-tu pas toujours attendu : il faut bien que tôt ou tard cela t'arrive, puisque la Bohémienne te l'a prédit : l'essentiel est que ce soit le plus tard possible : avale-moi vite ce verre de brandevin, & reprends courage : nous en avons bien vu d'autres.

VANDER-NOOT.

Ah! Jeanne, Jeanne! je suis perdu : demain Vander-Mersch & les Démocrates triomphent.

(192)

LA PINEAU.

Demain ?

VANDER-NOOT.

Oui.

LA PINEAU.

Eh bien ! il faut les exterminer tous cette nuit.

VANDER-NOOT.

Que dis tu ?

LA PINEAU.

Qu'avant le soleil levé, Vander Merfch ; le Dursel, le Walckiers, le Vonck, & tous leurs adherens nageront dans le sang.

VANDER-NOOT.

Comment ?

LA PINEAU.

Tiens : voilà nos dignes vengeurs.



SCENE

S C E N E V I.

Acteurs précédens.

VANHAMME, DESLONDES, *ces deux seuls-
rats ont aussi*
SIX CHEFS DES CAPONS. *formés un*

VANHAMME (à la tête des Chefs des Capons.) *complot pour
la révolution
qui est imprimée*

Excellence, je vous présente mon brave & loyal ami Deslondes, mon digne émule dans l'art de soulever une populace, de l'animer, de lui faire, à volonté, piller ou massacrer les meilleurs citoyens, ceux même que le peuple paraît chérir & respecter le plus: il a eu l'honneur de commander, sous moi, le massacre d'Amsterdam, & nous avons rougi les canaux & couvert l'amstel du sang & des cadavres des chiens de patriotes. Nous vous servirons avec le même zèle: voilà les braves chefs de tous nos dignes amis les capons qui viennent vous offrir leurs bras.

LA PINEAU.

Mes enfans, mes camarades, votre pere est en danger; on veut le pendre; on veut culbuter l'Etat & renverser la religion.

LES CHEFS DES CAPONS.

Qui sont ces gueux là?

N

Ce sont d'abord les quarante & un citoyens qui ont signé l'adresse impie de Vonck , & qui veulent nous livrer aux Autrichiens , qui nous égorgeront tous , qui massacreront vos enfans , qui éventreront vos femmes , & qui boiront , disent-ils , notre vin dans les vases sacrés.

LES CHEFS DES CAPONS.

Leurs noms , leurs maisons , leurs familles ?

VAN EUPEN.

Tenez , M. Vanhamme , la voilà cette adresse impie & toute royaliste , avec les 41 signatures.

VANHAMME.

Excellence , n'existe-il pas d'autres ennemis plus dangereux encore ?

VAN EUPEN.

Je n'ose vous les nommer.

VANHAMME.

Point de fausse pitié , Excellence : le démocratisme est une hydre dont il faut , d'un seul coup , abattre toutes les têtes.

VAN EUPEN.

C'est donc malgré moi que je les dénonce ,

puisque le salut de l'Etat en dépend, puisque Dieu même me l'ordonne; écrivez, Marianne, le nom de ces mauvais citoyens, dont le sang doit couler cette nuit sous le glaive sacré de la religion.

M A R I A N N E.

Non, non, servez-vous d'une autre main que la mienne pour tenir cette plume de mort.

L A P I N E A U.

Que tu es sotte !

F R A N Q U E N (prenant la plume.)

Donnez la moi, dictez Excellence.

V A N E U P E N (dicte.)

De Duc Dursel.

Le Comte de la Marck d'Aremberg.

L'Avocat d'Outrepont.

acceptateurs
de grains
de même

Van Schelle, pere & fils.

Les deux Mosselman, du marché aux grains.

M. Franquen, la religion ni le patriotisme ne connaissent point les liens du sang, permettez-vous que votre cousin, royaliste reconnu....

F R A N Q U E N.

J'allais vous le nommer, Excellence.

avocat qui a
fait plusieurs
ouvrages et qui
pendant du
révolutionnaire
était l'écuyer
pour un parti
le lendemain
contre

(196)

VAN EUPEN.

Ecrivez donc :

M. Franquen.

LA PINEAU.

Ecrivez aussi le Chevalier d'Origon.

MARIANNE.

Le pauvre homme ne se mêle de rien.

LA PINEAU.

Il a eu la hardiesse de déposer en justice
contre moi.

VAN EUPEN.

Ecrivez donc :

Le Chevalier d'Origon. †

Ruel, chargé des affaires de France.

Monclergeon. †

LA PINEAU.

Et le Vander Merssch ?

VAN EUPEN.

Qui osera l'arrêter ?

(Il se fait un moment de silence.)

VANHAMME.

Ce fera moi.

*frère du Baron
Lefebvre - frere.*

*le plus mauvais sujet
de la ville.*

*+ ci devant au service
d'autrui che.*

VAN EUPEN.

Tenez , mon fils , voilà la liste des traîtres qui doivent périr cette nuit. N'en laissez échapper aucun , & suppléez , je vous prie , à ceux dont ma mémoire ne me retrace pas assez promptement les noms.

LA PINEAU.

Avez vous passé chez Lys ?

VANHAMME.

J'oubliais de vous remettre les 1500 florins ; les voilà en or.

LA PINEAU (*donnant les 1500 florins aux Chefs des Capons.*)

C'est au nom de votre bon père , de ce brave Vander Noot , que je vous les remets comme un faible témoignage de sa reconnaissance.

VANDER-NOOT.

Demain , mes enfans , si l'Etat est sauvé , si tous ces monstres sont tombés sous vos coups , en m'apportant leurs têtes , vous recevrez encore quinze cents florins. Vous pouvez en outre forcer leurs maisons , je vous en permets le pillage au nom des Etats.

VAN EUPEN.

Et moi, mes enfans, je passerai la nuit en prière, & Dieu m'ayant constitué son médiateur entre son peuple & lui, j'absous de tout péché celui qui pourrait verser son sang dans cette sainte boucherie, & je lui promets au nom de la très sainte Trinité, de Notre-Dame de Luxembourg, & du très saint Sacrement des miracles, la couronne du martyre.

LES CAPONS.

Marchons !

LA PINEAU.

Attendez : il faut auparavant nous lier les uns aux autres par un serment terrible. N'y consentez vous pas ?

TOUS.

Oui, oui : buvons du sang, s'il le faut.

VAN EUPEN.

Femme, répandez dans cette jatte, cette eau-de-vie : purifiez la par le feu.

(*La Pineau répand dans une grande jatte plusieurs pintes d'eau-de vie, & y met le feu.*)

VANDER-NOOT.

Voulez vous que j'y mêle mon sang !

VAN EUPEN (*tirant de son sein un scapulaire, l'ouvre, en retire une hostie, la brise, & la jette dans la jatte.*)

Arrêtez : vous allez boire celui de Dieu même : mes amis, mes freres, voilà le corps de Jesus Christ que toujours jè porte sur mon cœur.

Préparez-vous à le recevoir, il fortifiera votre courage, il endurcira vos ames, & vous servira de cuirasse contre tous les traits de l'impie.

Tombez tous à genoux. Etendez vos mains sur cette jatte, & prononcez avec moi ce serment terrible !

(*Ils se jettent tous à genoux & étendent la main sur la jatte d'eau-de vie qui brûle.*)

VAN EUPEN.

Je jure sur le corps de Jesus-Christ, par ma damnation éternelle, d'enfoncer cette nuit le poignard dans le sein de tous les ennemis des Etats, & de ma sainte religion, fussent ils mon pere, mon frere, ou mon fils : si je manque à mon serment, je consens à avoir la gorge coupée, les entrailles déchirées, le cœur arraché ! je veux que mon corps soit brûlé, que mes cendres soient jetées aux vents, pour qu'il ne reste rien

(200)

*de moi sur la terre; & que mon ame passe dans
les enfers pour y brûler éternellement.*

TOUS.

Nous le jurons.

VAN EUPEN.

Buvons tous cette coupe de sang, de mort,
& de damnation.

*(Van Eupen prend la jatte, éteint le feu,
boit le premier, & la passe à Vander-Noot, elle
fait ainsi trois fois le tour de tous les assistans.)*

DESLONDES.

Allons armer le peuple.

FRANQUEN.

Je vais rassembler mes volontaires.

DESLONDES.

Quel sera le signal ?

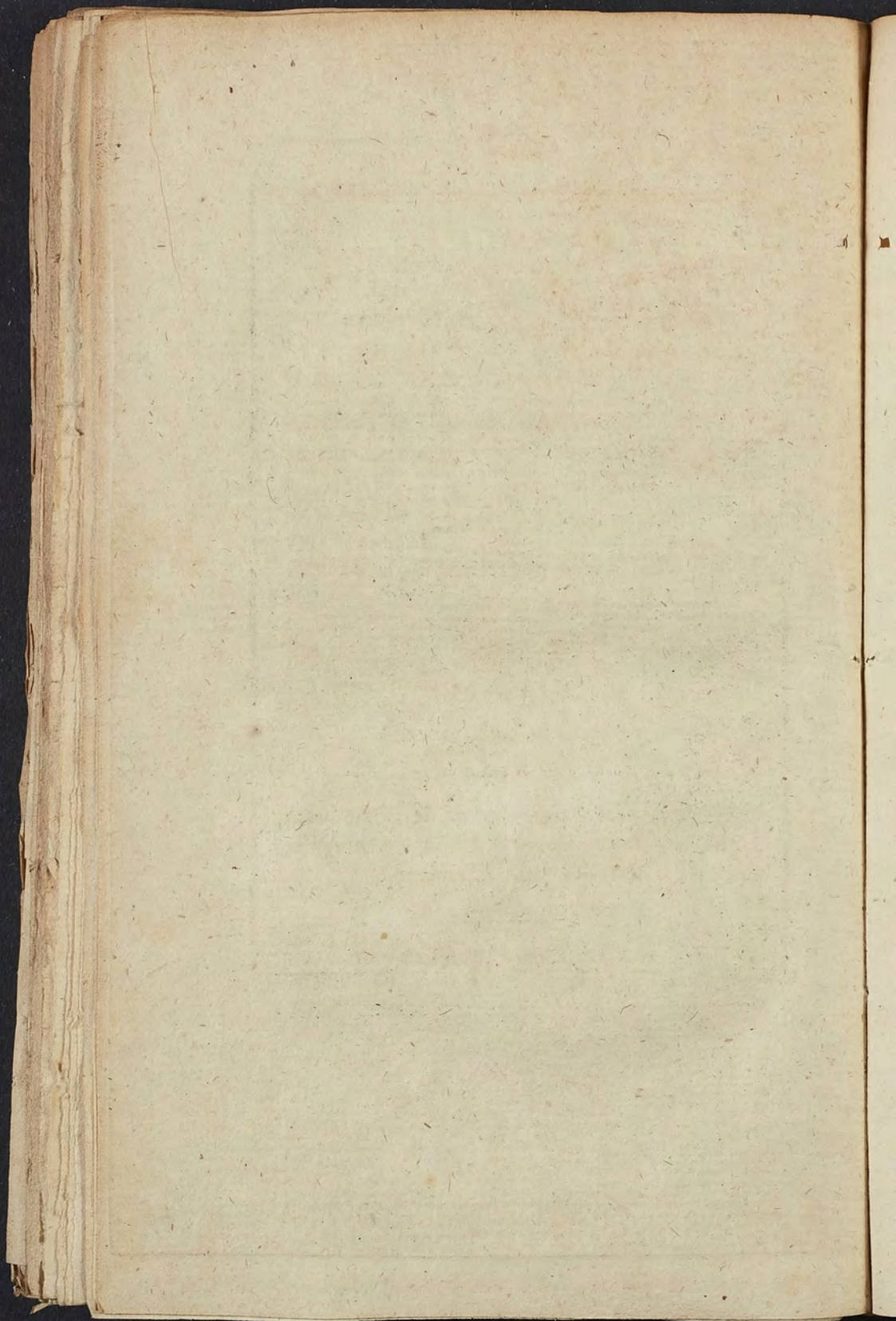
VAN EUPEN.

A minuit précises, le beffroi de l'hôtel de
ville se fera entendre, & sera répété par tou-
tes les paroisses & couvents de la ville.



Ad Majorem Dei Gloriam

Act. IV.



SCENE VII.

VANDER-NOOT , VAN EUPEN ,
LA PINEAU , MARIANNE ,
VANHAMME !

LA PINEAU.

Viens te reposer près de moi , mon pauvre
Henri , j'espère que demain je me réveillerai
Duchesse de Brabant.

VANDER-NOOT.

Cette F... boisson me tourne sur le cœur.

LA PINEAU.

Veux-tu de l'eau tiède ?

VANDER-NOOT.

Je n'en aurai pas besoin , je crois.

VAN EUPEN.

Je sens que l'aiguillon de la chair veut
combattre l'esprit , j'aurai besoin de mortifier
la chair.... attendez-moi , Marianne.

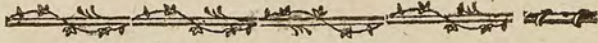
VANHAMME.

Bon soir , Excellence , puissiez vous avoir
la nuit du juste !

(VAN EUPEN (conduit Vanhamme jusqu'à la porte, qu'il ferme sur lui & lui dit.)

Ainsi soit-il ! allez , mon fils , allez - vous baigner dans le sang de l'impie , je vais prier pour vous le Dieu des miséricordes , le saint Sacrement des miracles , & notre bienheureuse Notre Dame de Halle.

Fin du quatrieme Acte.



MÉMOIRES

Pour servir à l'histoire secrète de Jeanne de Bellem dite la Pineau, maitresse en titre de S. E. Henri Vandernoot agent plénipotentiaire des Provinces Beligiques.

Venus naquit de l'écume des mers, Catherine impératrice de Russie, pauvre orpheline, fut élevée par charité chez un ministre de Marienbourg, & la source des jours de celle qui fit la gloire de *Pierre I* & le bonheur du plus vaste empire de l'Europe est restée inconnue.

La Pineau née dans la fange des fauxbourgs de Namur, eut du moins le bonheur de connaître son pere & sa mere. Namur se félicitera longtems d'avoir vu naître dans ses murs, cette femme illustre, qui sans être l'épouse du célèbre H. Vandernoot, n'en est pas moins la véritable Duchesse de Brabant, l'astre brillant qui luit sur la Belgique, & la nouvelle Egerie, du Numa Brabançon.

Ce n'est pas sa vie entiere & détaillée que je présente au public. Une telle entreprise est au dessus de mes forces, il faut pour oser tracer de si brillants tableaux, avoir la riche palette de l'Arétin, & le Pinceau brûlant du peintre du Portier des Chartreux.

Je sçais d'ailleurs que dans ce moment un *espion de police*, digne Homere de cette Minerve, & l'un des mille & un heureux qu'elle a faits dans ses beaux jours, se prépare à donner au public ses aventures détaillées dans un ouvrage intitulé : *Les masques arrachés ou vies privées des grands personnages de la Belgique* : je me garderai donc bien de jouter contre ce brillant écrivain, dont le metier ayant été toute sa vie d'écouter aux portes, doit être beaucoup mieux instruit que moi des anecdotes secrètes de ces illustres personnages, & je me bornerai à satisfaire la premiere curiosité de mes lecteurs en leur offrant seulement de grandes masses de l'histoire secrète de cette courtisane.

Jeanne Pineau naquit à Namur le premier mars 1734, de Jacques Pineau, & de Marianne la Trouille, avec laquelle il vivait habituellement, sans que l'on puisse assurer s'ils étaient réellement mariés.

Jacques Pineau était un honnête fave-tier ; quoiqu'un peu yvroz-ne, il passait pour un brave & honnête homme : il était facétieux, grand chanteur, & généralement aimé, au point qu'ayant perdu la vue sur ses vieux jours, & ne pouvant plus travailler, il se promenait dans les rues de Namur le matin & le soir en chantant :

Voilà le pauvre Pineau,
Sortez gentilles servantes,
Apportez lui sa pitance
Et surtout du vin sans eau.

Et sur le champ on voyait toutes les servantes sortir de leurs maisons, & lui apporter l'une un morceau de pain, l'autre un reste de viande, celle-ci un grand verre de biere, celle là un petit coup de vin : & quand Pineau avait pris son repas, & rempli une boëte de fer-blanc qu'il portait toujours avec lui, & qui était le garde-manger de la petite Jeanne, il payait ses hôtes de quelques chansons gaillardes, qu'il composait, dit-on, lui-même : voici même deux couplets d'une de ces chansons que l'on chante encore à Namur, & que l'on a retenus comme une espece de prophétie qu'on ne s'attendait guere à voir un jour se réaliser.

J'eus bien longtems une méchante femme,
Qui faisait mon tourment :
Tous les matins je la donnais au diable ;
Le diable enfin prit mon présent.
Mais pour me consoler j'ai ma petite Jeanne,
Ave Maria ;
Elle est gentille, elle sera grand-dame,
Alleluia.
Le jour heureux qu'il emporta ma femme,
Qui rotit aux enfers :
Satan me dit : je te laisse ta Jeanne,
Elle fera du bruit dans l'univers :
Nobles barons voudraient avoir ma Jeanne,
Ave Maria ;
Elle est gentille, elle sera grand-dame
Alleluia.

Pineau fut veuf de bonne heure, & ce ne fut pas un malheur pour lui. Marianne la Trouille était une méchante femme, yvrogne & voleuse : elle avait d'abord été cuisinière, mais ayant été plusieurs fois convaincue de vols domestiques & chassée ignominieusement de toutes les maisons où elle servait, elle fut réduite à l'état de ravaudeuse : enfin ayant été surprise à voler des mouchoirs que les soldats de la garnison faisaient secher sur les remparts de Namur, elle fut publiquement fouettée de verges, & si cruellement, que la gangrene se mit dans ses playes ; elle mourut au bout de huit jours dans un hôpital où on l'avait renfermée.

Le pere Pineau resta avec sa petite Jeanne qui, comme il le dit dans sa chanson, était très gentille, mais qui, dès l'âge de quinze ans, profitant de la cécité de son pauvre pere, se livroit publiquement à la débauche, avec une effronterie qu'elle n'a jamais perdue & qui lui tient lieu de caractère.

Elle allait habituellement dans les casernes des soldats en garnison à Namur ; plusieurs fois elle y fut surprise au milieu de la nuit couchée avec dix ou douze de ces héros subalternes, dont elle soutenait courageusement les assauts.

La Pineau ayant atteint dix sept ans abandonna son pere, qui mourut de chagrin trois mois après son départ.

Ce fut le 3 Juillet de l'année 1751 que Jeanne Pineau arriva à Bruxelles, ne se doutant guere du rôle brillant qu'elle y jouerait un jour.

Elle était grande, bien faite, très blanche quoique ses cheveux fussent aussi noirs que le jai : sa physionomie était toute à la fois noble & charmante, ses yeux superbes, la bouche un peu grande, mais de belles dents ; la gorge parfaite, & la jambe faite au tour : ayant une hardiesse & une vivacité qui lui ont toujours tenu lieu d'esprit & de génie, & lui ont fait subjuguier tous ceux qui se sont attachés à elle : ajoutez à tout cela un cœur tendre, & un tempérament de feu. Voilà ce qu'était la Pineau à dix sept ans. Elle vint chercher un asile dans la rue aux fleurs

qui dès ce tems était consacrée aux prêtresses subalternes de Venus.

Jeanne y resta peu : un vieillard nommé Vanbruyn qui tenait l'estaminet de l'écoreuil vis à vis les carmes, était à l'affût de toutes les débutantes de ce théâtre ; il vit Jeanne, en eut pitié, lui proposa de la prendre à son service, & leur marché fut bientôt conclu : voilà donc Jeanne servante ou plutôt maîtresse de l'estaminet de l'écoreuil.

Vanbruyn s'attachait de plus en plus à sa jolie servante : il était veuf, n'avait point d'enfans, avait amassé quelques milliers de florins, il les mit aux pieds de Jeanne en lui proposant sa main : c'était une fortune pour elle : mais le destin lui préparait un sort plus brillant :

Vanbruyn était vieux, dégoûtant, jaloux, & usé : Jeanne était jeune, charmante, & insatiable du plaisir de l'amour : elle balança : son irrésolution ouvrit les yeux du jaloux, il sentit que le refus de Jeanne qu'il avait retirée non seulement de la misère mais même du centre de la prostitution la plus crapuleuse, avait une cause inconnue : il la guetta, & bientôt il fut certain qu'elle allait passer toutes les nuits dans le couvent des carmes qui est vis à vis de son estaminet, où ces révérends peres apprenaient à sa jeune pupille toute autre chose que son catéchisme.

Vanbruyn au lieu d'éteindre son amour, en renvoyant tout animent Jeanne de chez lui, ne prenant conseil que de sa rage & de sa jalousie voulut se venger par un scandale qui retombât également & sur son infidèle, & sur ses saints riveaux.

Au milieu d'une belle nuit, après s'être bien physiquement assuré que Jeanne était entrée dans le couvent des révérends peres Carmes, Vanbruyn escorté de deux de ses voisins, aussi méchants que lui, & qui, vieux & paillards, avaient peut-être les mêmes motifs de vengeance contre Jeanne, se transporte chez l'Amman de Bruxelles qui était alors M. Vander Noot, pere du fameux Vander Noot d'aujourd'hui.

M. Vander - Noot était un homme actif ; à toute heure de jour & de nuit, il était toujours prêt à

voler où l'appellait la police de Bruxelles : Vanbruy n le fait éveiller & lui dit qu'il a vu plusieurs voleurs s'introduire dans le couvent des carmes par la petite porte du jardin.

M. Vander-Noot se leve , envoie l'ordre aux gardes de la ville & aux patrouilles d'entourer le couvent , où il entre lui-même à la tête de toute la justice municipale.

Les carmes effrayés ne savent d'abord ce que signifie cette visite nocturne : l'Amman les rassure en leur disant que des voleurs se sont introduits dans le couvent , mais qu'ils ne peuvent échapper : on cherche partout , mais vainement ; on n'apperçoit pas la moindre trace de voleurs , & l'on allait se retirer , lorsqu'Henri Vander Noot , qui avait alors 23 ans , & qui par curiosité avait suivi son pere , s'avisa de lui dire que peut-être les voleurs étaient cachés dans la chaire à prêcher : on y monte. Ce ne sont point des voleurs qu'on y trouve , mais Jeanne en chemise , tremblante , entre les bras du Sous-Prieur , moine fort , trappu & vermeil dont le déshabillé était aussi léger que celui de Jeanne.

Un éclat de rire général fut le premier sentiment qu'excita ce spectacle charmant & inattendu : Vander-Noot pere apperçut dans les yeux de Vanbruy n qui pétillaient à la fois & de la joie de la vengeance satisfaite , & de la rage de l'amour outragé , qu'il avait été sans le savoir l'instrument de la jalousie de ce vieux paillard ; il le tança d'importance : renvoya les carmes dans leurs cellules , les soldats dans leurs casernes , Vanbruy n & ses voisins chez eux , & la pauvre Jeanne dans la maison de correction.

Le croira-t-on ! celui pour qui cette nuit fut la plus cruelle & eut les suites les plus funestes , fut le jeune H. Vander-Noot : à 23 ans il était encore d'une ignorance qui tenait presque à l'idiotisme : son cœur n'avait encore rien senti. La vue de Jeanne en chemise , la vue de ses plus secrets appas dont il n'avait aucune idée , la vue de ce jeune & vigoureux carme la pressant amoureuxment dans ses bras & contre sa poitrine velue , fut pour lui le rayon de feu dont

on dit qu'autrefois le brûlant Prométhée anima la froide Galatée: cet instant décida du reste de sa vie, il prit par les yeux tout le poison de l'amour, il s'en enivra: & à présent même que près de treize lustres ont éteint en lui ce flambeau divin, à présent qu'il est encore plus usé par les libations prises sous la treille de bacchus que par celles faites sur les autels de Venus, il avoue qu'il ne tient pas à cette image; & quand, dans une orgie, la Pineau brûlante veut rallumer ses desirs éteints, il lui suffit de retracer à Vander-Noot ce tableau: on voit à l'instant ses yeux s'enflammer, sa langue humide se promène sur ses levres desséchées, le brandon de l'amour se ranime, on l'a vu souvent laissant un verre de champagne moussant encore, quitter la table, pour aller dans les bras de la Pineau répéter cette scène lubrique.

La Pineau resta trois mois renfermée dans la maison de correction; au bout de ce tems elle entra chez la Baronne de Schœnfeld, qui l'ayant surprise couchée avec un valet de chambre auquel elle s'intéressait beaucoup, la chassa ignominieusement & la battit en plein jour. La rue des fleurs fut une seconde fois son refuge; mais son destin n'était pas d'y rester longtems.

Elle n'y avoit pas passé huit jours que M. de Quenonville, homme de soixante ans, & membre du conseil souverain de Brabant, passant par cette rue, remarqua Jeanne; M. de Quenonville était amateur, le lendemain il lui envoya de Voos; homme sûr, adroit, qui le servait dans ses intrigues secrètes.

De Voos après s'être assuré par lui-même de toutes les qualités de Jeanne & en avoir rendu compte à M. de Quenonville, fut chargé de lui faire les propositions les plus flatteuses que Jeanne accepta. Il avait un petit jardin au village de Laecken; ce fut là qu'il mena Jeanne, pour la nettoyer, la dégraisser, & lui faire répéter le nouveau rôle qu'elle allait jouer dans le monde.

M. de Quenonville avait un fils de 18 ans qui achevait ses études à Louvain, & une jeune demoiselle

selle de 25 qui ayant renoncé à se marier , tenait la maison de son pere & en faisait les honneurs.

M. de Quenonville fit présenter Jeanne à sa fille par de Vooz, comme une orpheline honnêtement née mais abandonnée de tous ses parens : Mlle de Quenonville était bonne & bienfaisante, Jeanne étoit jeune, intéressante & paraissait dans le malheur. Elle pria son pere de lui permettre de la prendre à son service.

Le rusé vieillard fit beaucoup de difficultés , objeta la jeunesse & même la beauté de Jeanne, enfin il exigea les informations les plus rigoureuses , mais dont il se chargea seul , de sorte qu'elles furent toutes à l'avantage de Jeanne , qui entra auprès de Mlle de Quenonville plutôt sur le pied d'amie , que sur celui de servante.

Ce fut alors qu'elle quitta le nom de Jeanne, pour prendre celui de Mlle de Bellem , nom que lui avait donné de Vooz en la présentant , & que lui confirma M. de Quenonville dans ses informations.

Mlle de Bellem avait alors près de dix-neuf ans , elle était dans la fleur de la jeunesse & de la beauté ; l'excès du libertinage auquel jusqu'alors elle s'était livrée ne lui avait rien fait perdre de sa fraîcheur , & n'avait fait que développer ses charmes.

M. de Quenonville en était fou , mais pendant plus d'un an , il cacha si adroitement son jeu , & la Bellem le seconda si bien , que Mlle de Quenonville n'eut aucun soupçon de leur intrigue , & du singulier rôle que lui faisait jouer son pere.

On sera sans doute étonné que cette Jeanne si débauchée , si ardente au plaisir , ait pu pendant un an entier se déguiser si bien qu'elle ait trompé une demoiselle de 25 ans qui ne la quittait ni jour ni nuit , car elle couchait dans un petit cabinet qui était entre sa chambre à coucher & celle de son pere : cet étonnement cessera quand on saura que cette Jeanne devenue Mlle de Bellem , bien catéchisée par de Vooz , avait formé le projet d'amener M. de Quenonville à l'épouser , & qu'il avait même eu la faiblesse de lui en faire la promesse.

Mais tous ces beaux projets s'évanouirent bientôt

par la cause même qui devait les réaliser : M. de Quenonville quoique âgé de 60 ans , était encore frais & vigoureux , Mlle de Bellem était ardente ; malgré leur prudence mutuelle , ils s'oublierent & bientôt la Bellem sentit qu'elle portait dans son sein des marques non équivoques des caresses de M. de Quenonville.

Mlle de Quenonville s'en aperçut la dernière , & malgré l'attachement qu'elle avait pris pour Mlle de Bellem , elle ne put s'empêcher de s'en séparer , mais par une suite de l'amitié qu'elle avait eue pour elle , par respect pour son pere , cette séparation se fit sans scandale , & même les larmes aux yeux.

De Vooz fut chargé de faire meubler une petite maison que M. de Quenonville avait louée derrière l'église de finistère. Ce fut là que s'établit Mlle de Bellem qui se fit alors appeler Madame : & au bout de trois mois elle acquit le droit à ce titre en y accouchant d'un fils dont j'ignore la destinée.

Sa naissance devait naturellement être un nouveau nœud pour attacher M. de Quenonville à Mad. de Bellem , elle produisit un effet absolument contraire , elle le refroidit de jour en jour , & Mad. de Bellem s'étant persuadée qu'un fils lui donnait des droits nouveaux , somma M. de Quenonville de donner une existence civile au fils , en épousant la mere , selon la promesse & les sermens qu'il lui en avait faits.

Cette demande dans laquelle il remarqua plus d'ambition que de tendresse , lui ouvrit enfin les yeux & sur la bassesse de son choix & sur les dangers de son attachement. Tous les nœuds qui l'attachaient à Mad. de Bellem se rompirent : mais sentant qu'il ne pouvait cependant l'abandonner entièrement il chargea De Vooz de lui trouver un successeur.

De Vooz ne le servit que trop bien , & voici comment.

Le jeune Quenonville ayant pris tous ses degrés , quitta l'université de Louvain , & revint à Bruxelles : De Vooz à l'inçu de son pere , le mena chez Mad. de Bellem qui l'en avait prié , & qui l'attendait sous les armes.

Le jeune Quenonville avait dix-huit ans , un cœur

soit neuf, & très chaud, il était bien fait & d'une physionomie agréable quoiqu'un peu marquée : Mad. de Bellem n'avoit pas encore 21 ans, elle était charmante, une vivacité prodigieuse lui tenait lieu d'esprit, & elle avait une grande connaissance des hommes.

Quenonville en la voyant éprouva un sentiment nouveau, cette vive émotion n'échappa pas à Mad. de Bellem, & soit qu'elle eût réellement du goût pour lui, soit qu'elle voulût se venger de la froideur du pere en attirant les feux du fils, elle lui fit tant d'avances que le jeune homme, quoique timide & sans expérience, comprit aisément qu'on ne demandait qu'une tendre déclaration pour y répondre par un aveu plus tendre encore.

Dès ce moment Quenonville ne vécut que pour Madame de Bellem ; & succéda à tous les droits de son pere, qui d'abord voulut rompre ces nœuds, mais qui, ayant malheureusement montré lui même l'exemple du scandale, avait donné des armes trop fortes à son fils contre lui : il fut réduit à se taire & à souffrir que son fils se déclarât publiquement l'ami de la beauté qu'il n'avait osé adorer qu'en secret.

Pendant les quatre années que Quenonville vécut avec la Bellem, elle le rendit plusieurs fois pere : le premier fruit de leurs amours fut marianne qui vit encore avec sa mere & à laquelle Quenonville a assuré une rente de 500 florins.

Revenons à Henri Vander - Noot & à l'impression nouvelle qu'il avait ressentie dans la visite nocturne du couvent des carmes. Son pere qui voyait avec douleur son état d'abrutissement, crut devoir l'attribuer à l'air de Bruxelles, & à cette ignorance stupide & générale qui y regne parmi la jeunesse ; suite d'une éducation toute théocratique. Il résolut de l'éloigner pendant quelques années, & de le faire voyager.

Henri sortit de Bruxelles n'emportant pour toute idée que celle de Jeanne en chemise, & au bout de sept ans de voyages ce fut encore la seule qu'il rapporta à Bruxelles.

L'Amman Vander - Noot demeurait vis à vis de Mad. de Bellem, qu'il ne s'imaginait guere être cette

pauvre Jeanne que sept ans auparavant il avait fait renfermer dans la maison de correction.

Les croisées de la chambre destinée à Henri donnaient précisément sur celles de M^{de} de Bellem : quelle surprise pour lui en y voyant paraître cette Jeanne si funeste à son repos ! son cœur la reconnut aussitôt que ses yeux. Il ne s'occupa plus jour & nuit que de la manière dont il pourrait s'introduire chez elle.

DeVooz est un homme unique pour ces rapprochemens. Henri Vandernoot l'intéressa au sort de ses amours. Bientôt il pénétra chez la Bellem, & fut accueilli avec la même tendresse que plusieurs autres amans cachés. L'un de ceux-ci, curé jaloux, alla, sous le masque d'un zèle apostolique, rendre compte à Vandernoot père, du dérangement de son fils, & l'introduisant le lendemain, au milieu de la nuit, chez M^{lle} de Bellem, lui en procura même le spectacle.

Le jeune Vandernoot fut ramené à coups de canne, en chemise, par son père même, dans sa maison. Ce n'étoit point encore assez pour la vengeance du curé. Il instruit de cette scène le jeune Quenonville qui vole chez sa maîtresse, l'accable d'injures, & s'oublie jusqu'à passer des injures aux coups.

Au premier soufflet de Quenonville, la Pineau oublie qu'elle est M^{ad}. de Bellem ; c'est Jeanne en fureur, c'est Jeanne de la rue aux Fleurs ; elle saute comme une lionne sur Quenonville. Dans l'instant dix ruisseaux de sang lui couvrent le visage : ils se prennent par les cheveux, se terrassent, se roulent sur les débris des glaces & des meubles, & ce ne fut qu'avec peine qu'on vint à bout de séparer ces deux tendres amans. Ce fut leur dernière entrevue, rien n'ayant jamais pu les raccommoder, pas même l'entremise du charitable curé.

Bientôt Vandernoot recouvra sa liberté par la mort de son père, dont il fut la cause. Dès l'instant même il renoua ses liaisons avec M^{ad}. de Bellem qui reprit le nom de la Pineau. Leur union ne fut pas sans nuages ; la Pineau se permettoit tous les jours de nouveaux caprices que Vandernoot étoit obligé de souffrir sans oser se plaindre. Olivier, jeune sculpteur du plus grand mérite, & qui a fait la superbe statue de David qui est sous le pé-

ristile de l'église de la Place Royale, statue qu'on ne peut regarder qu'avec enthousiasme, enleva quelque temps la Pineau à Vandernoot : mais il éteignit dans ses bras le flambeau de son génie & de sa vie, & mourut à trente ans épuisé & ruiné par cette Messaline. La Pineau a encore son buste chez elle, qui fait pendant à celui de Vander-Noot.

Après la mort d'Olivier, ils renouèrent leurs nœuds. Ce fut alors qu'ils se livrèrent à tout ce que le libertinage a de plus crapuleux ; ils faisoient dans leurs orgies assaut d'indécence & de boisson, & plus d'une fois ils souillèrent la couche de l'amour, des rapports dégoûtans de leurs libations bacchiques.

C'est sur ce digne théâtre que fut formé le plan de l'indépendance belge ; c'est à cet impur foyer que s'allumèrent les flambeaux incendiaires du Brabant ; c'est sur cet autel de prostitution que fut signée la fameuse association de Breda, & que la Pineau, sous la dictée de VanderNoot, écrivit le manifeste du Brabant.

Au sujet du comité de Breda, je ne puis passer sous silence une scène bien plaisante, qui se passa entre Vander-Noot, Van Eupen & la Pineau.

Lorsque les Bruxellois eurent chassé de Bruxelles les Autrichiens, Vander-Noot y entra en triomphe aux acclamations d'un peuple enivré qui croyait voir en lui le Dieu de la Belgique ; semblable à Alcibiade qui, rappelé de son exil, se promenait dans Athenes ayant Minerve placée à côté de lui sur son char de triomphe, Vander-Noot avait à sa droite dans un cabriolet découvert, son génie tutélaire, le révérend Pere Van Eupen, depuis fait Excellence & secrétaire d'Etat. Ces deux grands hommes ne pouvoient se quitter, & cependant ils pensèrent finir cette brillante journée par une scène tragi comique.

Après un souper poussé très avant dans la nuit, où Vander-Noot avait fait d'amples libations en l'honneur de la patrie & de la liberté, la Pineau, aidée de Van Eupen, fut obligée de porter sur son lit, le grand homme, le législateur de la Belgique, qui ne pouvait se soutenir.

Van Eupen froid & prudent n'avait fait aucun excès, & était rentré frais dans sa chambre dont il avait laissé la porte entr'ouverte. Il apperçut que la Pineau ayant abandonné Vander-Noot, venait sur la pointe du pied pour épier ce qu'il faisait; le Tartuffe se jette aussitôt à deux genoux devant un prie-dieu dont il avait eu soin de faire garnir sa chambre, & feint de se meurtrir la poitrine de grands *mea culpa*.

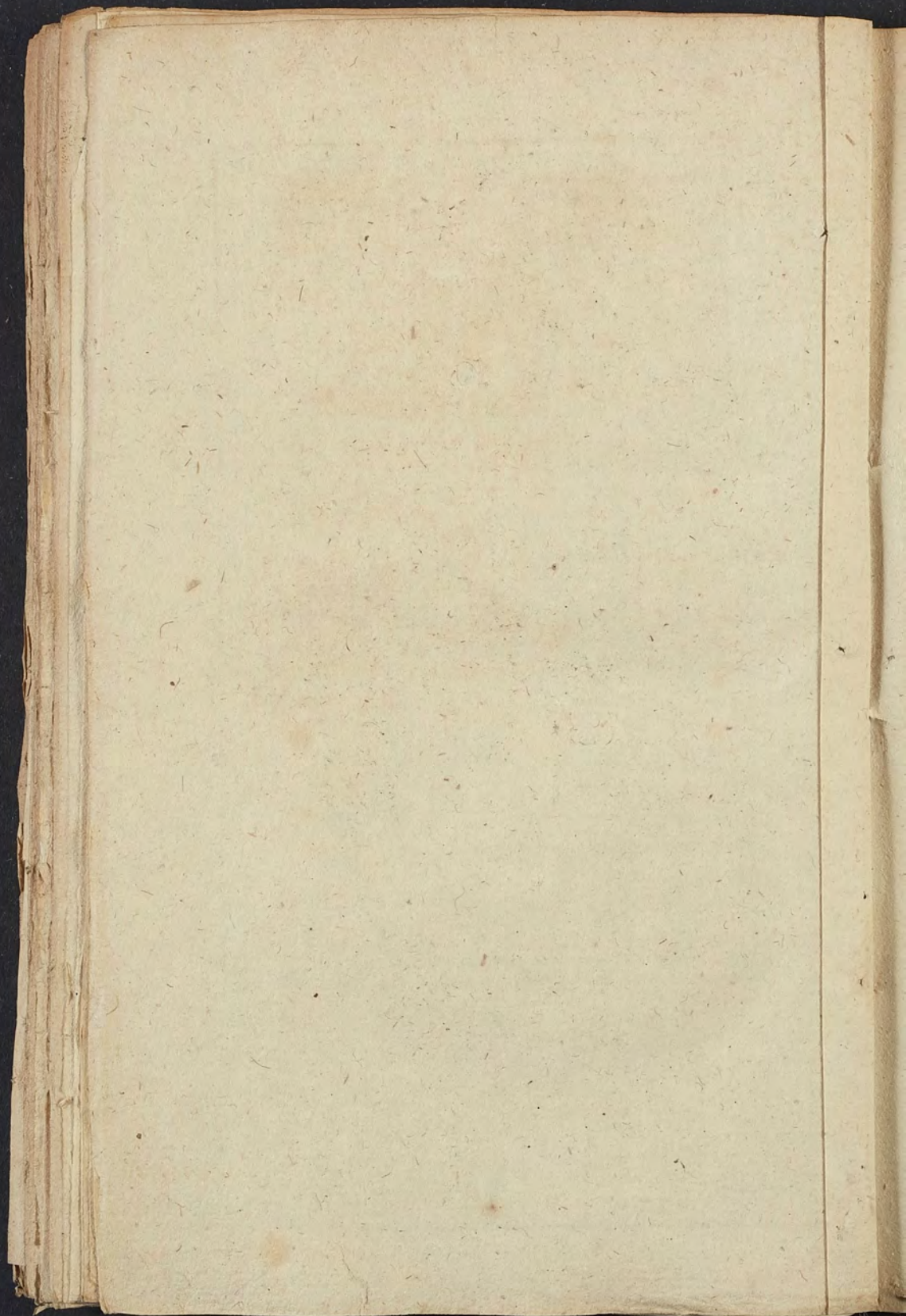
La Pineau ne tient pas à ce spectacle nouveau pour elle, elle entre effrontément en étouffant de rire dans la chambre du tartuffe, qui continuant son rôle, lui dit que sans doute elle est possédée du démon, mais que Dieu lui a donné le don de le chasser; en même tems il saute sur elle, la prend à brasle-corps, la renverse sur son *prie-Dieu*, & se disposoit à.... lorsque Vander-Noot paraît à la porte; il se signe en voyant ce combat mystique entre l'esprit & la chair. Les cornes lui poussent de surprise comme au législateur des Hébreux, il veut séparer ces saints athletes, mais un faux-pas le renverse à leurs pieds. Van Eupen ne perd pas la tête, il éteint la seule bougie qui éclairait cette scene piquante; il renverse la Pineau sur Vander-Noot, & répétant à plusieurs reprises & d'une voix entrecoupée, *fors, Satan; fors, Satan*; il acheve sur le dos même de Vander-Noot la sainte conjuration du démon, qui sort enfin du corps de la Pineau en s'écriant: *Vivat Res-publica!*

Alors Van Eupen rallume tranquillement la bougie, fait mettre à genoux la Pineau & Vander-Noot auquel il persuade que tout ce qu'il a vu n'est qu'une vision de l'esprit malin, les fait remercier Dieu du mystere qu'il vient d'opérer, & les renvoie tranquillement coucher après leur avoir donné le baiser de paix.

C'est ainsi que finit cette brillante journée où Vander-Noot, après avoir reçu l'encens dans l'Eglise de Sainte-Gudule, fut se placer au spectacle dans la loge même de Leurs AltesSES Royales dont il fit arracher les armes, & dans laquelle les comédiens de Bultoz & d'Adam le couronnèrent de lauriers aux applaudissemens de tous les bons Brabançons.




Res publica.



Telle est cette Pineau (*) qui joue aujourd'hui le rôle de Souveraine des Pays-Bas, qui renverse les trônes des Rois, qui fait arrêter le Duc d'Ursel, le Général Vander-Mersch, qui fait emprisonner les meilleurs citoyens, qui les fait massacrer par les capons qu'elle soudoie, qui fait piller leurs maisons, leurs campagnes & leurs biens, & qui finira par faire de Bruxelles un monceau de cendres, sur lequel trois potences dressées par la justice divine & humaine, présenteront enfin en expiation aux mânes de tant de citoyens égorgés, son cadavre, celui de son Excellence Henri Vander Noot, & de leur digne confesseur le R. P. Eupen.

Qu'ainfi soit !

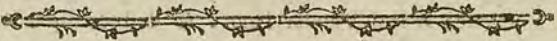
(*) J'ai passé rapidement sur l'historique des amours de Vander-Noot & de la Pineau, dont on trouvera tous les détails dans l'ouvrage de leur digne ami, l'auteur des *Masques arrachés*; mais quelque bien instruit qu'il soit de ces détails, je suis certain qu'il ne connaissait pas comme moi les premières aventures de la Pineau, & les particularités que je viens de donner à mon lecteur, auquel elles suffissent pour apprécier l'héroïne de mon quatrième acte.



V A N D E R - M E R S C H

O U

LE TRIOMPHE DU FANATISME.

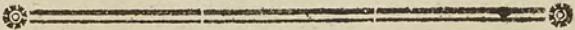


ACTE CINQUIEME

DU DRAME DE VANDER-NOOT.

Le théâtre représente un salon de la maison de Vander-Mersch. Sur la cheminée à la place de la glace, est le portrait en pied de Joseph II.

Il est nuit, le tocsin de ses sons lugubres fait retentir les airs, des cris plaintifs & tumultueux se font entendre par intervalle.



SCENE PREMIERE.

VANDER-MERSCH (*seul.*)

(*Il se promene à grands pas dans son salon.*)

TROUPE D'ASSASSINS DERRIERE LE THEATRE.

Mourez! le Ciel le veut, Vander Noot l'ordonne.

TROUPE DE VIEILLARDS, DE FEMMES ET D'EN-
FANS QU'ON EGORGE DERRIERE LE THEATRE

Au nom de Dieu , laissez-nous la vie !

TROUPE D'ASSASSINS DERRIERE LE THEATRE.

Frappons , frappons ! ce sont des démo-
crates.

TROUPE DE MOURANS.

Que notre sang retombe sur la tête de Van-
der Noot !

VANDER-MERSCH.

Quels sons effrayans ! quels cris tristes &
plaintifs se font entendre ! mon sang recule
vers mon cœur ; mon cœur se glace , j'éprou-
ve , malgré moi , un sentiment de terreur &
d'effroi.... Je n'ai pas peur ! non.... mais je
ne suis plus Vander-Mersch... ô ma femme !
ô mes enfans !

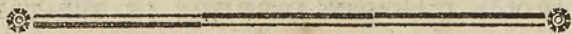
(Il apperçoit le portrait de Joseph II.)

Que vois-je ! c'est le portrait de mon Roi ,
du Roi que j'ai trahi , du Roi que peut-
être ma rebellion a plongé dans le tombeau ,
qui y est descendu navré de douleur.

(Il met un genou en terre devant le portrait.)

O ! mon Prince , ta voix me reproche ta
mort.... tu m'appelles dans la nuit éternelle..

je vais t'y rejoindre... Mais que mon sang
fatisfasse à tes mânes irritées, & que ta malé-
diction ne s'étende pas sur mon fils.



S C E N E II.

VANDER-MERSCH, LE COMTE
DES ROZIERES.

LE COMTE DES ROZIERES (*arrive l'épée nue
à la main & couvert de sang.*)

Mon Général, je viens mourir auprès de
vous.

VANDER-MERSCH.

Quoi ! Comte...

LE COMTE.

Tout est perdu !

VANDER-MERSCH.

Tout est perdu !

LE COMTE.

Ce n'est qu'avec peine que j'ai échappé
à ce peuple amenté par des prêtres : le nom
de Dieu est le signal du carnage : Bruxelles
nage dans le sang.

VANDER-MERSCH.

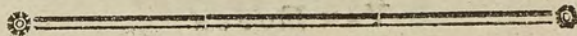
Nos amis...

LE COMTE.

Ils ont été surpris : Vander-Noot a profité de la nuit pour armer les capons ; ils prononcent votre nom avec fureur , & déjà ils entourent votre hôtel.

VANDER-MERSCH.

Il faut mourir.



SCENE III.

VANDER-MERSCH, LE COMTE
DES ROZIERES, VAN EUPEN.

VAN EUPEN.

Il faut vivre, Vander-Mersch, je viens t'offrir la paix.

VANDER-MERSCH.

Toi ! Van-Eupen !

VAN EUPEN.

Moi-même : je calme ou j'agite à mon gré les flots de cette populace en fureur ; d'un mot , je puis vous livrer à leur rage , ou vous faire déclarer généralissime de toutes les troupes belgiques.

LE COMTE.

Quelles conditions mettez-vous à ce mot ?

VAN EUPEN.

Que Monsieur Vander-merfch abandonne les démocrates, qu'il nous livre l'armée, & qu'il reconnaisse Vander-Noot, Duc de Brabant.

LE COMTE.

Vander-Noot !

VAN EUPEN.

Je le connais comme vous, & s'il était moins méprisable, je l'aurais déjà perdu. Songez qu'il vaut mieux être le prêtre d'une idole de bois, que d'un dragon : en posant Vander-Noot sur l'autel, nous sommes maîtres des mouvemens de la pagode : Monsieur Vander-Merfch s'assurera l'armée, je me chargerai du conseil, & nous serons réellement les Souverains de la Belgique.

VANDER-MERSCH.

Je t'écoute, pour voir jusqu'où peut aller l'impudence : eh tu as cru que je pourrais être ton complice ! tu as cru qu'il pourrait y avoir une association entre Vander-Merfch & Van Eupen ! je devrais te punir d'en avoir eu

*elle a existé
à Breda*

l'idée, si le mépris ne te mettait à l'abri de la colere.

VAN EUPEN.

Quittez ce ton, Général, vous n'êtes plus aux Etats, vous n'êtes plus à la tête de votre armée, vous dépendez de moi : acceptez, croyez-moi, les offres que je vous fais : qu'importe ce que nous pensons l'un de l'autre ! ce n'est pas l'estime qui rapproche les hommes, c'est l'intérêt : voulez-vous nous unir ?

VANDER-MERSCH.

Non.

VAN EUPEN.

Ne vous abusez pas, Général ; ne comptez plus sur vos nombreux partisans. Le Duc Dursel est arrêté, Vonk & Walckiers n'ont évité la mort que par une fuite précipitée, le baron de Schoënfeld est parti pour l'armée, dont il va prendre le commandement : vous le voyez, Général, vous ne pouvez m'échapper : approchez de cette fenêtre, voyez tout ce peuple furieux qui entoure votre maison ; il n'attend que mon signal pour vous trainer dans un cachot, ou vous porter en triomphe : étendrai-je sur vous le signe de la vie, vous couvrirai-je du voile de la mort ?

VANDER-MERSCH.

Eh bien ! prêtre infâme , dis à ce peuple qu'il vienne chercher dans mon sein les restes d'un fang qui jadis coula pur pour mes maîtres ; dis-lui , que je préfère la mort à l'infamie de servir deux scélérats , tels que Vander-Noot & toi.

*Il eut dit
celle avant la
révolution ?*

VAN EUPEN.

Eh bien ! Vander-Mersch , prépare tes mains aux fers dont ces scélérats vont les faire charger.

LE COMTE (*se met devant la porte , pour empêcher Van Eupen de sortir , & s'avance sur lui l'épée haute.*)

C'est trop longtems souffrir l'impudente hardiesse de ce Jésuite : tu ne donneras pas le signal de notre mort , malheureux , & tout ton sang....

VANDER-MERSCH (*arrête le Comte , & ouvre lui-même la porte à Van Eupen.*)

Que faites-vous , Comte ! le sang d'un scélérat appartient aux bourreaux , il souillerait nos mains : ne savez vous donc pas qu'il est un Dieu ! pour toi , misérable , fors de ma présence , & ne souille plus l'air que je respire encore.

VAN EUPEN.

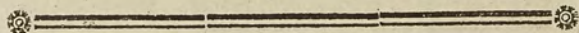
Vander-Mersch, il est encore tems.

VANDER-MERSCH (*avec un geste menaçant.*)

Sors : on éloigne un reptile vénimeux ,
mais s'il s'attache à nos pas , on l'écrase.

VAN EUPEN (*sortant.*)

Ce reptile venimeux va marcher sur ta tête.



SCENE IV.

VANDER-MERSCH, LE COMTE
DES ROZIERES.

VANDER-MERSCH.

Attendrons-nous donc tranquillement qu'un
prêtre dispose de nos jours ? attendrons-nous
la mort dans un appartement ? les cicatrices
qui couvrent mon front , annoncent combien
de fois je l'ai bravée dans les champs de l'hon-
neur , fortons , fondons sur ce peuple furieux ,
ouvrons-nous un passage ou mourons.

LE COMTE.

Oui , mon Général , mourons !

VANDER-MERSCH.

Ce n'était pas sous les coups d'une vile
populace , que nous devions perdre la vie.

LE COMTE (*embrassant Vander-Mersch.*)

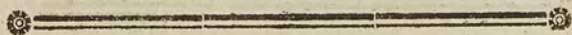
Mon Général, recevez mes derniers adieux.

VANDER-MERSCH.

Mon ami..... donnez-moi votre épée, prenez la mienne.

(*Ils changent d'épée, & se prennent la main.*)

Marchons.



S C E N E V.

VANDER-MERCH, MADAME VANDER-MERSCH, son Fils, sa Fille encore enfans, LE COMTE DES ROZIERES.

(*A l'instant où Vander-Mersch s'apprête à sortir, Madame Vander-Mersch ouvre la porte du salon, & se précipite à ses pieds avec ses deux enfans.*)

MADAME VANDER-MERCH.

Où courez-vous ?

VANDER-MERSCH.

Voilà ce que j'ai craint !

MADAME VANDER-MERSCH.

Arrête, cher époux ! veux-tu donc abandonner

donner ta femme tremblante & tes faibles enfans à ce peuple furieux qui assiege ta maison.

VANDER-MERSCH.

Je vais l'en repousser.

LE COMTE.

Nous l'écarterons, Madame.

MADAME VANDER-MERSCH.

Vous allez vous faire déchirer : tuerez-vous un peuple tout entier ?

VANDER-MERSCH.

Voulez-vous me voir massacrer à vos yeux ?

MADAME VANDER-MERSCH (*se relevant avec noblesse.*)

Massacré !... non... ils te verront dans mes bras , dans ceux de tes enfans , ils n'oseront : tu ne fais pas combien une femme & des enfans sont un rempart puissant contre la colère du peuple.

VANDER-MERSCH.

Tu ne fais pas ce que c'est qu'un peuple ameuté par des prêtres.

MADAME VANDER-MERSCH.

Eh bien ! je m'élancerai au devant des plus

furieux, je leur présenterai ton épée, je leur dirai: tuez mon époux, si vous pouvez le hair, mais ne le massacrez pas: qui de vous se sent le cœur assez barbare pour frapper le héros par qui vous êtes libres? qu'il prenne cette épée teinte du sang de vos ennemis, cette épée qui vengea vos femmes & vos enfans, cette épée qui les chassa de vos campagnes, qu'il la plonge dans son sein. Mais fera-ce un Gantois? fera ce un Bruxellois? fera-ce un Brabançon? ils sont tous ses amis: le meurtrier de Vander-Mersch ne peut être un Belge. Tu les verras alors reculer de honte & d'effroi. Le peuple n'a jamais frappé que la main tremblante ou armée, si la crainte fait son audace, la résistance excite sa fureur: sourd à la prière, il s'irrite contre la menace, mais un calme noble lui en impose, un seul élan de confiance suffit pour le désarmer.

VANDER-MERSCH.

Je demanderais la vie à ce peuple ingrat! plutôt la mort, Madame: plutôt la mort mille fois.

MADAME VANDER-MERSCH.

Tu peux la braver, mais songe à ton épouse, songe à tes enfans: les respecteront ils, quand ils t'auront déchiré: il est plus aisé de désarmer la main d'un furieux que de l'arrêter:

la cruauté n'est qu'une ivresse: le sang donne la
soif du sang: & quand le peuple en a répandu
une goutte, il en fait couler des flots.

S C E N E VI.

Auteurs précédens ,

MONCLERGEON.

MONCLERGEON.

Mon Général ! suivez moi, je vous sauve.

MADAME VANDER-MERSCH.

Que dites-vous ?

MONCLERGEON.

Je viens de rassembler cinquante braves vo-
lontaires de ma compagnie des escrimeurs ;
ils gardent votre porte, ils en écartent le
peuple, parmi lequel j'ai remarqué tous les
volontaires de la compagnie de Walckiers qui
rougissent de colere, & n'attendent qu'un
chef ou qu'un signal pour tomber sur cette
vile populace, & vous ouvrir à travers ses
flots une retraite sûre: je suis maître de la
porte de Laecken, dont la garde est confiée
à ma compagnie: venez, mon Général, je
réponds sur ma tête de vous conduire à Ma-

lines , où commande le brave & loyal de Kleinberg , dont la fidélité vous est connue.

VANDER-MERSCH.

Brave jeune homme ! qui êtes-vous ?

MONCLERGEON.

Je suis chef du serment des escrimeurs , mais comme vous j'ai servi jadis Joseph II , & j'étais nommé Capitaine , quand je quittai le régiment du brave Prince de Ligne. Je m'appelle Monclergeon , & Gand m'a vu naître.

VANDER-MELSCH.

Vous êtes Gantois ! votre générosité ne m'étonne plus.

(*Il lui donne son fils.*)

Tenez , brave jeune homme ! prenez ce dépôt précieux , prenez mon fils : conduisez-le à Gand , présentez-le à mes braves compatriotes , dites aux Gantois ; que Vander Merssch leur envoie son fils , comme un gage de son estime , ou comme le sceau de sa vengeance , s'il périt sous le glaive des ingrats & lâches Bruxellois.

MONCLERGEON.

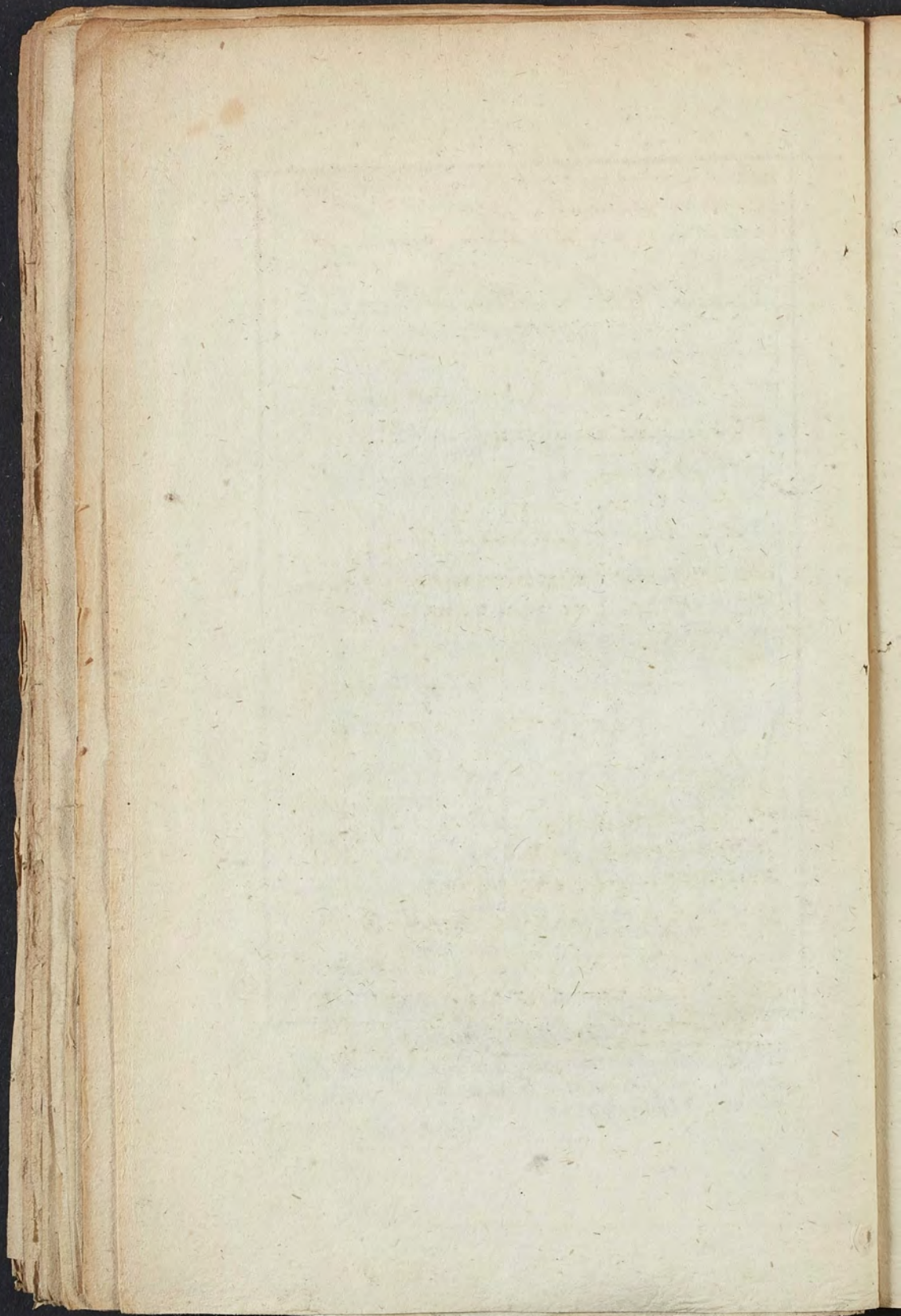
Honorable & précieux dépôt , on ne t'arrachera de mes bras , qu'en m'arrachant la vie... mais vous , mon Général ?



Van der Mersch

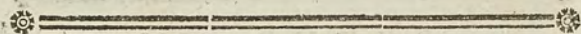
*Dites aux gantois que Van der Mersch leur
envoie son fils comme le gage de son estime et
le feu de la vengeance*

Acte V. Scène VI.



VANDER-MERSCH.

Sauvez mon fils... c'est à moi de défendre mes jours.



S C E N E VII.

VANDER-MERSCH, MADAME VANDER-MERSCH, sa Fille, LE COMTE DES ROZIERES.

VANDER-MERSCH.

Votre fils est en sûreté, Madame : permettez que je sauve ma gloire, & que, sans attendre que le peuple force ma maison, j'aie me présenter à lui.

MADAME VANDER-MERSCH.

Vous courez à la mort.

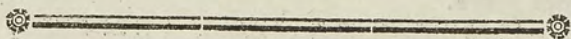
VANDER-MERSCH.

Quelle faiblesse ! vingt fois je me suis arraché de vos bras pour voler aux combats ; vous me dérobiez ces indignes larmes, vous excitiez vous-même mon courage.

MADAME VANDER-MERSCH.

Ah ! vous voliez à la gloire, vous alliez combattre des ennemis généreux : votre mort ne pouvait qu'être honorable : quelle différence aujourd'hui ! c'est au glaive des plus

vils assassins que vous allez présenter votre sein, & vous périssiez rebelle à votre Souverain.



SCENE VIII.

Acteurs précédens,

VANHAMME, TROUPE DE CAPONS.

(Une troupe de capons , conduite par Vanhamme , entre en désordre dans le salon , Vander-Mersch s'avance avec assurance vers eux.)

MADAME VANDER-MERSCH (tombant à demi évanouie dans un fauteuil.)

O ! Ciel, protegez-nous !

VANDER-MERSCH.

Point de faiblesse , Madame...

(Il découvre sa poitrine aux capons.)

Voilà mon sein, frappez, mais choisissez une place qui ne soit marquée d'aucune cicatrice des blessures que j'ai reçues pour vous.

(Les capons saisis de respect & d'effroi, reculent ; Vanhamme seul avance.)

VANHAMME.

Ou n'en veut pas à votre vie, Général,

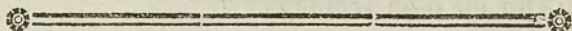
mais le salut de la patrie exige qu'on s'assure
de votre personne.

VANDER-MERCH.

De ma personne !

LE COMTE.

Qui t'en a donné l'ordre , scélérat ?



S C E N E IX.

Acteurs précédens ,

VANDER-NOOT, VAN EUPEN, FRAN-
QUEN, Volontaires de la Compagnie de
Franquen, Troupe de Capons, Peuple de
Bruxelles.

(*Vander-Noot entre, accompagné de Van
Eupen & de Franquen, suivi des Volontaires
de Franquen, & d'une partie du peuple de
Bruxelles.*)

VANDER-NOOT.

Moi.

LE COMTE.

De quel droit ?

VANDER-NOOT.

Du premier de tous , de celui du plus fort.

VANDER - MERSCH.

De quoi m'accuse-t-on ?

VANDER - NOOT.

De trahison.

VANDER - MERSCH.

Qui est mon accusateur ?

VANDER - NOOT.

Le peuple.

VANDER - MERSCH.

Peuple, c'est à vous seul que j'ai prêté serment à Breda; je vous offre ma tête pour garantie de ma probité & de ma fidélité envers la nation: je demande des juges, je demande un examen prompt & sévère de toutes les inculpations atroces qu'on se permet d'articuler contre mon honneur; votre gloire & la cause publique exigent impérieusement que ma tête tombe, si l'on peut prouver à ma charge le moindre crime, si j'ai trahi cette nation dont on m'a confié la défense.

La trahison étant de tous les crimes le plus odieux & le plus conséquent, il est de l'intérêt de la nation que la poursuite en soit rigoureuse, la preuve publique, & la punition effrayante: mais aussi le crime imaginaire de

l'accusé, devient le crime réel de l'accusateur : il faut que l'arrêt de mort de l'un ou de l'autre, nomme à la nation le traître ou le calomniateur.

LE PEUPLE.

Sa demande est juste.

VANDER-NOOT.

Il en aura des juges qu'il ne pourra ni corrompre ni séduire... Franquen, exécutez l'ordre que je vous donne, au nom des Etats, de conduire le Capitaine Vander Mersch à la citadelle d'Anvers.

VANDER-MERSCH.

Je suis né Flamand, je demande à être conduit à Gand.

VANDER-NOOT.

Conduisez le Capitaine Vander Mersch à Anvers; mais évitez d'entrer dans Malines, vous la tournerez; le peuple & surtout le Général de Kleinberg sont suspects aux Etats.

FRANQUEN.

Monsieur Vander-Mersch, je suis gentilhomme, inajor de Bruxelles, j'ai servi comme vous, le Souverain & la République, je réponds de votre personne, rendez-moi votre épée.

VANDER-MERSCH.

Mon épée ! à toi lâche ; à toi le vil exécuter des ordres despotiques de ces deux scélérats ! tiens : voilà comme je te la rends.

(*Vander-Mersch brise son épée, & la jette à ses pieds.*)

LE COMTE.

Vander-Mersch a brisé son épée, tremblez, Belges aussi lâches qu'ingrats : vos jours de gloire & de triomphe sont passés ; Léopold va paraître, Léopold, pacificateur de la terre, va déployer sur vous la verge de sa justice : tendez vos mains aux fers dont il va vous charger !

MADAME VANDER-MERSCH (à *Vander-Noot*
& à *Van Eupen.*)

Et vous scélérats : votre triomphe sera de courte durée : bientôt ce peuple abusé ouvrira les yeux, bientôt il reconnaîtra ses vrais tyrans, & son véritable Souverain : déjà tous les bons citoyens lui tendent les bras, le sang crie, le Dieu que vous outragez est las de vos blasphêmes, son bras terrible s'arme, il a mis dans le cœur de Léopold le desir de la paix, pour rendre plus éclatant le jour de la vengeance : Léopold paraît, & le gibet reçoit vos cadavres déchirés par ce peuple que

vous avez indignement trompé : puissent ces souhaits de l'indignation devenir l'oracle de la vengeance humaine & céleste !

VANDER - NOOT.

Eloignez donc de moi , Franquen , ces traîtres à la nation , & cette furie impie.

(Franquen & ses Volontaires font un pas pour avancer sur Vander-Mersch ; il leur lance un coup d'œil menaçant qui les arrête. Alors il tend la main à sa femme & à sa fille , regarde Vander-Noot & Van Eupen avec mépris , & sort suivi du Comte des Rozieres ,

Les volontaires de Franquen les entourent.

Le peuple & les capons les suivent.)

VANDER - MERSCH.

Venez ma femme , venez ma fille ; le Ciel est juste ; j'ai trahi mon maître , j'ai combattu mon légitime Souverain , je suis trahi par des ingrats , & livré à deux scélérats... marchons.

LE COMTE.

J'ai partagé votre gloire , je partagerai vos fers.

FRANQUEN *(s'avancant pour prendre à demi-voix l'ordre de Vander-Noot.)*

Ne faut-il pas le séparer de sa femme & de sa fille ?

VANDER-NOOT.

Certainement.

VAN EUPEN.

Gardez-vous en bien.

VANDER-NOOT.

Comment ! les laisser ensemble...

VAN EUPEN.

Oui : les laisser ensemble. On étouffe plus aisément dix cris réunis, que deux plaintes séparées ; & s'il faut s'en défaire, un seul plat suffit.... allez.

S C E N E X & dernière.

VANDERNOOT, VAN EUPEN,
VANHAMME.

VAN EUPEN.

Eh bien ! Vander.Noot, ton triomphe est parfait.

VANDER-NOOT.

C'est à vous seul que je le dois.

VAN EUPEN.

Ne l'oubliez pas... Toi, Vanhamme, ache-

ve ton ouvrage, promene à la tête des capons enivrés le buste de Vander Noot, sur un char de triomphe: que le citoyen qui ne fléchira pas le genou devant son image, soit massacré! & préparez ainsi le peuple à le déclarer enfin Duc de Brabant.

VANDER-NOOT.

Est-il tems?

VAN EUPEN.

Oui: les bons citoyens, les vrais amis de la liberté, ces farouches démocrates sont tous en fuite, ou tremblent devant nous; leurs chefs sont sous nos pieds. Saisis enfin le sceptre & regne sur la Belgique.

VANHAMME (*se mettant à genoux devant Vander-Noot.*)

Que je sois le premier à vous rendre hommage.

VAN EUPEN.

Cromwel n'eut que le masque de la religion d'une main, de l'autre le glaive: plus forts que lui, nous avons les prêtres, l'armée & la populace.

VANHAMME.

Je vais la faire déclarer.

VAN EUPEN.

Et moi, je vais faire parler la religion: que
le sang des citoyens serve de ciment au trône
que vont t'élever le fanatisme & l'ignorance!

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Note du Traducteur.

Ce Drame peut être joué, il gagnerait même beaucoup
à la représentation; mais alors il faudrait passer dans le
premier Acte depuis la page 36. Ligne 7, *daignez M.*
Herries jusqu'à la page 45. ligne 15, *ce n'est pas à nous*
à délibérer: dans l'Acte III, Scene III. p. 137. La fable
du soleil & des grenouilles & toute la fin de la Scene. Il
est d'autres retranchemens moins considérables dans les
Scenes de discussions que le goût seul indiquera.

